



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



TAYLOR  
INSTITUTE  
LIBRARY

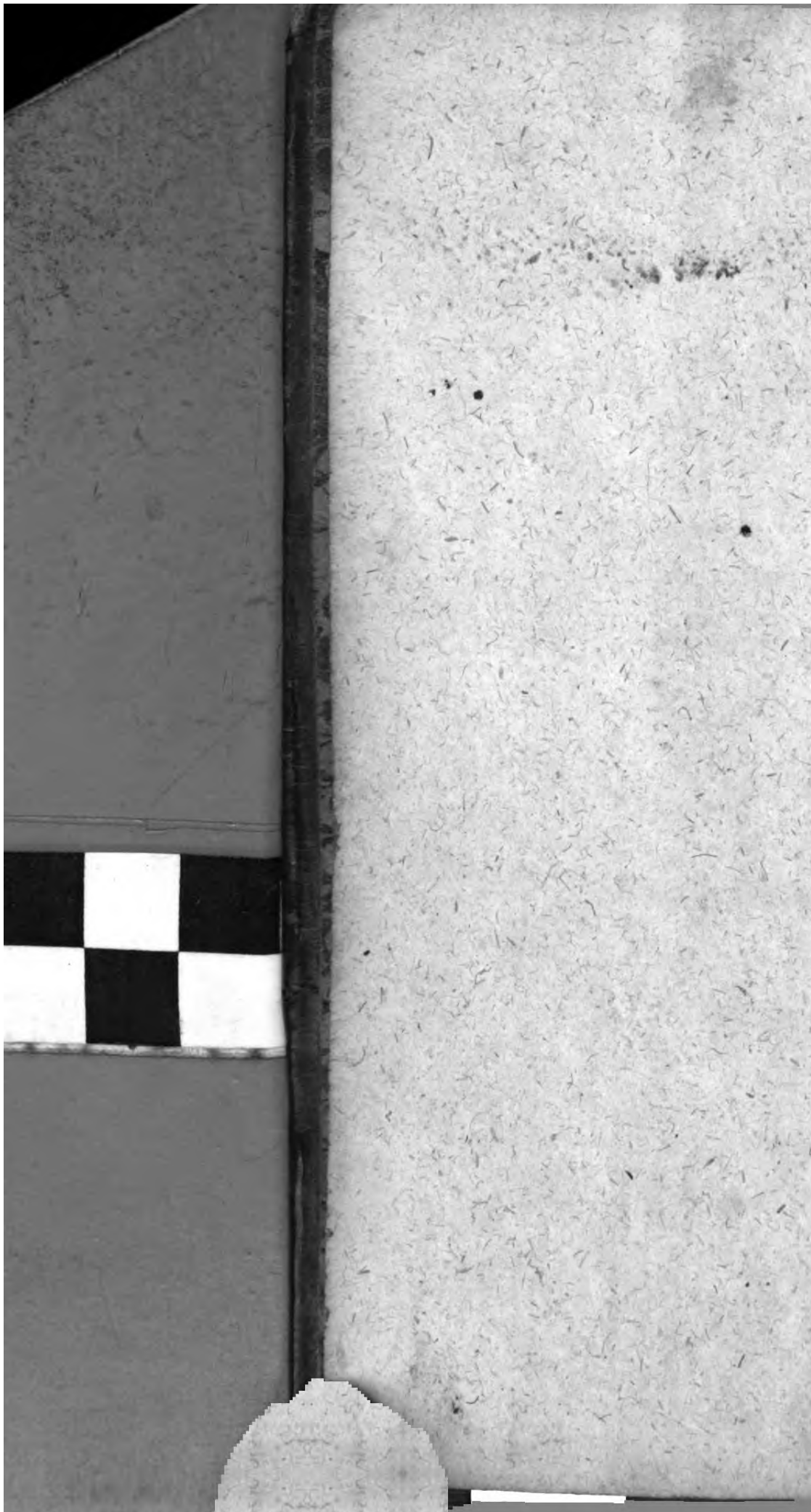


ST. GILES · OX  
*Vol. Fr. II*

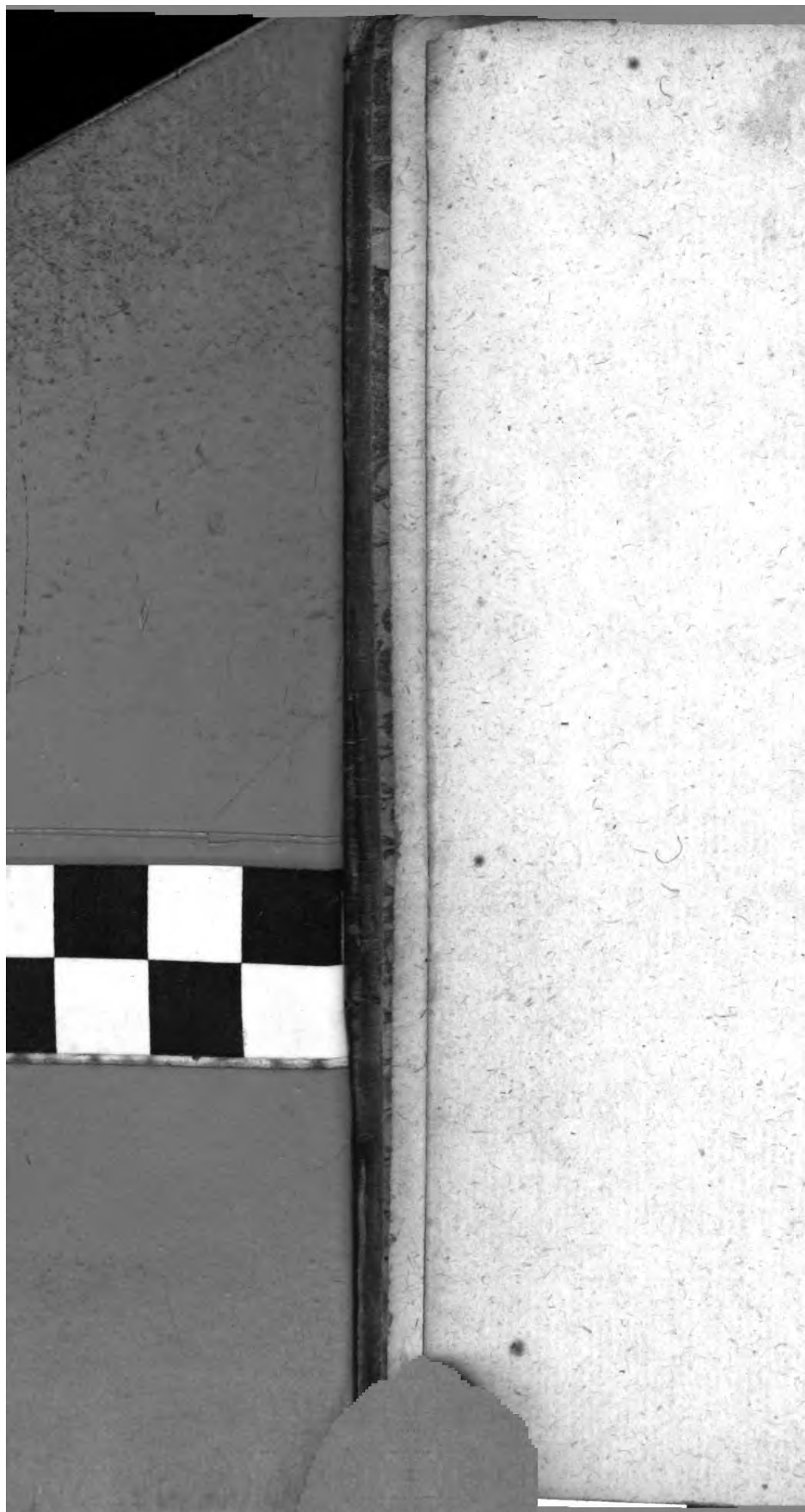
VOLTAIRE FOUNDATION











# ŒUVRES

DE MONSIEUR

RIVIERE

DU FRÉNY.

*Tome Troisième.*



*TOME TROISIE' ME.*

LE FAUX INSTINCT.

LE JALOUX HONTEUX.

LA JOUEUSE.

# ŒUVRES

DE MONSIEUR

RIVIERE

DU FRÉNY.

TOME TROISIÈME.



A PARIS,

Chez BRIASSON, rue Saint Jacques,  
à la Science.

---

M. D C C. X X X I.

*Avec Approbation & Privilège du Roy.*



TAYLOR INSTITUTION

UNIVERSITY

16 OCT 1989

OF OXFORD

LIBRARY

LE FAUX  
INSTINCT

COMEDIE EN TROIS ACTES.

*Représentée pour la première fois  
le 2 Mars 1707.*



# ACT

LE VIEILL  
LA FEMME D  
LA VEUVE.  
LA PETITE  
ANGELIQUE  
VALERE, AN  
TOINETTE.  
LA MIE DE  
LE NOURIC  
LA NOURIC



LE FAUX  
INSTINCT  
COMEDIE.

---

ACTE I.  
SCENE I.

ANGELIQUE, TOINETTE.

TOINETTE.



E ne trouve ici ni la nourrice,  
ni le nouricier, ni la petite  
fille; on dit qu'ils vont reve-  
nir, les attendrons - nous - là  
dans leur Jardin?

ANGELIQUE *distracte.*

Oùii, Toinette,

## LE FAUX

TOINETTE.

J'ai dit à l'Hôtellerie qu'on ôta les chevaux du carosse; puisque vous avez tant fait que de venir jusqu'à ce village-ci au-devant de votre oncle, il faut l'y attendre.

ANGELIQUE.

Oui, Toinette.

TOINETTE.

Il ne sçauroit manquer d'y passer; car il vous a écrit qu'il revient de Lion par la diligence, & c'est ici la dernière dînée de la diligence de Lion; il descendra ici pour voir sa petite fille unique.

ANGELIQUE.

Oui, Toinette.

TOINETTE.

En attendant nous pourrions dîner; mais les filles qui sont occupées de leur amour ne s'amusez pas à dîner.

ANGELIQUE.

Je regarde cette maison champêtre; elle est située à faire plaisir.

TOINETTE.

Voulez-vous que j'y fasse apporter le dîner?

ANGELIQUE.

On respire ici un air ...

## INSTINCT.

TOINETTE.

Un air qui donne de l'appetit.

ANGELIQUE.

Cet endroit solitaire me fait rêver, & ce bois sombre m'inspire je ne sçai quoi. . . .

TOINETTE.

Ho! je sçai bien quoi, moi; je me suis douté que ce lieu-ci vous inspireroit, ce que tous les lieux & tous les objets vous inspirent également depuis quelques jours. Hier en regardant par vos fenêtres dans la rue la plus passante de Paris, le bruit des carosses, & le tintamarre de la Ville, vous inspiroient une douce & tendre rêverie, comme la solitude la plus tranquille: c'est que tout inspire l'amour quand on aime, vous vous imaginiez voir Valere dans tous les carosses qui passaient, & vous croirez voir Valere au pied de tous les arbres que vous allez trouver dans ce bois.

ANGELIQUE.

Ah! Toinette, je suis bien fâchée que tu ayes raison. Comment ferai-je donc pour oublier Valere?

TOINETTE.

Votre amour me chagrine; car Valere



**LE FAUX**  
n'est pas assez riche pour faire votre fortune.

**ANGELIQUE.**

C'est moi qui souhaiterois être assez riche pour faire la sienne.

**TOINETTE.**

Vous avez l'un & l'autre plus d'amour que de richesses. Je vois entre vous & lui une convenance malheureuse ; car vous étiez héritière d'un vieil oncle , Valere étoit héritier d'une tante veuve ; votre oncle se remarie , sa tante se remarie aussi , & il leur vient à chacun une petite fille qui vous desherite tous deux. Votre visionnaire d'oncle appelleroit cela , une fatalité d'étoile ; cela me feroit croire comme lui aux conjonctions d'astres. Un Vieillard épouse une jeune femme , une vieille veuve épouse un jeune homme ; vous voudriez épouser Valere ; voilà deux conjonctions malheureuses , qui en empêchent une heureuse.

**ANGELIQUE.**

Oui Toinette , pour oublier Valere , je me servirai de toute ma raison.

**TOINETTE.**

Et Valere se servira de tout son mérite , pour vous faire oublier votre raison.

## INSTINCT:

ANGELIQUE.

Je ne le verrai plus Toinette , & quand j'ai sçû qu'il étoit parti pour Lion , je te jure que j'en ai (*elle soupire.*) eu . . . une espece de joye.

TOINETTE.

Aye . . . une espece de joye , qui fait soupirer , c'est une espece de chagrin.

ANGELIQUE.

C'en est fait , je ne veux plus parler de lui.

TOINETTE.

L'amour n'y perdra rien. Plus vous renfermerez en dedans l'idée de Valere , plus elle se fortifiera ; & à force de rêver à lui sans parler , son image se gravera si fortement . . .

ANGELIQUE.

Que vois-je ! Valere à l'entré de ce bois!

TOINETTE.

Ne vous dis-je pas ? c'est son portrait qui se grave dans votre cerveau.

ANGELIQUE.

C'est Valere lui-même.

TOINETTE.

Ha , ha , vous avez raison : sans doute il a resolu aussi de ne plus parler de vous , car il y rêve fortement.

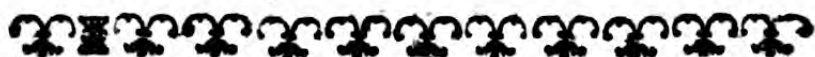
LE FAUX

ANGELIQUE.

Crois-tu qu'il pense à moi en ce moment?

TOINETTE.

Oui, il grave aussi votre portrait dans sa tête : ces deux portraits-là vont faire un regard admirable. Mais à propos vous devriez l'éviter, Mademoiselle, il va vous déclarer son amour ; & s'appercevoir de votre ; c'est trop d'engagemens, quand on veut rompre.



SCENE II.

ANGELIQUE, TOINETTE,  
VALERE.

VALERE.

AH Ciel ! vous rencontrer ici, Mademoiselle, à huit lieues de Paris, quelle surprise est la mienne !

TOINETTE.

N'êtes-vous point venu ici exprès pour être surpris de l'y trouver.

ANGELIQUE.

Je vous croïois à Lion, Monsieur.

## INSTINCT.

V A L E R E.

J'en arrive aussi, Mademoiselle, c'en est ici la route, & je vais vous conter par quelle aventure je me trouve ici seul. Je partis il y a quinze jours pour aller au devant de ma tante : je l'ai jointe dans Lion à la diligence ; elle y avoit rencontré un vieil extravagant, qui a une femme assez jolie. . .

T O I N E T T E.

C'est votre oncle sans doute.

V A L E R E.

Dès que ce Vieillard me vit, il jeta un cri, fut saisi d'effroi, comme s'il eût vû un spectre ; nous le questionâmes sur cette peur ; lui n'osant s'expliquer, nous fit un recit obscur d'un songe qu'il avoit eu, nous parla de pronostication, d'instinct, d'antipatie : mais ce qui merite attention, c'est que ce Vieillard superstitieux, crut avoir vû dans les astres, que j'étois passionément amoureux. Il croyoit vrai par hazard, Mademoiselle, il s'imaginoit fausement que sa femme étoit l'objet de ma passion, & que la connoissant avant son voyage, j'étois allé l'attendre à Lion. Moi fort embarrassé de lui voir faire une fausse

10                    L E E  
application d'un a  
lus jouer le rôle  
réverie profonde,  
nuelles, quelques  
lui confirmant qu  
d'Astrologie lui pr  
étoit l'objet de me

T O U  
Je vois le contra

V A

Enfin, Mademo  
jaloux, ce brutal, j  
que je fus obligé pa  
entrer dans le carc  
pris une chaise de  
dre ici ma tante, c  
les attendant, Ma  
enfoncé dans ce bo  
en liberté, tout c  
plus tendre, la p  
moiselle, je n'ag  
vous ennuye.

T O U

Vous vous trom  
vous prenez pour  
certain embarras.

A N G

Quel embarras d

T O I N E T T E.

Ne vous en défendez point, Mademoiselle, vous avez été embarrassée ; vous êtes même encore troublée, décontenancée : & elle n'a pas tort, Monsieur ; car ce Vieillard que vous appelez visionnaire, jaloux, brutal, c'est justement l'oncle de Mademoiselle : voyez si on peut entendre cela sans se troubler quand on aime... un oncle ?

A N G E L I Q U E.

Cela est vrai, Monsieur, & j'avoué que la contrainte, que je me suis faite en vous écoutant, m'a fait une vraie peine.

V A L È R E.

Pardonnez mon indiscretion, Mademoiselle ; qui eut pû deviner que cet homme, qui revient des Indes ! ...

T O I N E T T E.

Pour abreger une justification embarrassante, nous vous laissons rêver dans ce bois, & nous allons donner quelques ordres à nos gens qui sont à l'hôtellerie.

A N G E L I Q U E.

Oùii, Monsieur, nous allons tout disposer pour l'arrivée de mon oncle.

---

 SCÈNE III.

[VALÈRE *seul.*

**Q**ue dois - je penser de l'embarras d'Angelique ? mais qu'Angelique m'aime ou non , je dois éviter de la voir , puisque je ne suis pas assez riche pour l'établir comme elle le mérite : Pourquoi faut - il que la fortune . . . ah fortune cruelle !

---

## SCÈNE IV.

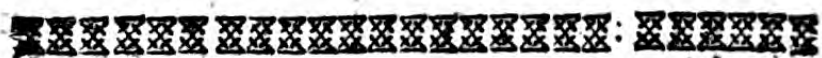
VALÈRE , LE NOURICIER ,  
LA NOURICE.

LE NOURICIER.

**E**xcusez , mon Gentil-homme , si j'interrompons la fortune , si je sçavons la fortune à qui vous en voulez , & que je pussions vous rendre service . . .

VALÈRE.

Je vous suis obligé , mes enfans , j'attens ici la diligence de Lion. *Il sort.*



## S C E N E V.

LE NOURICIER , LA NOURICE,

LE NOURICIER.

**L**A fortune à qui il en veut, c'est queu-  
que fortune de coche.

LA NOURICE.

Tu es toujours en himeur de goguenarder ;  
nous avons biau avoir du chagrin , tu bois,  
tu chantes , tu vas toujours ton train , com-  
me si n'y avoit rien à craindre ; je suis tou-  
retroublée , moi , je voudrois n'avoir ja-  
mais nourri les enfans des autres. Com-  
ment feras-tu asteure vla tout ton esprit à  
bout.

LE NOURICIER.

T'as toujours peur que l'esprit ne me  
manque , parce que j'ai la mine niaise ;  
depis dix ans que je sis ton mari , tu ne  
sçaurois t'accoutumer à croire que je ne  
sis pas un sot. Ne t'ai-je pas montré cent  
fois que ma bêtise , c'est de tirer de l'ar-  
gent de ceux qui sont pu bête que moi.

LA NOURICE.

Tu n'enas que trop tiré avec les deux



petites nouriffones ; car aſteure il nous en  
cuira.

LE NOURICIER.

Mais que n'attends-tu juſqu'au bout,  
Tous ceux qui ont queuque negoce avec  
moi, difent au commencement, j'avons à  
faire à un benêt ; queux benêt ! nous l'a-  
traperons ; & à la fin ils ſont bian atra-  
pez de voir que j'ai dans ſte tête-là,  
tout le contraire de mon viſage ; & c'eſt  
un tresor qu'une mine de niais, quand on  
a l'eſprit de la mettre à profit.

LA NOURICE.

Tâche-donc de mettre encore à profit,  
tout ce mique-maque de nouriffones que  
tu m'as fait faire.

LE NOURICIER.

Te ſouviens-tu de la chanſon que notre  
Village fit ſur nous deux dans le tems que  
tu ériois jeune & gentille ?

LA NOURICE.

Il n'eſt pu tems de chanter.

LE NOURICIER.

Ecoute, écoute, c'eſt pour te dire que  
je mets tout à profit.

INSTINCT. 15  
CHANSON,

Jean n'est pas niais,  
Quoi qu'il en ait la mine,  
Jean n'est pas niais.



Venez vous cajoler la belle Maturine,  
Il vous laisse avec elle, mais  
Jean &c.



Il vous empruntera du vin, de la farine,  
Et ne vous les rendra jamais,  
Jean &c.



Allez à son cellier, lui demander chopine,  
Il vous payera pinte, mais  
Jean &c.



Par un mauvais marché, qu'en buvant il  
machine,  
Il vous fera payer les frais,  
Jean &c.

LA NOURICE.

Mais puisque tu es si futé, songe donc à  
queuque rubrique pour mettre eune fin à  
tout ça : car voilà ste petite fille, qui  
grandit, vla le vieux pere & la jeune mere

d'un côté ; la vieille mere & son jeune mari de l'autre , ils vont bientôt revenir tre-tous de leux voyages , que leur diras-tu sur leux enfans ?

LE NOURICIER.

Tout ce qui me vianra , quand je les ver-  
rai venus. Quand on me baillit l'office  
d'haranguer le Seigneur du Village , je fis  
la harangue sur le champ , & si je ne fis  
rien qui yaille.

LA NOURICE.

C'a va donc voir à cette Hôtellerie , s'il  
n'y a point de nouvelles. On m'a dit que  
la mie Toinette est venue de Paris pour  
voir la petite fille : cette petite fille va lui  
faire des questions comme l'autre voyage ,  
elle pensa tout découvrir.

LE NOURICIER.

La langue de ste petite fille-là , a ben pro-  
fité depuis trois mois : si al croît comme  
ça en babil encore eun an , alle sera fem-  
me devant que d'être grand fille.

LA NOURICE.

Va donc vite à cette Hôtellerie.

LE NOURICIER.

Oiii, oiii , mais vla ste petite fille levée ,  
fais-lui un peu sa leçon avant qu'elle voye  
sa mie.

SCENE



SCENE VI.

LA NOURICE , LA PETITE FILLE.

LA PETITE FILLE.

Que me voilà aise ! que me voilà aise !

LA NOURICE.

La petite étourdie ! faut-il courir comme ça ?

LA PETITE FILLE.

Ha ma mere Nourice , que je suis aise ; mamie Toinette va venir bientôt , mon autre mie viendra aussi bientôt , & elles me donneront toutes les deux très-bien de bonnes choses ; voyez si je ne suis pas bien aise , bien aise , bien aise.

LA NOURICE.

Oùï : mais si vous parlez de votre mie Toinette à votre autre mie , elles ne vous donneront pus rien ni l'eune ni l'autre ; ni l'eune ni l'autre ne vous donneront pus rien , je vous l'ai déjà dit.

LA PETITE FILLE.

Ho ! je sçai bien ; je ne dirai rien que, bon jour ma mie , & puis, comment vous por-

tez-vous ? & puis , comment se porte mon papa , que je n'ai jamais vû , & puis comment se porte maman qui est bien loin , & puis mon autre papa , & puis ...

LA NOURICE.

Et pis , et pis , voilà-t-il pas la langue ? Je vous ai défendu de leur parler ni de papa ni de maman , car vous êtes une petite bête là - dessus ; & vous ne voulez pas me croire ; quand je vous dis que vous n'avez qu'un papa & qu'une maman.

LA PETITE FILLE.

Et moi je vous dis que j'ai trois papa : tenez je m'en vas vous les compter avec mes doigts , mon papa Nouricier , & un.

LA NOURICE.

Il ne faut pas compter celui-là.

LA PETITE FILLE.

Hé bien , mais quand ma mie Toinette vient , elle me dit que mon papa est bien vieux , bien vieux ; quand l'autre mie vient elle me dit que mon papa est bien jeune bien jeune : ho ! un vieux & un jeune ce n'est pas tout de même , c'est donc deux papa que j'ai.

LA NOURICE.

Ho ! je vous defens de jamais parler de

tout cela. Mais voilà cette autre mie , il faut la renvoyer avant que votre mie Toi-  
nette vienne ; souvenez - vous bien que si  
celle-ci sçavoit que vous avez une autre  
mie , elle ne vous donneroit plus rien.



S C E N E VII.

LA NOURICE , LA PETITE  
FILLE , LA MIE DE PARIS.

LA MIE.

**B**on jour nourrice , bon jour.

LA NOURICE.

Hé bon jour , Madame , c'est une mer-  
veille de vous voir ici ; car vous n'y venez  
que deux ou trois fois l'année. Mais qu'a-  
vez-vous donc ? vous êtes toute triste.

LA MIE.

Hélas je vous apporte une mauvaise  
nouvelle ; le pere de Charlotte est mort.

LA NOURICE.

Son pere est mort !

LA MIE.

J'en ai reçu la nouvelle à Paris la semai-  
ne passée. Le pauvre homme ! je l'avois

élevé comme vous élevez sa petite fille ;  
 hélas quand il partit pour le Languedoc ,  
 il croyoit revenir six mois après ; il y a de-  
 meuré quatre ans & le voilà mort ; mais  
 n'en parlons plus , cela m'afflige trop. Ça  
 Nourice je vous apporte soixante francs  
 pour un quartier de la pension de Charlot-  
 te , où est votre mari pour me faire une  
 quittance ?

L A N O U R I C E

Il est à quatre pas d'ici , je vas le cher-  
 cher.

L A M I E.

Allez vite , car notre veuve doit arriver  
 ce soir à Paris , il faut que je m'y en retour-  
 ne au plus vite.



## S C E N E V I I I .

L A P E T I T E F I L L E , L A M I E .

L A P E T I T E F I L L E .

**N**E m'avez - vous rien apporté ma  
 mie ?

L A M I E .

Voici déjà une boîte de dragées ; & j'ai  
 encore ici dans ma poche ...

INSTINCT.

25

LA PETITE FILLE.

Donnez-moi encore la poche.

LA MIE.

Qui est cette fille qui vient à nous ?

L'A PETITE FILLE *à part.*

Ha c'est mon autre mie ; elles ne me donneront plus rien toutes deux.

LA MIE.

Sçavez-vous qui est cette fille-là ?

LA PETITE FILLE.

Ce n'est personne , donnez-moi vite tout.



## SCENE IX

LA MIE , LA PETITE FILLE ,  
TOINETTE.

TOINETTE.

**H**E voilà Charlotte ; bon jour ma chère enfant. Pourquoi ne me sautes-tu donc pas au col comme à l'ordinaire ?

LA PETITE FILLE *embarrassée.*

C'est que ...

LA MIE.

Vous venez donc quelquefois la voir ,  
Mademoiselle ?



## LE FAUX

TOINETTE.

Oui, Madame, je suis votre servante très-humble.

LA MIE.

Je suis la vôtre, Mademoiselle.

TOINETTE.

Mais qu'est-ce que tu as donc, Charlotte?

LA PETITE FILLE *faisant la mine.*

Je n'ai rien... mais c'est que... tenez je m'en vas dire à ma mère Nourice que vous êtes là toutes deux tout à la fois.



## S C E N E X.

LA MIE, TOINETTE.

LA MIE.

**V**ous me paroissez avoir de l'amitié pour cette petite fille-là : vous êtes de Paris apparemment ? comment la connoissez-vous ?

TOINETTE.

Comment je la connois, Madame ! hé c'est moi qui en prens soin.

LA MIE.

Vous, Mademoiselle !

TOINETTE.

Moi-même, Madame, je lui tiens lieu

de mere; & si ma réputation de fille n'étoit bien établie, on me prendroit ici pour sa mere véritable, car, on n'y en a jamais vu d'autre que moi.

L A M I E.

Ce discours m'étonne, car c'est moi-même qui lui tiens lieu de mere, depuis que nous l'avons mise ici en nourrice.

T O I N E T T E.

Vous voulez rire, & vous avez trouvé votre rieuse.

L A M I E.

Je n'ai pas envie de rire, je suis trop affligée de la mort de son pere.

T O I N E T T E.

Cette mort-là est pourtant une mort pour rire, car il m'écrivit hier, & dans sa lettre il ne me parle point de sa mort.

L A M I E.

Laissons la plaisanterie, il y a un mois qu'il est mort.

T O I N E T T E.

Cela ne se peut, car j'ai reçu hier une lettre écrite de sa propre main, de sa main tremblante; car depuis qu'à soixante-quinze ans il a épousé une jeune femme, la main lui tremble & la tête aussi.

Je vois bien que vous ne connoissez ni le pere , ni la mere de Charlotte ; car feu son pere n'avoit que trente ans quand je lui fis épouser une riche veuve , qui en avoit cinquante.

TOINETTE.

Je ne connois point ce jeune époux de veuves ; mais vous connoissez encore moins le pere de Charlotte , qui est un vieux négociant chargé de biens & d'années , & qui s'est tourmenté pendant quatre-vingt ans pour vivre à son aise jusqu'à cent cinquante.

LA MIE.

Il y a du mal entendu à tout ceci ; mais Mademoiselle , ne prenez-vous point cette petite fille là pour une autre ?

TOINETTE.

Comment m'y méprendrois - je ? je l'ai vû naître.

LA MIE.

Mais vraiment , c'est moi qui l'ai vû naître , & nous la donnâmes à cette Nouvelle-ci , parce que notre veuve emmena son jeune mari en Languedoc pour ses affaires.

TOI-

T O I N E T T E.

L'avanture commence à me réjouir ; car c'est moi-même qui ai donné cet enfant à la Nourrice , quand son pere partit il y a quatre ans pour aller faire encore une promenade aux Indes , & il y emmena sa jeune femme parce qu'il est jaloux.

L A M I E.

Ouais ! il y a ici quelque friponnerie de Nourrice.

T O I N E T T E.

Oui : quelque qui pro quo d'enfant ; & si ce qui me vient en pensée est vrai , le tour est assez plaisant.

L A M I E.

Le Nouricier vient ; il sera bien étourdi de nous voir là toutes deux ! nous l'allons confondre.



## S C E N E X I.

L A M I E , L E N O U R I C I E R ,  
T O I N E T T E.

L E N O U R I C I E R.

**B**on jour , Madame , bon jour Mademoiselle , je fis bien aise de voir , la  
*Tome III.* c

bonne rencontre ; car vous vlà toutes deux ensemble, & vous ne vous étiaiz jamais vûës, n'est-ce pas ?

LA MIE.

Hé le bon Calin ! on ne diroit pas qu'il y touche.

TOINETTE.

Il est bon homme, il nous va dire la vérité.

LA MIE.

Répondez-moi, Monsieur le Nouricier. Quand je vins ici il y a quatre ans, trois mois après que nous eûmes donné à votre femme l'enfant à nourrir, vous me fites voir une petite fille qui venoit d'avoir la petite verole ?

TOINETTE.

Environ ce tems-là vous m'en fites voir une aussi qui en étoit toute marquée.

LA MIE.

C'est-à-dire que des deux enfans qui l'avoient euë, il en étoit mort une ?

LE NOURICIER.

En bonne vérité, Madame, vous l'avez deviné.

TOINETTE.

Je suis au fait ; je vois que depuis quatre ans, il nous fait croire à chacune en parti-

culier , que celle qui reste , est la nôtre.

LE N O U R I C I E R.

Vous avez deviné aussi vous.

L A M I E.

Et par cette suposition , vous avez tiré de nous deux double pension.

LE N O U R I C I E R.

Il faut que vous soyaiz sorcieres toutes deux pour deviner ça.

T O I N E T T E.

Mais dites-nous du moins à qui appartient celle qui reste ?

LE N O U R I C I E R.

Oh devinez ; vous devinez tout.

L A M I E.

Est-ce la nôtre qui est morte ?

LE N O U R I C I E R.

Oh c'est un secret que je ne peux pas dire , qu'aux peres & aux meres eux-mêmes.

L A M I E.

Je vois bien que nous ne tirerons pas un mot de verité de ce malheureux-là. Je remonte en carosse à l'instant, & je m'en vais à Paris, consulter quelqu'un sur cette affaire-ci : jusqu'au revoir Monsieur le fripon.

LE N O U R I C I E R.

Laissez-moi donc l'argent de la pension.

LE FAUX

LA MIE.

Voyez l'éfronté ! après avoir tiré double  
entretien d'un même enfant.

TOINETTE.

Ce n'est pas le premier enfant qu'on fait  
entretenir à plusieurs peres.



## SCENE XII.

LE NOURICIER, TOINETTE.

TOINETTE.

**T**U es de mes amis, Nouricier, dis-moi  
donc en particulier à qui est la petite  
fille restante ?

LE NOURICIER.

En conscience je n'en sçai rien , ni la  
Nourice non plus.

TOINETTE.

Hé ! qui diantre le sçaura donc ?

LE NOURICIER.

Je vas vous dire l'histoire. Mais avou  
queuque interêt pour qual soit putôt à ce-  
lui-ci qu'à cetui-là ?

TOINETTE.

Oui vraiment : & je donnerois toutes

I N S T I N C T. 29

choses au monde pour qu'elle fut à la Veuve; car ma jeune Maîtresse auroit besoin pour se marier, d'heriter de son Oncle : elle seroit son heritiere unique, s'il n'avoit point cette petite fille-ci.

LE NOURICIER.

Ecoutez, Mademoiselle Toinette.... baillez-moi votre protection là-dedans, & je varrons ensemble le bien qui nous en revienra.



SCENE XIII.

LE NOURICIER, TOINETTE,  
LA NOURICE.

LA NOURICE *bas au Nouricier.*

**T**out est perdu, mon pauvre mari.

LE NOURICIER.

Tu peux parler haut, j'ai bouté Mademoiselle Toinette dans ma confidence.

LA NOURICE.

Tout est perdu, ma bonne Mademoiselle Toinette.

TOINETTE.

Qu'est-ce qu'il y a donc ?



**LE FAUX  
LA NOURICE.**

I semble que le demon se déchaîne aujourd'hui pour amener ici tous les peres & meres; en vla tout plein la diligence de Lion.

**LE NOURICIER.**

C, a est fâcheux, mais ça est drôle.

**LA NOURICE.**

Comment diantre se font-ils trouvez là tre tous ensemble ?

**TOINETTE.**

Nos gens venoient de Marseille , & la Veuve , du Languedoc ; ils se sont rencontrés à Lion.

**LA NOURICE.**

En vla déjà qui venont.

**TOINETTE.**

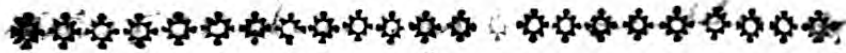
C'est la femme du vieil Oncle , Angélique est avec elle ; que leur dirons-nous ?

**LE NOURICIER.**

Fame, va-t-en vite enfarmer la petite fille dans notre autre maison , qui est au bout du jardin . . . va donc vite , cours.

**TOINETTE.**

Tu as raison ; cela nous donnera le tems de chercher un expedient.



## S C E N E X I V.

LE NOURICIER, TOINETTE,  
LA FEMME DU VIEILLARD,  
ANGELIQUE.

TOINETTE *l'embrassant.*

**E**H! Madame, que j'ai de joye de vous  
revoir après un voyage de quatre ans.

LA FEMME DU VIEILLARD.

Bon jour Toinette, bon jour; nous avons  
tous grande impatience de voir les deux pe-  
tites filles.

TOINETTE.

J'en demandois des nouvelles au Nouri-  
cier.

LE NOURICIER.

Ma femme les est allé querir à un Château  
d'ici aux environs; c'est que l'y a une Da-  
me qui nous les emprunte quelquefois  
pour joier avec.

TOINETTE *bas au Nouricier.*

Fort bien! *haut.* Je ne les ai point vûes  
de ce voyage-ci.

LA FEMME DU VIEILLARD.

Il faut vous avertir Nouricier, d'une ga-  
gure, que mon mari vient de faire contre

une Veuve , qui est mere de l'autre petite fille , que vous avez ici avec la nôtre.

TOINETTE.

Hé ! quelle gagure , Madame ?

LA FEMME DU VIEILLARD.

Je vais vous conter le fait. Mon mari & moi sommes venus de Marseille par Lion , cette Veuve vient du Languedoc ; le hazard nous a rassemblez à la diligence. Comme on ne sçait de quoi s'entretenir dans ces voitures ; après nous être raconté l'histoire de nos familles , nous avons reconnu que nos deux petites filles avoient été nourries par cette même Nourrice-ci ; mon mari, comme tu sçais est entêté de ses idées de simpatie , d'instinct , la Veuve est entêtée des mêmes visions ; ils veulent par l'instinct seul distinguer chacun leur enfant c'est une gagure enfin ; ils veulent que sans les avertir , on leur fasse voir les deux petites filles toutes deux ensemble.

LE NOURICIER *bas à Toinette.*

Toutes deux ensemble , Madame Toinette ?

TOINETTE.

Vous faites bien de nous avertir , je vais disposer tout pour la gageure ; entrez dans la salle du Nouricier.

INSTINCT.

33

LA FEMME DU VIEILLARD.

Entrons, ma chere nièce, entrons.

ANGELIQUE *bas à Toinette.*

Je suis au desespoir, Toinette, Valere a paru là, & ma tante s'est apperçûë qu'il m'aime.

TOINETTE.

Nous parlerons de cela tantôt, entrez.



SCENE XV.

LE NOURICIER, TOINETTE.

LE NOURICIER.

**T**outes deux ensemble, Madame Toinette ?

TOINETTE.

Quand il n'y en a qu'une ; la gacure m'embarasse. Mais allons voir avec la Nourice, quel tour nous donnerons à cette affaire-ci.





## ACTE II.

---

### SCENE I.

LE NOURICIER , TOINETTE.

LE NOURICIER.

**V**La l'histoire , Mademoiselle Toinette , vla l'histoire des deux petites filles ; & cette histoire là fait , que ma femme ni moi ne sçavons pu à qui appartient celle-ci ; notre Bailli dit li-même qu'il ne pourroit baillé là-dessus qu'une sentence à croix ou pile , & qu'il faudroit tirer la petite fille , comme la feve au gâteau.

TOINETTE.

Cette feve tombera à la Veuve , si tu veux faire ce que je t'ai dit ; & je rendrai par là Angelique heritiere de son oncle.

LE NOURICIER.

Je ferai tout par amitié pour vous , en cas que j'y trouve mon compte.

T O I N E T T E.

Tu l'y trouveras : mais pour arriver à notre but , il faut d'abord leur dire , à tous également , que les deux petites filles sont mortes.

L E N O U R I C I E R.

Toutes les deux mortes , c'est mon avis , je m'en vas donc leur dire la parole.

T O I N E T T E.

Attends : il faut que ce soit ta femme , elle donnera mieux le ton à cette nouvelle affligeante ; une femme a la feinte & les larmes plus en main qu'un homme.

L E N O U R I C I E R.

O ma femme pleure comme eune peinture.

T O I N E T T E.

Moi pour confirmer cette nouvelle au Vieillard superstitieux , je le prendrai par son foible ; je lui dirai que son enfant ne pouvoit pas vivre , qu'il étoit né pendant l'éclipse ; il croit tout ce qu'on lui dit sur ce ton-là. Il crut être mort une fois , parce qu'il avoit été le treizième à table , & il soupçonna un jour sa femme d'infidélité , parce qu'il avoit renversé la salière , & qu'en rentrant chez lui , il avoit vû le croissant à gauche.

L E F A U X  
L E N O U R I C I E R.

Bon, bon, je lui dirai, que notre Berger avoit enforcélé le lait de la Nourice ; & qu'il avoit dit des paroles venimeuses sur le mouton, d'où venoit la laine du maillot de l'enfant.

T O I N E T T E.

Voici le Vieillard avec la Veuve, je vais instruire ta femme, dis-leur seulement bon jour d'un air triste pour les préparer.



S C E N E II.

LE N O U R I C I E R , LE V I E I L L A R D ,  
L A V E U V E.

L E N O U R I C I E R.

**B**onjour, Monsieur, bon jour Madame.

L E V I E I L L A R D.

Vous êtes le Nouricier apparemment ?

L E N O U R I C I E R.

Helas oïïi, Monsieur, si vous l'avez pour agréable. Hé vous êtes le mari de Madame ? & Madame est votre femme ? Est-ce vous, Madame, qu'on dit qui êtes Veuve ?

L E V I E I L L A R D.

Si elle étoit ma femme & veuve, je serois donc mort ? peste soit du sot !

L E N O U R I C I E R.

Je vous demande excuse, c'est que j'ai l'entendement triste.

L E V I E I L L A R D.

Le benêt !

L E N O U R I C I E R.

Ma fame va vous parler, car a n'est pas si benêt que moi.



## S C E N E I I I.

L E V I E I L L A R D , L A V E U V E.

L E V I E I L L A R D.

**C**E misérable ! me venir dire comme si j'étois mort... cela m'a frappé ; il ne faut qu'un mot pour porter malheur ; il y a comme cela des pronostics ; ce coquin-là vous prendre pour ma Veuve !

L A V E U V E.

Cela m'a aussi blessé ; car le mot de Veuve est un coup de poignard pour moi depuis la mort de mon mari.



Cela, Madame, il faut attendre ici qu'on nous amène les deux enfans ensemble, sans nous les distinguer.

L A V E U V E .

Oiii, Monsieur, afin que nous les distinguions par l'instinct seul.

L E V I E I L L A R D .

Oh! je gagnerai la gagure, car j'ai un instinct infallible.

L A V E U V E .

Le mien me feroit discerner entre mille personnes inconnuës, non seulement un enfant, mais un cousin, un petit cousin au dixième degré.

L E V I E I L L A R D .

C'est un instinct ordinaire; mais le mien me fait aimer, ou haïr par avance ceux qui sont destinez à me faire du bien, ou du mal.

L A V E U V E .

Cela est tout naturel; & dès l'âge de quatre ans, j'ai eu de l'antipatie pour le Medecin, qui devoit faire mourir mon mari.

L E V I E I L L A R D .

Cela est tout commun cela; mais ce qui vous étonnera, c'est que je vois en rêve

tous les lundis ce qui me doit arriver pendant la semaine.

## L A V E U V E.

Cela ne m'étonne point ; mais ce qui va vous surprendre , c'est une de mes cousines , qui mourut paralytique à Paris ; j'étois à Lion , à mesure que la paralysie lui faisoit mourir un bras , le mien s'engourdissoit : voilà sa jambe morte , la mienne est froide comme marbre , & j'ai verifié minute pour minute , qu'il me prit un évanouissement dans l'instant qu'elle expira.

## L E V I E I L L A R D.

C'est une chose triviale , que la simpatie ; un de mes amis se maria à Paris , & moi étant aux Indes , au moment de son mariage , je sentis dans le cœur , un épanouissement , une joye ; mais une joye , que je ne sçavois pas d'où cela me venoit.

## L A V E U V E.

Rien n'est plus ordinaire ; mais ce qui est singulier , c'est qu'à l'instant qu'il meurt une personne dans le monde , tous ceux qui sont nez sous la même planete , sentent quelque chose , on n'y fait pas d'attention , parce que cela est imperceptible , mais cela est pourtant vrai.

LE FAUX  
LE VIEILLARD.

Mais ce qui vient de nous arriver à tous deux n'est-il pas visible.

LA VEUVE.

Plus que visible, palpable ; car on vient de nous dire ici, que nos deux petites filles sont dans ce Château, où nous venons de passer.

LE VIEILLARD.

Hé bien oiii, nous y passons sans le sçavoir, & cependant j'ai senti une émotion.

LA VEUVE.

C'est moi qui vous ai dit la première que le cœur me palpitoit.

LE VIEILLARD.

J'ai senti tressaillir mes entrailles paternelles.

LA VEUVE.

Les entrailles maternelles sont plus sensibles. Hélas il y a double simpatie entre ma petite fille & moi ; c'est mon mari que j'aime dans sa fille, je l'aimerai encore dans la fille de sa fille, & dans les enfans de leurs enfans, jusqu'à la dixième génération.

LE VIEILLARD.

Non, cela ne passe pas la septième, le nombre

I N S T I N C T. 41

bre de sept est climaterique ; tout change dans la nature de sept ans en sept ans.

L A V E U V E.

J'entends quelqu'un.

L E V I E I L L A R D.

Ce sont nos petites filles , car ma tendresse . . .

L A V E U V E.

Né les regardez pas , il faut deviner par la simpatic seule.



S C E N E I V.

L E V I E I L L A R D , L A V E U V E ,  
T O I N E T T E , L A N O U R I C E . *Chacune  
un mouchoir à la main , feignant de pleurer.*

L E V I E I L L A R D.

**O**ui sans que les yeux s'en mêtent.

L A V E U V E.

Nous distinguerons par les simples mouvemens du cœur.

L E V I E I L L A R D.

Elles sont proches de nous , car je commence à sentir un petit fremissement agréable.

LE FAUX

LA VEUVE.

Mon cœur palpite, & le plaisir . . .

LE VIEILLARD.

Où : le plaisir fait que les jambes me  
tremblent.

LA VEUVE.

Les larmes de tendresse, les larmes de  
joye me viennent aux yeux.

TOINETTE.

Vous vous trompez, Madame, ce sont  
des larmes de tristesse.

LE VIEILLARD.

Qu'y a-t-il donc ?

LA VEUVE.

Qu'avez-vous à pleurer ?

TOINETTE.

La Nourice n'a osé vous dire à votre  
arrivée . . .

LA NOURICE.

Il ne faut pu barguigner, vos deux petit  
tes filles sont mortes.

LA VEUVE.

Elles sont mortes !

LE VIEILLARD.

Ah ! ciel . . .

LA NOURICE.

Vous n'avez pus d'enfans tous deux !

INSTINCT.

43

LA VEUVE.

Hélas, j'en eus hier un présentiment.

LE VIEILLARD.

Voilà justement une dent qui me tombe  
à l'autre jour.

TOINETTE.

C'étoit en rêve apparemment.

LE VIEILLARD *s'en allant.*

Je suis né sous une étoile bien malheureuse.

LA VEUVE.

Je ne puis supporter ma douleur, je vais  
me reposer, ou plutôt m'évanouir là-  
dans.

TOINETTE.

Nourrice allez aider à Madame à s'éva-  
nouir.



SCENE V.

TOINETTE, LE NOURICIER.

TOINETTE.

**C**ela commence à merveille, il faut  
continuer.

LE NOURICIER.

Vous avez d'esprit, Mademoiselle Toi-  
dij

nette , je suis tout hébaï quous avez pu d'esprit que moi , & si vous n'avez pas la meine si niaise.

T O I N E T T E .

C,à voilà donc notre Vieillard persuadé qu'il n'a plus d'enfant; il faut tirer secrettement de l'argent de la Veuve, comme je t'ai dit.

L E N O U R I C I E R .

Oüi quand j'aurai baillé à la fourdeine l'enfant à la Veuve avec ces brinborions de papiers que je vous ai dit , on ne pourra pu l'y ôter.

T O I N E T T E .

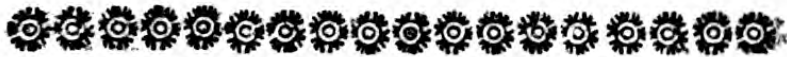
Non sans doute; mais il ne faut pas que le Vieillard sçache cela d'ici à quelques jours..

L E N O U R I C I E R .

C,à je m'en vas vite querir les deux papiers, pour negocier tout ça avec la Veuve.

T O I N E T T E *seule.*

Je fais reflexion qu'il faut rendre service à Angelique sans l'en avertir ; car je desherite Valere par ce manège-ci : & l'amour d'Angelique pour lui. . . Il faut que je la guerisse de cet amour-là.



SCENE VI.

TOINETTE , ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

AH Toinette je te cherchois pour me réjoüir avec toi en liberté : ma joye n'est point interressée , & c'est le plaisir seul de voir Valere esperer de grands biens; j'en espere encore de plus grands , & je puis à present aimer Valere sans crainte.



SCENE VII.

TOINETTE , ANGELIQUE,  
VALERE.

VALERE.

Quelle agréable nouvelle! ah! belle Angelique vous me voyez comblé de joye , transporté.....

ANGELIQUE.

Votre joye est raisonnable , vous voilà heritier.

VALERE.

Hé c'est de votre bonheur seul que je suis transporté.



## LE FAUX

ANGELIQUE.

C'est le vôtre seul aussi que j'envisage.

VALERE.

Voir ce qu'on aime heureux. ....

ANGELIQUE.

Voir le merite heureux. ....

VALERE.

C'est un plaisir si vif. ...

ANGELIQUE.

C'est un plaisir pour moi. ....

VALERE.

Ah si mon amour !

ANGELIQUE, *Toinette la tire.*

Où vous meritez.

VALERE.

Vous approuvez donc cette amour ?

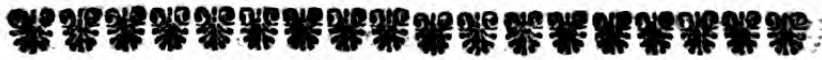
ANGELIQUE, *Toinette la tire fort.*

Je ne vous dis pas. ...

TOINETTE.

Je vous dis moi que vous moderiez tous deux la joye que vous avez d'heriter : allez consoler un oncle & une tante, qui pleurent à present de ce qui vous réjouit.





SCENE VIII.

LA FEMME DU VIEILLARD.  
ANGELIQUE, VALERE,  
TOINETTE.

LA FEMME DU VIEILLARD.

**Q**uoique je n'aye point vû ma petite fille depuis le tems de sa naissance, je ne laisse pas d'être fâchée de sa mort; mais je ne veux pas exiger d'Angelique qu'elle paroisse triste d'une chose qui doit la réjoüir.

ANGELIQUE.

Madame.

LA FEMME DU VIEILLARD.

Point de complimens, nous nous aimons trop vous & moi, pour nous dissimuler nos sentimens l'une à l'autre; & je me suis apperçuë que Valere vous aime assez, pour n'être pas fâché de vous offrir les esperances de la succession d'une tante.

VALERE.

Madame.

LA FEMME DU VIEILLARD.

Ah! je vous impose silence aussi-bien qu'à

48 LE FAUX.

elle , je n'aime point à entendre dire des choses qu'on ne pense point ; & pour vous dire en un mot mes sentimens , je me console contre mes propres interêts , de n'avoir plus d'enfant , puisque cela peut faire le bonheur d'Angelique que j'aime.

TOINETTE.

Separez - vous , votre jaloux pourroit vous écouter.



## SCENE IX.

TOINETTE, LE NOURICIER

LE NOURICIER.

**V** La les deux papiers , Mademoiselle Toinette , j'en ai deux pour les deux petites filles , j'en brulerai un , & je donnerai l'autre à la Veuve , pour que....

TOINETTE.

Elle vient , acheve ce que tu as commencé , moi je vais disposer nos gens à partir , sans approfondir l'affaire.



SCENE



SCENE X.

LE NOURICIER, LA VEUVE.

LA VEUVE.

**V**ous m'abandonnez bien vous autres ;  
& depuis le coup mortel que vous  
m'avez porté, vous deviez bien me venir  
parler de la petite défunte, & me conter  
toutes les circonstances de sa mort pour  
me consoler.

LE NOURICIER.

Vous êtes donc bien fâchée, Madame,  
d'être comme ça orpheline d'eune fille  
unique ?

LA VEUVE.

Je donnerois la moitié de mon bien, pour  
lui rendre la vie.

LE NOURICIER.

Comment ferions-nous pour ça ? tenez,  
Madame, si vous pouviais ne dire mot, &  
faire semblant de rien, je vous dirais queu-  
que chose.

LA VEUVE.

Que me dirois-tu ?

*Tome III.*

LE FAUX  
LE NOURICIER.

Queuque chose qui vous feroit ben aise : mais soyez donc ben aise tout bas ; car quand les femmes sont ben aises ou ben fâchées, elles glapifions.

LA VEUVE.

Parle vite.

LE NOURICIER.

Et il ne faut pas que ces autres peres & meres sçachent ce qu'ou sçaurias ; ça fait que nous avons dit tout haut que les deux petites filles sont mortes, & ly an a encore eune en vie, qui est si gentille, que c'est vous toute moulée.

LA VEUVE.

Ah ! c'est la mienne sans doute.

LE NOURICIER.

Paix donc ; car si ce vieux homme sçavoit ça, il en voudroit avoir sa part.

LA VEUVE.

Ah fais-la moi voir, j'en meurs d'impatience.

LE NOURICIER.

Patience : je l'ai ferrée queuque part, mais je ne veux pas l'aveindre tant que ces autres soient en-allé.

INSTINCT: 55

LA VEUVE.

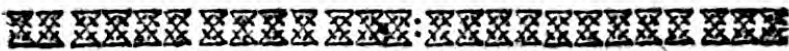
On leur a ammené un carosse , je pourrai rester ici après eux , & j'emmenerai ma fille , ma chere fille , le gage precieux d'un mari que j'aimois tant.

LE NOURICIER.

Alle est à vous ; ni a qua voir ce que vous y voulez mettre.

LA VEUVE.

Je te recompenserai liberalement.



## SCENE XI.

LE NOURICIER , LA VEUVE ,  
LE VIEILLARD & SA FEMME.

LE VIEILLARD.

**J**E veux m'emporter , ma femme , je veux me mettre en colere : ces canailles , ces miserables ! me dire que ma petite fille est morte , & je la viens de voir à une fenetre au bout du Jardin : ils l'ont enfermée dans une chambre pour me la cacher.

LA VEUVE.

Vous vous trompez sans doute ; ces gens-

ci sont de bonnes gens , qui n'y entendent point finesse.

LE VIEILLARD.

Je vois que vous y entendez finesse, vous Madame , puisque vous les soutenez. Ils l'ont cachée sans doute, pour vous la donner à mon préjudice : cela est bien mal-honnête de vous approprier mon enfant.

LA VEUVE.

Puisque vous le prenez sur ce ton là , Monsieur , l'enfant est à moi ; ces gens-ci en rendront témoignage.

LE VIEILLARD.

Vous avez gagné les témoins.

LA VEUVE.

Si je manquois de témoins , votre âge témoigneroit contre vous.

LE VIEILLARD.

Pour qu'on pût croire un enfant à vous , il faudroit qu'il eut quinze ans.

LA VEUVE.

Il vous sied bien de reprocher l'âge!

LE VIEILLARD.

Vous voulez avoir un enfant pour vous faire honneur.

LA VEUVE.

Vous auriez beau en avoir , ils ne vous

INSTINCT. 53

feroient point honneur ; car on ne croiroit pas. . .

LA FEMME DU VIEILLARD.

Je vous prie , Madame , de m'épargner dans vos invectives.

LA VEUVE.

Je n'ai point dessein de vous offenser , Madame ; mais croyez-moi , vous devez me céder la petite fille ; car pour votre honneur aussi , vous ne devez point avoir d'enfant avec un mari de cet âge-là.

LE VIEILLARD.

Morbleu Madame !

LA FEMME DU VIEILLARD.

Moderez-vous, Monsieur, & vous, Madame ; tâchons plutôt de tirer de cet homme-ci des éclaircissements.

LA VEUVE.

Madame a raison ; car nous ne devons point souhaiter l'enfant d'autrui. Dites la chose comme vous la sçavez Nouricier.

LE VIEILLARD.

Parle-donc misérable , parle ; cet enfant-là n'est-il pas à moi ? Hen.

LE NOURICIER.

Oùi Monsieur.



## LE FAUX

LA VEUVE.

Comment donc malheureux ?

LE NOURICIER.

Il est à vous aussi, Madame.

LE VIEILLARD.

Plâit-il ?

LE NOURICIER.

Hé mais . . . . puisque je ne sçavons auquel il est, vous y avez chacun la moitié.

LE VIEILLARD.

Ce coquin !

LE NOURICIER.

Ne vous fâchez point , & je m'en vas vous conter tout ça, qu'ou n'y connoitrait goutte.

LA VEUVE.

Explique - nous au moins ce qui rend l'affaire obscure ?

LE NOURICIER.

Ce qui fait l'obscur, Madame , c'est la ptite verole ; car quand la ptite verole s'adonnit cheux nous, ma femme l'eut qu'à n'en voyoit goutte. Vos deux petites filles l'eurent , qu'on les défiguroit l'eune d'avec l'autre ; car notre étourdie de farvante en les remuant , les broullit toutes deux sans s'en appercevoir : tantia qu'il en

## INSTINCT.

mourut eune; ma femme, quand elle revit claire, ne vit plus sur le visage de l'autre les étiquettes de la ressemblance, pour voir laquelle c'étoit; & vous même qui ne les avez jamais veuës, vous n'y verriez goutte non plus.

### LE VIEILLARD.

Ce que je vois clairement, c'est que vous êtes un fripon, & que pour avoir double pension, vous avez caché la chose.

### LE NOURICIER.

Je l'ai fait en conscience; Monsieur; car c'est que j'attendois que l'enfant fût en âge de raison, afin qu'il eut la raison de vous dire, qui est son pere & sa mere.

### LE VIEILLARD.

Quel animal! un enfant se souvenir du moment qu'il est né!

### LE NOURICIER.

Ha; ha, vous me faites appercevoir que je suis un sot.

### LE VIEILLARD.

Un sot, qui a pris l'argent.

### LE NOURICIER.

Mais, est-ce ma faute, si je suis une bête. Je n'y serai pu attrapé; car quand je prendrai deux petites nourissonnes ensemble



46            L E F A U X  
ble , je les prendrai mâle & femelle.

L E V I E I L L A R D .

Ne nous amusons point avec ce misérable.

L E N O U R I C I E R .

Accommodez - vous donc tous seuls ; car ni a queune fille à vous tretous ; je n'en ai pu d'autres à vous donner.



## S C E N E X I I .

L E V I E I L L A R D , L A V E U V E  
L A F E M M E D U V I E I L L A R D .

L A V E U V E .

I L faut voir si la Nourice ne nous donnera point d'autres lumieres.

L A F E M M E D U V I E I L L A R D .

La Nourice m'a conté la chose ainsi mot pour mot , & l'affaire me paroît obscure.

L E V I E I L L A R D .

L'affaire est obscure pour vous , Madame ; mais je trouverai moi cent manieres de l'éclaircir claires comme le jour : par exemple , n'y a-t-il pas des devins ?

LA VEUVE.

Monfieur a raifon , n'y a-t-il pas des tireurs d'horoscope ? S'ils difent que la petite fille n'a plus de pere , c'eft la mienne , cela eft clair.

LA FEMME DU VIEILLARD.

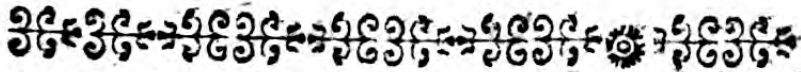
Il faudroit des preuves plus ferieufes & plus certaines , pour une decifion de cette importance.

LE VIEILLARD.

Allons conferer enfemble , Madame , des moyens que nous choifirons.

LA VEUVE.

Entrez toujourns , Monfieur , j'ai un mot à dire à mon neveu , que je viens d'appercevoir.



SCENE XIII.

LE VIEILLARD & SA FEMME.

LE VIEILLARD.

**J**E viens de l'appercevoir auffi , Madame , & il vous regardoit avec des yeux . . . ce Valere a dans la phifionomie quelque

chose de funeste pour moi ; & le rêve que j'ai fait... mais ne parlons à present que de la petite fille , j'en veux voir la verité.

LA FEMME DU VIEILLARD.

Vous ne verrez jamais que des fantômes.



## ACTE III.

### SCENE I.

ANGELIQUE , VALERE ,  
TOINETTE *les bras croisez entre les deux.*

ANGELIQUE.

**N** On , Valere , non , je ne puis me vaincre là-dessus , & quelqu'estime que j'aye pour vous , si vous étiez riche , & que je ne la fusse pas , j'aurois peine à me résoudre à vous devoir ma fortune.

VALERE.

Je conviendrai avec vous qu'il y a plus de plaisir à tout donner ; mais il y a peut-être plus de délicatesse à vouloir bien devoir tout à ce qu'on aime.

TOINETTE.

Vos délicatesses m'ennuyent : vous avez l'un pour l'autre de petits sentimens deliez, minces ; on voit le cœur à travers : raisonnons un peu plus solidement.

ANGELIQUE.

Je raisonne comme je pense.

TOINETTE.

Ecoutez-moi. L'aventure d'aujourd'hui vous donne occasion d'accorder ensemble la bagatelle & le solide : vous ignorez encore qui de vous deux fera le plus riche , vôtre sort dépend de ce qui sera décidé sur la petite fille : en attendant la décision, vous jouiez gros jeu , mais vous avez jeu égal ; composez , & promettez-vous l'un à l'autre , que celui de vous deux , qui aura une succession , la partagera avec ce qu'il aime : quelque chose qui arrive , vous n'aurez rien à vous reprocher.

VALERE.

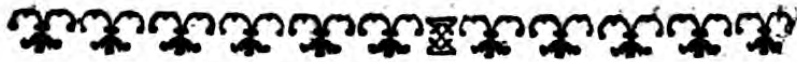
Elle a raison ; cet accommodement termine notre dispute.

ANGELIQUE.

J'y vois encore un grand obstacle ; c'est la jalousie bizarre , que mon oncle a conçu contre vous.

TOINETTE.

Le voici, éloignez-vous.



## S C E N E II.

LE VIEILLARD, LA FEMME  
DU VIEILLARD, TOINETTE.

LA FEMME DU VIEILLARD.

**E**Nfin, Monsieur, puisque vous êtes convenu avec la veuve, de cette manière d'accommodement, satisfaites-vous.

LE VIEILLARD.

Fort bien. Mais vous ne me repondez point sur Valere, Madame; je vous dis que Valere n'a qu'à se résoudre à ne voir jamais Angelique.

TOINETTE.

Jaloux de votre femme, jaloux de votre nièce, ne l'êtes-vous point de moi aussi Monsieur.

LE VIEILLARD.

J'ai cent raisons pour haïr cet homme-là. Premièrement, j'ai tiré sa figure, & j'ai vû dans les lettres de son nom, qu'il se-

INSTINCT. 61

roit mon fleau ; & cela joint au rêve que je fis la nuit , que nous couchâmes à Lion....

LA FEMME DU VIEILLARD.

Contez-nous donc enfin cette chimere.

LE VIEILLARD.

Il n'y a point de chimere ; car en dormant, je vous vis comme je vous vois , vous promenant avec un jeune homme dans un bois.

TOINETTE.

Ce bois étoit dans votre tête.

LA FEMME DU VIEILLARD.

C'est donc-là ce qui vous fit reveiller comme un furieux.

LE VIEILLARD.

Ce n'est pas être trop furieux de ne vous avoir rien dit ; & quand on a des certitudes aussi grandes....

TOINETTE.

Que celle d'un songe.

LE VIEILLARD.

Mais ce n'est pas tout , car je vis dans ce même songe , un lion & un chat noir ; Nostradamus dit , que quand le lion & le chat .... j'ai oublié la centurie , mais il est clair qu'elle a été faite pour moi : car un



lion, c'étoit en arrivant à Lion, & un chat, c'est une trahison de femme. Il ne faut point hauffer les épaules ; car le lendemain, je fus tout étonné que Valere ressembloit à ce jeune homme, qui étoit avec vous dans ce bois.

LA FEMME DU VIEILLARD.

Il faut avoir bien de la patience, pour écouter vos rêveries.

LE VIEILLARD.

N'en parlons plus ma femme ; je veux bientôt oublier, je vous pardonne.

LA FEMME DU VIEILLARD.

Comment donc, vous me pardonnez ?

LE VIEILLARD.

Enfin vous me dites que cela n'est pas vrai ; cependant mon songe m'a dit le contraire, & les songes sont plus vrais que les femmes, ils trompent moins.





## SCENE III.

LE VIEILLARD, LA FEMME DU  
VIEILLARD, TOINETTE,  
LA VEUVE.

LA VEUVE.

**L**A Nourice & le Nouricier nous vont amener la petite fille : je vous sçai bon gré d'avoir imaginé le premier un moyen sûr d'éviter un procez, où les Juges seroient fort embarrasiez.

LE VIEILLARD.

Oùi, Toinette, j'ai imaginé un moyen sûr pour connoître quelle est la mere de la petite fille.

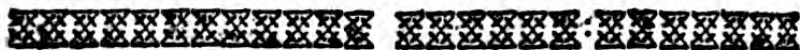
LA VEUVE.

Nous nous en tiendrons au jugement d'un Juge infallible ; c'est l'instinct naturel, qui se trompe moins que tous les raisonnemens, & que la raison même.

LE VIEILLARD.

Ce qui est dit, est dit. Celle des deux meres, que la petite fille reconnoitra pour

sa mere, la fera réellement; & il n'y a rien de plus sur.



## S C E N E I V.

VALERE, LE VIEILLARD,  
LA FEMME DU VIEILLARD,  
TOINETTE, LA VEUVE, LA  
PETITE FILLE, LA NOUR-  
CE, LE NOURICIER.

LE NOURICIER.

**G**Are gare, vla l'instinct qui vient,  
vla l'instinct qui vient; ne faut pas  
que personne dise rien, pour que l'instinct  
parle tout seul.

LA PETITE FILLE.

Je ferme les yeux ben fort, ben fort,  
pour ne point voir tous mes papas & toutes  
mes mamans, que quand vous me dirais,  
c'est fait, comme à la climusette.

LA NOURICE.

Vous pouvez ouvrir les yeux; mais ne  
tournez pas la tête, qu'on ne vous le dise,  
& regardez-les tous bien long-tems, bien  
long-tems

I N S T I N C T.

55

long-tems avant que de parler.

L A P E T I T E F I L L E.

Vous me l'avez dit déjà, afin de voir, si je sentirai remuer là dedans mon papa & ma maman.

L E N O U R I C I E R.

Oùi, & après, tout ce qu'a dira, sera vrai; car j'en ai tant vû comme ça à Paris des petites filles aux enfans trouvez, qui disent, vla papa, vla maman, & ils n'en manquent pas un, cela est admirable!

L E V I E I L L A R D.

Nous allons être jugez.

L A V E U V E.

Regardez bien la belle enfant. Qu'elle est jolie!

T O I N E T T E.

Vous corrompez le Juge.

L A V E U V E.

Je suis sûre qu'elle va courir à moi.

L A P E T I T E F I L L E.

Oh point: mais .... je sens déjà ... ah c'est celle-là qui est ma belle maman.

L A F E M M E D U V I E I L L A R D.

Regardez-bien au moins, car vous vous trompez peut-être.

## LE FAUX

LA PETITE FILLE.

Oùï, c'est vous qui êtes ma vraie maman.

LE VIEILLARD.

En faut-il davantage ? il n'y a que les premiers mouvemens qui soient vrais , parce qu'ils sont naturels : viens ma fille , viens , embrasse ton papa.

LA PETITE FILLE *repoussant le Vieillard.*

Fi, fi !

LE VIEILLARD.

C'est moi qui suis ton papa , car je suis le mari de ta maman.

LA PETITE FILLE.

Ça ne fait rien , car tenez , c'est celui-là , qui est mon vrai papa.

LE VIEILLARD.

Que vois-je ! Ah c'en est trop.

LA FEMME DU VIEILLARD.

Vous voyez la fausseté de vos idées ; vous ajoutez foi à des visions.

LA PETITE FILLE.

Baisez-moi donc mon vrai papa.

VALERE.

Vous êtes une petite sotte , voilà votre pere.

LA VEUVE.

Je vous dis qu'elle se trompe en mere

comme en pere... *Bas.* Venez me parler à moi , je vous donnerai tant de bonbons.

L A P E T I T E F I L L E.

Je vous dis que ce n'est pas vous qui êtes maman , vous êtes trop laide & trop vieille.

L A V E U V E.

Ah la petite malheureuse ! C'est une petite fille ramassée ; je vous la laisse Monsieur , je vous la laisse. *Elle s'en va.*

L E V I E I L L A R D.

Je n'en veux point , Madame , je n'en veut point ; je renonce à la fille , & à la mere.

L A F E M M E D U V I E I L L A R D.

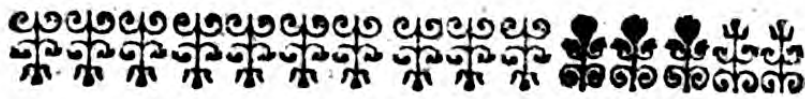
Oh ! c'en est trop aussi , ma patience est à bout.

L A P E T I T E F I L L E.

Ah le méchant papa ; j'aime bien mieux l'autre , je m'en vais le chercher.

*Elle court à Valere qui s'enfuit*





## S C E N E V.

LE VIEILLARD, TOINETTE,  
LE NOURICIER.

LE VIEILLARD.

**N** On, je n'en reviendrai jamais, je suis convaincu, j'ai vû de mes propres yeux..... Ecoute Nouricier, si tu veux gagner de l'argent, il n'y a qu'un mot. J'ai à present cette petite fille-là en horreur, il faut que tu rendes témoignage qu'elle est à la Veuve, & qu'elle n'est point à moi.

LE NOURICIER.

Hé mais Monsieur, si vous le voulez je ferai qu'à n'y fera pas; & qu'on verra ça clair comme si il faisoit clair de lune.

LE VIEILLARD.

Si tu nous donnes cet éclaircissement, je te promets cent louis d'or que j'ai sur moi.

LE NOURICIER.

Vous promettez, c'est bau & bon; mais si vous vouliais mettre au jeu, & que Ma-

INSTINCT. 69

demoiselle Toinette gardi les enjeux ; car c'est que je n'aurai jamais l'esprit de vous les demander quand j'aurai tout dit.

LE VIEILLARD.

Les gens bêtes sont toujours méfians.

LE NOURICIER.

Excusez la bêtise.

LE VIEILLARD.

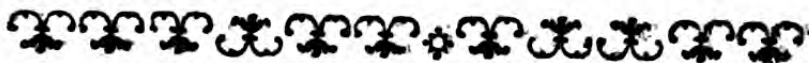
Tiens Toinette , tiens , je te remets ma bourse entre les mains , tu la lui donneras en cas qu'il prouve clairement que la petite fille n'est pas la mienne.

LE NOURICIER.

Allez dans la salle , je m'en vas chercher quelques brimborions de papier qu'il faut pour ça

LE VIEILLARD.

Je te laisse.



SCENE VI.

LE NOURICIER , TOINETTE ,

TOINETTE.

**C**omment feras-tu donc pour gagner ces cent Louis-là ? Est-ce que la cho-



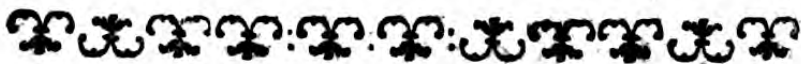
se est vraye, ou si tu la feras croire vraye quoiqu'elle soit fausse? Parle donc, pourquoi ne m'as-tu pas dit ce secret?

L E N O U R I C I E R.

C'est que je ne dis jamais mes secrets qu'à mesure que ça me profite: vous avez déjà de l'argent, je m'en vas vous en faire bailler encore, & je partageroñs.

T O I N E T T E *seule.*

Quel est donc son dessein? Je n'y comprends rien.



## S C E N E V I I.

T O I N E T T E , A N G E L I Q U E.

[A N G E L I Q U E.

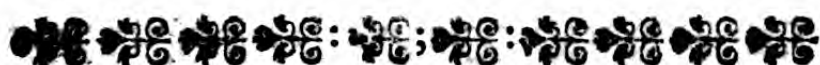
**A**H Toinette, je suis desolée de toutes les manieres; voilà mon oncle entêté d'une jalousie si violente, qu'il veut absolument se separer d'avec sa femme: elle est outrée de désespoir, elle a pris mes interêts avec tant de generosité, que je suis touchée de son malheur, autant qu'elle-même. Mon oncle est un homme à ne revenir jamais de ses soupçons; ah ma

I N S T I N C T. 71

pauvre Toinette, il ne reviendra jamais, non plus que de la haine qu'il a conçue contre Valere !

T O I N E T T E.

Je ne vois point de remede à cela. Tenez, qu'est-ce que le Nouricier negocie-là avec la Veuve ? Valere est avec eux.



## SCENE VIII.

TOINETTE, ANGELIQUE,  
LA VEUVE, VALERE,  
LE NOURICIER.

LE NOURICIER.

**N**'Ayez pas peur, Madame, n'y a point de mal de tout dire devant Mademoiselle Toinette.

LA VEUVE.

Je veux bien mettre la bague entre les mains de mon neveu, puisque tu ne te fies pas à ma parole.

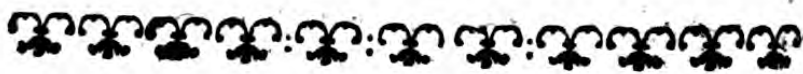
LE NOURICIER.

Je vous demande excuse, mais c'est mon naturel d'être comme-ça craintif.

Cette bague vaut cent pistoles ; je te la remettrai entre les mains en cas que tu prouves clairement ce que tu nous promets.

A N G E L I Q U E.

Peut-on sçavoir , Madame , de quoi il est question.



## S C E N E I X.

V A L E R E , L A V E U V E , L E  
N O U R I C I E R , L E V I E I L  
L A R D , L A F E M M E D U  
V I E I L L A R D , A N G E L I Q U E ,  
T O I N E T T E.

L E V I E I L L A R D.

**J**E viens voir , Madame , si vous voulez que nous fassions un accommodement avant que de nous quitter.

L A V E U V E.

Voyons l'accomodement , que vous voulez faire.

L E V I E I L L A R D.

Voulez-vous nous en rapporter à ce que  
nous

nous diront la Nourice & le Nouricier.

L A V E U V E.

Très-volontiers.

L E V I E I L L A R D.

Il faut signer que nous nous en tiendrons à leur décision.

L A V E U V E.

Je le veux bien ; mais il n'y a point ici de Notaire.

L E V I E I L L A R D.

Il faut emmener avec nous à Paris le Nouricier , la Nourice & la petite fille , & là nous choisirons un arbitre , un homme de tête.

L E N O U R I C I E R.

Oni a que faire d'aller à Paris pour chercher un homme de tête , vla-t-il pas la mienne ? Je vas vous arbitrer tout seul , comme si j'étois quinze.

L A N O U R I C E.

Tu vas donc prononcer leur sentence ?

L E N O U R I C I E R.

Je vas leux dire tou comme ça est , ne le veux-tu pas bien ? je m'en vas parler avec les papiers.

L A N O U R I C E.

Quels papiers sont-ça donc ?

Ces papiers-là ? c'est les certifications du Curé & du Tabellion, comme vos deux petites filles ont été enterrées toutes les deux à notre Paroisse.

L A N O U R I C E .

Cela est vrai : & pour faire ma petite fille Bourgeoise, je fîmes le stratagême.

L E N O U R I C I E R .

Oùii : la petite fille est du cru de ma femme ; & je n'y avons pas nui.

L E V I E I L L A R D .

Voyons ces certificats.

V A L E R E .

Il a fait ce qu'il a promis, la bague est à lui.

T O I N E T T E .

Qu'est-ce donc, Monsieur, est-ce que cela n'est pas dans les formes ?

L E V I E I L L A R D .

Il n'y manque rien ; mais je songe à demander pardon à ma femme de l'injure que je lui ai faite.

L A F E M M E D U V I E I L L A R D .

Ce faux Instinct de la petite fille, vous guerira peut-être de vos superstitions.

L A V E U V E .

Je suis ravie que Madame soit justifiée.

I N S T I N C T. 75

A N G E L I Q U E.

Vous avez aussi offensé Valere, mon oncle ?

V A L E R E.

Reviendrez-vous de vos préventions contre moi ?

T O I N E T T E.

Il faut les marier au plus vite, afin qu'ils accomplissent le rêve de Monsieur.

LE V I E I L L A R D.

J'y consens. Mais pour punir ce maraut de Nouricier, qui nous a attrapé notre argent, il payera les frais de la nôce ; car nous souperons chez lui.

LE N O U R I C I E R *chante.*

Jean n'est pas niais.



Vous souperez chez nous,

Servis par Maturine.

Bon vin & bonne chere, mais

Jean n'est pas niais.

76 LE FAUX INSTINCT.



Il me vient un instinct ,  
Morgué je le devine ,  
Ces Messieurs payeront les frais ,  
Jean n'est pas niais.

F I N.

LE JALOUX

LE JALOUX  
HONTEUX,  
COMEDIE EN CINQ ACTES;

*Représentée pour la première fois  
le 6 Mars 1708.*





# ACTEURS.

LE PRESIDENT.

LA PRESIDENTE.

LUCIE, Niece & Pupille du President.

DAMIS, Amant de Lucie.

Mr. ARGAN, autre Amant de Lucie.

LISETTE, Suivante de Lucie.

THIBAULT, Domestique du President.

HORTENCE, Jardiniere.

FRONTIN, Valet de Mr. Argan, &  
Amant d'Hortence.

*La Scene est dans le Château du President, à un  
quart de lieue de la Ville de Rennes.*



# LE JALOUX

## HONTEUX.

### COMEDIE.

---

## ACTE I.

### SCENE I.

Mr. ARGAN, FRONTIN.

Mr. ARGAN.



Le Château - ci me paroît assez  
beau ; je ne m'étonne pas si  
Monsieur le President aime  
mieux y loger qu'à la Ville.

FRONTIN.

C'est comme s'il logeoit à la Ville ; il n'y

226 LE JALOUX HONTEUX ,  
a qu'un quart de lieue de la Ville de Rennes,  
à ce Château-ci.

Mr. ARGAN.

[ Monsieur le President me dit hier de me rendre ici de grand matin , il croyoit y coucher apparemment ; mais cette grande affaire où nous travaillâmes ensemble , l'aura obligé de coucher à Rennes.

FRONTIN.

Il faut que l'affaire soit importante , car un jaloux ne découche gueres. Celui-cine quitte sa femme , que pour aller juger ; on dit même qu'il est inquiet en jugeant ; & les connoisseurs ont deviné qu'il est jaloux , parce qu'il ne dort point à l'Audiance.

Mr. ARGAN.

Tu m'as surpris , en m'apprenant qu'il est jaloux ; car il n'en a pas la réputation.

FRONTIN.

[ Je le crois bien , Monsieur ; ce n'est pas un jaloux déclaré , c'est un jaloux honteux de l'être : Ce n'est pas un jaloux à l'Italienne , c'est un jaloux à la Françoisé.

Mr. ARGAN.

Mais , Frontin , comment as-tu pu connoître son foible , en deux ou trois fois que je t'ai envoyé ici ?

FRONTIN.

Bon ! comment ai-je connu le vôtre, dans le moment que vous m'avez parlé de Lucie ? Je suis pénétrant. A peine avez-vous ouvert la bouche pour me parler de la charmante Lucie, que j'ai connu l'amour prudent dont vous bruslez pour les grosses héritières, & l'ardeur sensée que vous avez pour les successions.

Mr. ARGAN.

Je t'avouerais que j'ai plus de passion pour la succession, que pour l'héritière. Mais dis-moi, Frontin, as-tu mis la confidente dans nos intérêts ?

FRONTIN.

Pas encore ; c'est une Lifette inaccessible, une Lifette surnaturelle ; car elle n'aime point les Frontins. Je n'ai pu encore séduire ici que le cœur d'une jeune petite Jardinière nommée Hortence, qui est simple, innocente ; & son innocence est devenue amoureuse de moi.

Mr. ARGAN.

A quoi t'es-tu amusé là ? Une jeune innocente ne nous fera bonne à rien.

FRONTIN.

Je vous demande excuse, elle fera bonne à quelque chose. Il est question ici d'au-

228 LE JALOUX HONTEUX ,  
gmenter la jalousie que le President a déjà  
conçue contre votre jeune rival ; & Hor-  
tence sera toute propre à cet usage.

Mr. ARGAN.

Ce jeune Damis m'inquiette fort. Tu n'as  
donc pû sçavoir s'il aime Lucie , & s'il en  
est aimé ?

FRONTIN.

Je ne sçais ni l'un ni l'autre ; mais je ne  
doute point qu'il ne feigne au moins d'être  
amoureux d'une pupille, qui lui feroit sa  
fortune.

Mr. ARGAN.

C'est ici un coup de partie , Frontin ; car  
les prétentions de Damis , jointes aux droits  
de la pupille , & au credit de Monsieur son  
Tuteur , absorberoient la succession de la dé-  
funte ; en un mot , ma fortune dépend de  
cette affaire-ci.

FRONTIN.

Et ma fortune dépend de la vôtre , Mon-  
sieur.

Mr. ARGAN.

Ce qui est dit , est dit.

FRONTIN.

Nos conventions sont faites.

Mr. ARGAN.

Ce mariage-ci me mettroit à mon aise.

F R O N T I N.

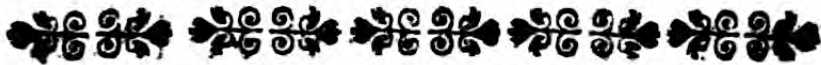
Je vous mettrai à votre aise avec Lucie ,  
& vous me mettrez à mon aise avec Hor-  
tence.

M r . A R G A N .

Tâche donc de voir cette Lisette.

F R O N T I N .

Je l'ai demandée en entrant : mais il est si  
matin que ni la Présidente , ni Lucie , ni Li-  
sette n'ont point encore paru ; elles dor-  
ment toutes , apparemment ; mais non , Li-  
sette ne dort pas ; je la vois venir , bien éveillé  
lée.



## S C E N E II.

MONSIEUR ARGAN , FRONTIN ,  
L I S E T T E .

M r . A R G A N .

**O**U court l'aimable Lisette ?

L I S E T T E .

Qui appelle là l'aimable Lisette ? Ah ! c'est  
un homme qui n'est pas trop aimable , lui.

M r . A R G A N .

Regardez-nous donc , Mademoiselle Li-  
sette.

L I S E T T E.

J'ai encore les yeux si endormis .. qu'à peine pourrois - je regarder un jeune homme.

Mr. A R G A N.

Peut-on avoir un moment d'entretien avec vous ?

L I S E T T E.

Il est trop matin ; mon appetit de parler n'est pas encore ouvert.

Mr. A R G A N.

Peut-être parleriez-vous plus volontiers à mon rival.

L I S E T T E.

Ah ! ah ! N'est-ce pas vous qui vous nommez Monsieur Argan ?

Mr. A R G A N.

Oui, la belle.

L I S E T T E.

Et qui êtes en negociation avec Monsieur le President ?

Mr. A R G A N.

Justement.

L I S E T T E.

Pour obtenir ma Maîtresse en mariage ?

Mr. A R G A N.

Tu l'as dit.

L I S E T T E.

J'ai une affaire pressée, Monsieur : je

suis votre très-humble servante.

Mr. A R G A N.

Encore un mot. Vous êtes bien vive, bien inquiète ?

L I S E T T E.

Au contraire, Monsieur ; je suis si tranquille, si paresseuse, que je n'ai pas le courage de me mêler de vos affaires.

F R O N T I N.

Mais encore, Mademoiselle la paresseuse, ne pourroit-on point aiguillonner votre paresse ?

L I S E T T E.

Je vais vous dire quatre mots, pour vous épargner la peine de m'en dire mille. Il n'y a que l'autorité de Monsieur le President, qui puisse obliger ma Maîtresse à vous épouser. Or, pour l'épouser par force, vous n'avez que faire ni de son consentement, ni du mien.

Mr. A R G A N.

Je sçais que ta Maîtresse a toujours envisagé le mariage comme l'écueil de la liberté ; mais je suis d'un caractère si aisé à vivre, si doux, si facile, qu'elle ne trouvera avec moi ni gêne, ni contrainte.

L I S E T T E.

Oh ! je me doute bien qu'elle seroit



232 LE JALOUX HONTEUX,  
moins liée, moins engagée, & pour ainsi  
dire, moins mariée avec vous qu'avec un  
jeune homme; mais c'est toujours être ma-  
riée.

Mr. ARGAN.

Ecoute-moi, je te prie.

L I S E T T E.

Il y a long-temps que j'écoute, & je vous  
aurois déjà quitté: mais c'est que je vou-  
drois bien que ce fût vous qui me quittas-  
siez, parce que voilà l'appartement de Ma-  
dame la Présidente: Elle ne veut voir per-  
sonne ici en l'absence de Monsieur le Pré-  
sident; & comme c'est lui seul qui peut  
vous servir auprès de sa niece, je vous prie  
d'aller l'attendre dans son appartement,  
qui est de l'autre côté du Château.

Mr. ARGAN.

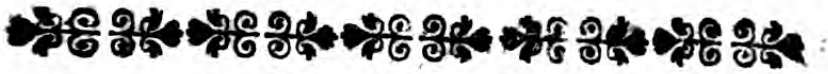
Nous ne voulons pas incommoder Ma-  
dame la Présidente,

F R O N T I N.

Si vous recevez ainsi tous les Amans,  
vous n'aurez pas beaucoup de pratiques.



SCENE



## SCENE III.

L I S E T T E.

**V**Oilà déjà un Monsieur Argan qui me déplaît beaucoup ; & si c'est une nécessité que ma Maîtresse se marie , j'aimerois encore mieux . . . . Mais je ne sçais ce que j'aimerois mieux ; car ce jeune Damis que j'ai vû à Rennes , est trop joli homme pour n'être pas scelerat. Je crains pourtant que ma Maîtresse n'ait du goût pour lui , avant d'être sûre qu'il en ait pour elle. Elle n'ose m'avoüer son amour , après m'avoir paru si prevenüë, contre tous ces petits traîtres - là : elle est honteuse de se retrouver femme , après avoir été si raisonnable. Entrons dans sa chambre: Elle m'a pourtant dit de ne l'éveiller qu'à neuf heures.... Il n'importe , je lui dirai que sa montre retarde ; je ferai sonner sa pendule à réveil : mais je crains bien que l'idée de Damis n'ait prévenu le réveil-matin . . . . Ne l'ai je pas deviné ?



S C E N E I V.

LUCIE , LISETTE.

LISETTE.

Quelle diligence , Mademoiselle ! Vous lever & vous habiller toute seule ! Quelle diligence !

LUCIE.

Dis - moi , Lisette , crois-tu que la Présidente soit éveillée ? Son appartement est-il ouvert ?

LISETTE.

Oh que non. On n'y entrera pas si-tôt : nous avons tout le tems de faire des réflexions , sur le mariage dont vous êtes menacée.

LUCIE.

Nous attendons , ce matin , des nouvelles de Monsieur le Président.

LISETTE.

Quand on attend des nouvelles de mariage , on ne dort point ; ou si on dort , on fait des songes fiévreux , qui vous réveillent en sursaut : On voit des fantômes. Ne dites-vous point hier , en vous couchant , certai-

nes paroles magiques , qui font voir en rêve , celui qu'on doit épouser ?

LUCIE.

Je conviens que j'ai été toute la nuit inquiète : mais si ce mariage-ci me donne de l'inquiétude , c'est parce qu'il m'obligera peut-être à quitter la Présidente.

LISETTE.

Je ne m'étonne pas que vous aimiez si tendrement Madame la Présidente. Quand on a renoncé à l'amour , on est bien plus sensible à l'amitié.

LUCIE *soupirant.*

Ai ! cela est vrai.

LISETTE *soupirant aussi.*

Ai ! oui. Et comme il faut absolument qu'une fille soupire ; l'amitié la fait soupirer , au défaut de l'amour.

LUCIE.

Je te vois venir , Lisette.

LISETTE.

Oh ! c'est moi qui veux vous voir venir ; & je ne vous parlerai pas la première de quelqu'un.

LUCIE.

De qui me veux-tu parler , Lisette ?

L I S E T T E.

Oh : de personne. Parlons d'autre chose.

L U C I E.

Mais encore ?

L I S E T T E.

Parlons de votre tendre amitié, pour Madame la Présidente. . .

L U C I E.

Que tu es badine ! Est-ce que tu croirois que Damis ? . . .

L I S E T T E.

Ha ha ! vous vous déclarez bien vite !

L U C I E.

Tu connois ma franchise.

L I S E T T E.

M'allez-vous avouer que vous l'aimez ?

L U C I E.

Je n'en suis pas encore tout à fait sûre ; mais je m'en doutai dès l'autre jour.

L I S E T T E.

Je m'en doutai moi aussi , en voyant Damis si aimable.

L U C I E.

Voici ce qui m'a fait remarquer que je l'aimois. Tu sçais que je prends ordinairement plaisir à me déchaîner contre le mariage ; tu sçais que sans donner dans le ri-

COMEDIE: 257

dicule de celles qui jurent de ne se marier jamais, je ne laissois pas de plaisanter celles qui se marioient : Mais l'autre jour j'en voulus plaisanter une ; & mes plaisanteries me parurent à moi-même si insipides, si fades....

L I S E T T E.

Comme les plaisanteries que notre jaloux fait contre la jalousie.

L U C I E.

Autre soupçon que j'ai de mon changement. Tu nous reproches quelquefois à la Présidente & à moi, que notre amitié est outrée en beaux sentimens : En effet, avant que d'avoir vû Damis, je faisois à la Présidente des sacrifices ; je renonçois pour elle au mariage cent fois par jour ; mille amans d'un côté, & mon amie de l'autre, elle l'emportoit sans balancer.

L I S E T T E.

Et à présent, l'amour l'emporterait-il sur l'amitié ?

L U C I E.

Je suis sincere, je crois que la reflexion seroit pour l'amitié ; mais le premier mouvement seroit pour l'amour.

L I S E T T E.

Et le second aussi, sur ma parole. Mais à

présent, que vous voilà quasi persuadée de votre tendresse pour Damis, dites-moi la vérité. Croyez-vous en être aimée ?

LUCIE.

Oui, Lisette, je crois qu'il m'aime.

LISETTE.

Vous croyez qu'il vous aime ? Hé ! quelles preuves en avez-vous ?

LUCIE.

Il m'aime, te dis-je ; car la première fois qu'il me vit chez cette tante entre deux âges, qui s'est accoutumée de jeunesse à plaire, & qui ne sçauroit s'accoutumer à croire qu'elle ne plaît plus.

LISETTE.

Hé bien, Mademoiselle, chez cette tante ?

LUCIE.

Je remarquai que pendant toute la soirée, Damis affecta de vouloir plaire à ma tante plutôt qu'à moi ; il ne parla quasi qu'à elle ; à peine me regarda-t-il.

LISETTE.

Cette preuve d'amour est incontestable. Mais Madame la Présidente m'a parlé d'une certaine déclaration d'amour, que Damis lui fit le même soir au bal.

LUCIE.

Ah Lisette ! quand j'y fais reflexion, je

remble de peur, que ce ne soit la Présidente qu'il aime. Si tu en sçavois les circonstances ! Non, Lisette, non ; ce n'est point moi que Damis aime.

L I S E T T E.

Passer en un moment d'un excès de confiance, à un excès de crainte ; croire sur un rien être aimée, & sur un autre rien, croire ne l'être pas ; voilà la femme, & la femme qui aime.

L U C I E.

Dans cette incertitude, la crainte domine, ma chere Lisette ; & je crains avec raison. Je n'ai vû Damis que deux fois ; il ne m'a jamais parlé : il est vrai que ses regards m'ont dit . . . . mais je m'y suis trompée sans doute ; car je n'ai pas osé les soutenir assez long-temps, pour en tirer des conséquences bien sûres.



S C E N E V.

L U C I E , L I S E T T E , L A  
P R E S I D E N T E *avec un habit  
tout semblable à celui de Lucie.*

L I S E T T E.

J'Entens ouvrir chez Madame ; son inquiétude la rend aussi diligente que vous,



240 LE JALOUX HONTEUX,  
LA PRÉSIDENTE.

J'allois à votre appartement , ma chère amie.

LUCIE.

J'avois envie de vous prévenir , Madame.

LA PRÉSIDENTE.

Ah ! ah ! vous avez encore mis aujourd'hui l'habit fatal ?

LISETTE.

Mais contez-moi donc l'aventure de ces deux habits semblables. Pourquoi pestâtes-vous tant contre moi toutes deux , en revenant du Bal ? Vous me querellâtes de vous avoir fait prendre cette piece d'étoffe ; Je n'y avois point entendu finesse : vous craigniez d'être reconnues au Bal par vos habits ordinaires ; vous ne vouliez point de mascarade : deux habits neufs & un masque sur le nez , vous faisoient un déguisement.

LUCIE.

Contons-lui l'aventure de la déclaration équivoque ; elle en jugera.

LA PRÉSIDENTE.

Voici le fâcheux de l'aventure. Damis cherchoit au Bal , à parler à l'une de nous deux ; sçavoir laquelle , c'est la question : Soit que la ressemblance de nos habits l'ait trompé

trompé, ou qu'elle lui ait servi de prétexte pour me parler: le fait est qu'étant masquée, j'entendis à mes oreilles la déclaration d'amour la plus passionnée. Mon mari étoit derrière; je m'étois démasquée brusquement; mon mari se démasquant aussi, Damis fut fort surpris, & nous demeurâmes tous trois immobiles. Damis voulut parler, mais mon mari tourna la chose en plaisanterie; & galamment à son ordinaire, refusa d'entrer en explication.

L I S E T T E.

Sur ce recit je juge d'abord que la surprise de Damis est fort équivoque. Il pouvoit être surpris de vous voir, où il avoit crû voir Lucie; il pouvoit être surpris aussi, de trouver votre mari si proche de vous.

L A P R E S I D E N T E.

Nous ne sçavons encore qu'en croire; & cette incertitude, nous désole toutes deux également: car je crains autant d'être aimée, qu'elle craint de ne l'être pas.

L I S E T T E.

Vous en serez quittes pour le faire expliquer.

L U C I E.

Il n'est plus temps, Lisette; car la nouvelle d'hier fait que Damis auroit aujourd'hui

d'hui intérêt de m'épouser pour sa fortune. Cela rend suspecte la déclaration qu'il faisoit en ma faveur.

L I S E T T E.

J'entens bien. Quand il ne vous aimeroit pas, il feindroit à présent de vous aimer, pour les cent mille écus dont vous héritâtes hier, par cette mort qui m'a tant réjoui; car il est permis de se réjouir de la mort d'une vieille Plaideuse, qui, à quatre-vingt-dix ans, menaçoit d'en plaider encore trente, pour ruiner deux familles. Mais à propos de deffunte, il y a là un autre héritier de cette Plaideuse, & qui prétend aussi vous épouser par accommodement.

L U C I E.

Ah! tu me fais trembler, si c'étoit celui-ci dont mon Oncle parle dans sa lettre; il n'en propose qu'un pour ce mariage.

L I S E T T E.

Oh! s'il ne vous promet qu'un mari dans sa lettre, c'est sans doute ce Monsieur Argan; car il est d'une figure à plaire beaucoup à un Jaloux.

L A P R E S I D E N T E *d'un ton severe.*

Lisette, je vous ai déjà deffendu...

L I S E T T E.

Pardon, Madame, je ne prononcerai plus ce mot de Jaloux.

L A P R E S I D E N T E.

Suspendons nos jugemens ; mon mari nous expliquera sa lettre. Il m'écrit qu'il ne reviendra que ce soir.

L I S E T T E.

Il reviendra donc ce matin ; car il vous mande toujours une heure avant son retour, qu'il ne reviendra de long-temps.

L A P R E S I D E N T E.

Encore ?

L I S E T T E.

Mais, Madame, pourquoi voulez-vous que je sois la seule de la maison, qui ne parle point de la jalousie de Monsieur ?

L A P R E S I D E N T E.

Qu'est-ce à dire ?

L I S E T T E.

Oui, Madame ; de tous les Domestiques, il n'y a que notre Concierge Thibaut, qui occupé de sa jalousie grossiere, ne s'apperçoit point de la jalousie fine & délicate de son Maître.

L A P R E S I D E N T E.

Quoi, Lisette, les Valets parlent de sa jalousie ?

244 LE JALOUX HONTEUX,

L I S E T T E .

Ils en parlent encore tout bas ; mais quand les Valets parlent d'une chose tout bas , toute la Ville en parle bien-tôt tout haut.

L A P R E S I D E N T E .

Ah , ma chere Lisette ! c'est ce que je crains tant : car enfin , la jalousie d'un mari fait toujours tort à la réputation d'une femme. Il y a peu de gens assez équitables , pour croire un homme jaloux , sans s'imaginer qu'il a sujet de l'être.

L I S E T T E .

En effet , rien n'est plus rare qu'un Jaloux qui a tort ; les femmes prennent tant de soin de fonder la jalousie de leurs maris !



S C E N E VI.

LA PRESIDENTE, LUCIE, LISETTE,  
HORTENCE , *qui vient écouter*  
*la Presidente.*

L U C I E .

**V**oilà votre petite Hortence qui vous écoute.

L I S E T T E .

Comment souffrez - vous que Monsieur

mette auprès de vous une petite espionne, qui lui rapporte mot pour mot tout ce que vous dites.

LA PRÉSIDENTE.

Cela ne me fait point de chagrin; & cela fait plaisir à mon mari.

LISETTE.

Que de complaisance ! que de vertu ! Une femme si vertueuse à un Jaloux, quel dommage !

LUCIE.

Allez là-dedans, Hortence ; allez donc. Faut-il être ainsi importune ?

HORTENCE.

Je ne suis pas une importune ; c'est que je vous viens dire qu'il y a là-bas un Monsieur, qui dit qu'il s'appelle Monsieur Damis.

LA PRÉSIDENTE.

Ah Ciel ! Damis vient ici ?

HORTENCE *faisant la reverence à la Présidente*

Oui, Madame.

LUCIE.

Damis est ici ?

HORTENCE. *Une reverence.*

Oui, Madame.

LISETTE.

Damis est ici ?

246 LE JALOUX HONTEUX,

HORTENCE. *Une reverence.*

Oui, Mademoiselle Lisette.

LUCIE.

Le verrons-nous, Madame?

LA PRESIDENTE.

Estes-vous folle? Moi, le voir?

LISETTE.

Vous n'y pensez pas! en l'absence de Monsieur! à huit heures du matin.

LUCIE.

Rentrons donc. Viens, Lisette; que je te dise de quelle maniere il faut lui parler, pour découvrir ses sentimens.



## SCENE VII.

HORTENCE.

O Uais! Je suis toute fâchée qu'on me marie à Thibaut: & pourquoi, puisque Monsieur Frontin ne m'a dit mot aujourd'hui. Thibaut me dit que l'y a des hommes, que c'est comme des forciers, qui ont de la maladie dans leurs paroles: faut que ça soit, car quand Frontin me parloit hier, j'étois tout je ne sçais comment.

## SCENE VIII.

HORTENCE, DAMIS.

DAMIS.

**D**ites-moi, je vous prie, la belle enfant, ne pourrois-je point parler à Lifette? Je viens de l'appartement de Monsieur le Président, on m'a renvoyé à celui-ci.

HORTENCE.

Je m'en vas vous dire tout, tout de suite. C'est que comme j'étois dans la cour, j'ai vû le Carosse; vous avez ouvert la fenêtre du Carosse, j'ai entendu, c'est Monsieur Damis; je l'ai venu dire à tout le monde; elles se sont enfuies, & puis ....

DAMIS.

Et puis?

HORTENCE.

Et puis voilà Thibaut, qui me guette, & qui m'a défendu de parler à des hommes.

DAMIS.

Je vous prie de dire à Lifette que je l'attens.

HORTENCE.

Je m'en vas lui dire.





SCENE IX.

THIBAUT , DAMIS.

DAMIS.

**D**ites-moi , je vous prie , Monsieur Thi-  
baut ? . .

THIBAUT *affligé.*

Monsieur !

DAMIS.

Croyez-vous que Monsieur le Président ? .

THIBAUT.

Monsieur !

DAMIS.

Reviens-tu bien-tôt de Rennes ?

THIBAUT.

Monsieur , j'ai une grace à vous deman-  
der.

DAMIS.

Qu'y a-t-il pour votre service ? Vous me  
paraissez affligé ?

THIBAUT.

Ce n'est pas de l'affliction qui m'afflige ,  
mais c'est que . . .

DAMIS.

C'est que ?

THIBAUT.

C'est que je suis . . . .

DAMIS.

Vous êtes ?

THIBAUT.

Je suis jaloux , Monsieur.

DAMIS.

Je vous en felicite.

THIBAUT.

Oh ! je ne suis point honteux d'être jaloux , moi , je le dis à tout le monde , afin qu'on ne touche point à mon Hortence. Pourquoi cacher la jalousie ? c'est une vertu naturelle , comme de boire & de manger.

DAMIS.

Mais mon enfant , je m'étonne que Monsieur le President souffre un Jaloux chez lui ; étant d'une humeur si opposée à la jalousie.

THIBAUT.

C'est par bonté qu'il me souffre , cela est vrai , & il se mocque toujours de ma jalousie. Mais il ne laisse pas de me consoler de mes tristesses ; & par compassion, il veut absolument que je lui aille conter tout ce qui m'a donné de la jalousie ; & que je lui dise tous ceux qui vont & viennent ici dedans pour me faire du chagrin , quand il n'y est pas.

DAMIS *à part.*

Mes soupçons seroient-ils veritables ! Le

150 LE JALOUX HONTEUX,  
Président seroit-il jaloux ? *haut.* Hé dites-moi, Monsieur Thibaut, votre Maître est donc un bon Maître ? Quoi ? par affection pour vous, il est fâché qu'en son absence, il vienne ici compagnie ? il sera donc fâché que je sois venu ?

T H I B A U T.

C'est moi qui en suis fâché ; car pour Monsieur, il vous recevrait à bras ouverts. Il est civil, honnête ; il ira au-devant d'un honnête homme ; il sera toujours avec lui, à lui faire voir sa femme, lui-même ; & il le reconduit tout le plus loin qu'il peut.

D A M I S.

Tout le plus loin qu'il peut ! ça Monsieur Thibaut, j'étois venu ici pour lui parler d'une affaire de conséquence, vous lui direz au moins que je suis ressorti dans le moment.

T H I B A U T.

Oh ! il ne se met pas en peine de cela : car quelquefois, quand ma petite Hortence, que j'ai dressée à rapporter à Monsieur & à moi, tout ce qui se dit ceans... Oh je dis donc, que quand Hortence dit à Monsieur ceux qui sont venus, il ne l'écoute pas le plus souvent ; & il n'y a que la naïveté d'Hortence, qui le réjouit là-dedans.

DAMIS.

J'en suis persuadé.

THIBAUT.

Oh, Monsieur je vous disois donc, moi, que je vous demande en grace.

DAMIS.

Tu me demandes ?...

THIBAUT.

Je vous prie de ne plus parler à mon Hortence, & de me la laisser tout comme elle est.

DAMIS.

Je te le promets.

THIBAUT.

C'est que quand je vous ai vû lui parler, il m'a pris un ... car majalousie à moi, c'est comme une migraine.... Cela me prend d'abord là, entre les deux yeux, comme un coup de marteau; & cela me fait après un battement de cœur.... & après, cela me monte comme un feu, qui me brusle le visage en dedans.... & après, cela me redescend comme un glaçon, qui me donne la colique....

DAMIS.

Lifette tarde bien à venir. L'aura-t'on avertie? Ah! je l'apperçois.

252 LE JALOUX HONTEUX,  
THIBAUT.

Comme il est troublé ! vous verrez qu'il va négocier avec Lisette, pour mon Hor-tence. Tâchons de voir & d'entendre toute leur manigance, pour m'en plaindre à Monsieur.

*Fin du premier Acte.*



## A C T E II.

---

### S C E N E I.

DAMIS, LISETTE.

LISETTE.

**J**E ne vous conseille point de rester ici pendant l'absence du Président. S'il vous trouvoit à son arrivée, cela augmenteroit les soupçons qu'il a déjà conçus contre vous.

DAMIS.

Mais il sçait bien que j'ai affaire à lui.

LISETTE.

Vous reviendrez quand il sera de retour.  
Sortez, croyez-moi.

COMEDIE.

255

DAMIS.

Je ne comprends pas , qu'il pût me faire mauvais accueil.

LISETTE.

Vraiment, je sçais bien qu'il vous fera bon accueil; c'est sa femme seule qui vous fera mauvaise mine : car elle aime le President , quoi qu'il soit son mari; & cet amour lui fait haïr tous ceux , qui peuvent lui donner de l'ombrage. On voit chez nous , tout le contraire de ce qu'on voit ailleurs. S'il entre ici quelques jolis hommes , c'est la femme seule qui fronce le sourcil; & pendant que le mari s'efforce de les gracieuser en enrageant, la femme leur fait la mouë de bon cœur. Elle leur tourne le dos, quand il leur tend le bras , parce qu'elle voit qu'il ride le front en leur souriant , & qu'il ne caresse que ceux dont il craint que sa femme ne soit caressée.

DAMIS.

Au portrait que tu m'en fais, je comprends qu'il est prudent de ne le pas attendre ici ; je vais à l'hôtellerie , jusqu'à ce qu'il soit arrivé : Mais puisqu'il est trop matin pour voir Lucie , donne-lui au moins ce billet.

LISETTE.

Très-volontiers,

D A M I S.

Et dis-lui bien, que je la convaincray de la sincérité de mon amour.

L I S E T T E.

Je vous le repete encore ; c'est la difficulté : car comment voulez-vous prouver que c'est Lucie que vous aimez ?

D A M I S.

Je le prouverai , en la demandant en mariage.

L I S E T T E.

Vouloir épouser , ne prouve point qu'on aime ; & surtout en cette occasion. Vous fites l'autre jour au Bal une déclaration à la Présidente ; le lendemain Lucie devient une grosse heritiere ; cela rend votre explication lequivoque entre l'amour & l'interêt.

D A M I S.

Il est aisé de prouver que je suis l'homme du monde le moins interessé.

L I S E T T E.

Vous ne me l'avez point encore prouvé , à moi.

D A M I S.

Tu as raison . . . . j'oublois . . . . tiens , prends cela , en attendant mieux.

COMEDIE.

255

L I S E T T E.

Je le prens ; mais cela ne me persuade point. On peut être liberal par intérêt.

D A M I S.

Hé, laissons la plaifanterie : Rien n'est plus facile, te dis-je, que de prouver ma tendresse à Lucie. Mes regards, mes soupirs...

L I S E T T E.

Cela prouvera, que vous sçavez regarder, & soupirer,

D A M I S.

Ah ! l'on voit bien quand le cœur...

L I S E T T E.

Hé non, l'on ne voit point quand le cœur....

D A M I S.

D'accord, mais enfin, l'amour se prouve.

L I S E T T E.

Se prouve ? comment ?

D A M I S.

L'amour se prouve par l'amour.

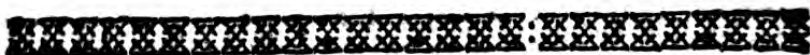
L I S E T T E.

Prouvez au moins votre prudence, en sortant au plus vite.

D A M I S.

Tu me feras avertir quand le Président sera de retour.





## SCENE II.

LISETTE, FRONTIN.

LISETTE *à part.*

**C**Es petits Messieurs-là parlent tous aussi tendrement les uns que les autres. Ce qui les rend plus ou moins croyables, c'est le plus ou moins de foiblesse de la femme qui les écoute.

FRONTIN.

Il m'a paru que vous avez rebuté le Concurrent de mon Maître : par cette raison ; vous devriez nous favoriser.

LISETTE.

Je rebute Damis , parce que je crains qu'il ne plaise trop à Lucie ; & je rebute votre Maître , parce que je crains qu'il ne lui déplaise beaucoup. A votre égard , vous êtes intrigant , & je haïs l'intrigue. Point de commerce. Adieu.



SCENE


  
 S C E N E III.

LISETTE, FRONTIN, HORTENCE.

HORTENCE.

**M** Ademoiselle Lisette, voilà Monsieur  
venu.

LISETTE.

Hé, vite, que j'aie sçavoir les nouvelles  
qu'il nous apporte.



## S C E N E IV.

HORTENCE, FRONTIN.

FRONTIN.

**H** E bien, charmante Hortence, voilà  
donc Monsieur le Président arrivé ?

HORTENCE.

Je l'ai vû qui venoit sans qu'on le voye,  
par les fossez, dans le Château ; & puis  
par toutes les petites portes, avec ses peti-  
tes clefs il est monté tout doucement : car  
comme il est le matin, il dit qu'il a peur  
d'éveiller Madame, parce qu'il l'aime bien.

FRONTIN.

Hé , où est-il à présent ?

HORTENCE.

Il a été tout d'un coup voir au lit de Madame ; & il a été fâché qu'a n'étoit déjà pû dedans.

FRONTIN.

Il est donc chez Madame ?

HORTENCE.

Oui ; & Madame a couru le voir , & ils sont tous seuls l'un avec l'autre ; & je m'en suis venu être aussi toute seule avec vous.

FRONTIN.

Hé , je voudrois bien que ce fût comme Monsieur & Madame : car je vous aime tendrement.

HORTENCE.

Je m'en suis doutée drès hier : car vous me parliez , & vous mêliez , avec vos paroles , des yeux , du soupir , & de petits tremblemens ; ça étoit si joli.

FRONTIN.

Cela sera bien plus joli , quand j'aurai le loisir ; mais à présent il faut que vous fassiez , ce que je vous prierni de faire pour mon Maître.

HORTENCE.

Je ne fais toujours que ce que Thibaut me dit de faire.

FRONTIN.

Vous me parlez pourtant ; & Thibaut ne vous a point dit de me parler.

HORTENCE.

Oh dame ! n'y a que ça aussi que je ferai sans qu'il le dise.

FRONTIN.

Il faut pourtant que vous me rendiez service ; car jusqu'à présent vous ne m'aimez pas mieux que Thibaut.

HORTENCE.

Hé mais, mieux . . . Je ne peux pas bien vous dire ; car je l'aime d'une façon , & je vous aime d'une autre : ce n'est pas de même enfin.

FRONTIN.

Expliquez-moi cette différence ?

HORTENCE.

La différence ?

FRONTIN.

Oui.

HORTENCE.

Lia déjà , que je l'aime d'accoutumance , petit à petit , depuis que j'étois petite ; & vous , ça est venu pû vite , & si , ça est encore pu fort.

FRONTIN.

Expliquez-moi cela encore un peu plus clairement ?

Y ij

H O R T E N C E .

Hé bien , la difference ! Tenez , imaginez-vous , quand il est avec moi , & qu'il me prend la main , je n'y prends pas garde seulement : mais quand vous me l'avez prise hier , je l'ai retirée au plus vîte ; car j'étois si troublée , que je ne sçavois pourquoi.

F R O N T I N .

Expliquez-moi cela encore un peu plus clairement.

H O R T E N C E .

Mais faut-il tant dire ? je ne l'aime pas du tout pour être mariée avec lui ; & que je vous aimerois cent fois mieux pour ça que lui.

F R O N T I N .

Oh ! que si j'avois le temps , vous m'expliqueriez cela encore un peu plus clairement ; mais repondez - moi , charmante Hortence , c'est vous qui reportez tout à Monsieur le President ?

H O R T E N C E .

Oui , Monsieur Frontin.

F R O N T I N .

Si vous m'aimez mieux que Thibaut , vous m'aimez mieux aussi que Monsieur le President ?

HORTENCE.

Oh oui, je vous aime mieux que de l'argent qu'il me donne.

FRONTIN.

Promettez-moi deux choses; premièrement, de ne dire à personne que vous m'aimez; ensuite de rapporter à Monsieur le Président, tout ce que je vous dirai de lui dire.

HORTENCE.

Eh ben! je vous promets tout ça: Mais comme Monsieur le Président n'a pas été ici pendant hier, drès qui sera tou seul, je m'en vas ly dire tou ce que Madame a fait: le voulez-vous bien?

FRONTIN.

Je vous le permets, à condition que vous lui direz ensuite ce que je viens de voir; c'est que ce Monsieur Damis, qui vous a parlé, vient de donner un papier à Lisette.

HORTENCE.

Bon!

FRONTIN.

Et quand vous direz cela à Monsieur, il faut qu'il soit tout seul.

HORTENCE.

Bon!

FRONTIN.

Et sans faire semblant de rien, vous quit-

262 LE JALOUX HONTEUX,  
terez Lisette , pour voir ce qu'elle fera de  
ce papier.

HORTENCE.

Je verrai ben ça , car je me fourre par-  
tout.

FRONTIN.

Vous viendrez me rendre réponse , & je  
vous dirai ce qu'il faudra faire. Mais Mon-  
sieur vient à son appartement ; je vais aver-  
tir Monsieur Argan mon Maître.



## SCENE V.

LE PRESIDENT , LA PRESIDENTE ,  
HORTENCE.

LE PRESIDENT *riant.*

**H**A , ha , ha ! je vous demande pardon,  
Madame, laissez moi rire de vos ques-  
tions, avant que d'y répondre serieusement.  
Ha , ha , ha !

LA PRESIDENTE.

Allez là-dedans , petite fille. Mais Mon-  
sieur , qu'avez-vous donc tant à rire ?





## SCENE VI.

LE PRESIDENT , LA PRESIDENTE.

LE PRESIDENT.

**O**H ! permettez-moi de rire , Madame , je vous prie , je suis en humeur aujourd'hui de me réjouir ; & l'heureux accommodement que je viens de terminer , nous doit inspirer à tous de la gayeté. Permettez-moi donc de rire un peu , de la conversation que nous venons d'avoir ensemble.

LA PRESIDENTE.

Je ne trouve rien de risible dans notre conversation. Depuis le moment de votre arrivée , vous m'avez fait un détail de la mort subite d'une vieille plaideuse , & de la maniere dont les Juges veulent accommoder deux familles par un mariage : que trouvez-vous de plaisant à tout cela ?

LE PRESIDENT.

Le plaisant que j'y trouve, Madame , c'est que pendant tout ce long détail , vous ne m'avez questionné que sur un seul article. J'ai pris plaisir à vous voir , sur cet article seul , une curiosité excessive , retenüe par la crainte de paroître trop curieuse. Chaque



264 LE JALOUX HONTEUX ,  
fois que j'ai parlé d'un heritier que nos arbitres veulent marier à Lucie , vous m'avez demandé d'un ton curieux & retenu : Cet heritier , Monsieur , quel homme est-ce ? Puis un moment après : Monsieur , cet heritier a-t-il du mérite ? Moi , prenant plaisir à continuer d'autres détails , sans répondre à vos questions sur l'heritier , & vous , les y faisant retomber à tout propos : L'heritier est-il jeune ou vieux ? l'heritier est-il bien fait ? l'heritier est-il aimable ? & toujours tremblante de peur que votre curiosité ne me donnât de l'ombrage : J'avoue que cette curiosité vive & timide , m'a paru très-plaisante.

LA PRÉSIDENTE.

Oh ! permettez que je rie un peu à mon tour , de vous voir rire avec tant d'affectation de ma curiosité , pour me cacher l'inquietude qu'elle vous donne.

LE PRÉSIDENT.

Vous voilà dans vos plaisanteries ordinaires.

LA PRÉSIDENTE.

Si je plaisante quelquefois avec vous des petites inquietudes que je vous vois , ce n'est qu'entre nous autres , au moins. Je craindrois que hors votre niece & moi quelqu'un s'en apperçût.

LE

## LE PRESIDENT.

Oh! ne craignez point qu'il vienne jamais dans l'idée de personne, que je sois un mari inquiet : il n'y a que vous & ma niece qui vous mettiez ces visions en tête ; & je blâme fort les precautions que vous prenez là-dessus. Pourquoi , par exemple , vouloir vous renfermer dans un Château ? Encore , si vous y receviez des compagnies de plaisir , si vous attiriez ici les jeunes gens de la Ville de Rennes. . . .

## LA PRESIDENTE.

C'est à vous à les y amener , si cela vous fait plaisir.

## LE PRESIDENT.

Bon ! j'irai vous amener des gens qui ne vous conviendront point ! J'aime mieux vous en laisser le choix.

## LA PRESIDENTE.

Parce que vous sçavez que nous ne choisirons personne.

## LE PRESIDENT.

Quoi ! toujours des soupçons ! toujours des injustices ! me soupçonner d'un vice que je deteste , que j'ai en horreur ! Je vous le dis sans cesse , oui , de toutes les passions , la jalousie est celle qui me paroît la plus

266 LE JALOUX HONTEUX,  
honteuse, & la plus deshonorante.

LA PRÉSIDENTE.

Quoi qu'il en soit, vous ne sçauriez blâmer notre goût pour la solitude ; & pour mettre en repos l'esprit d'un mari, qu'on aime, on ne sçauroit prendre trop de précautions.

LE PRÉSIDENT *riant*,

Bon ! des précautions, si j'étois d'humeur à soupçonner, . .

LA PRÉSIDENTE.

Oh ! je vous défierois d'avoir des soupçons fondés. Je me suis ôté jusqu'à la possibilité de vous tromper.

LE PRÉSIDENT *riant*.

La possibilité y est toujours.

LA PRÉSIDENTE.

Oh ! par plaisir, imaginez-vous un peu par quel moyen,

LE PRÉSIDENT *riant*.

Pour imaginer des moyens de tromper, il faut être femme : Pour moi, je ne m'imagine rien.

LA PRÉSIDENTE.

Faites un effort d'esprit.

LE PRÉSIDENT.

J'ai l'esprit bouché sur le manège des femmes.

LA PRÉSIDENTE.

Mais encore ?

LE PRÉSIDENT.

Je suis un enfant là-dessus.

LA PRÉSIDENTE.

Vous sçavez qu'aucun autre domestique ne m'approche, qu'une simple petite Jardinière.

LE PRÉSIDENT *riant.*

La fille la plus simple a de l'esprit de reste, pour conduire une intrigue.

LA PRÉSIDENTE.

Il faut passer par votre chambre, pour entrer dans la mienne ; car j'ai fait condamner toutes les portes de degagement.

LE PRÉSIDENT *riant.*

N'y a-t-il pas des fenêtres ?

LA PRÉSIDENTE.

Pour recevoir une visite par les fenêtres, il faudroit que je fusse un moment sans vous.

LE PRÉSIDENT.

Mais, je dors quelquefois.

LA PRÉSIDENTE.

Rarement : mais en cas de surprise, où cacher un galant ? tout est ouvert pour vous, cabinets, armoires, coffres.

LE PRÉSIDENT *riant.*

J'ai connu un petit homme qui se cacha

268 LE JALOUX HONTEUX,  
un jour dans un étui de ces grosses basses de  
violon : pour moi , je ne m'aviserois jamais  
d'aller chercher là,

LA PRÉSIDENTE.

Vous vous avisez d'y penser pourtant.  
Vous me dérangez mes tiroirs , mes boîtes ;  
vos mains sont plus souvent dans mes po-  
ches , que dans les vôtres ; où pourrois - je  
seulement cacher un billet ?

LE PRÉSIDENT.

Un billet ? on l'avale.

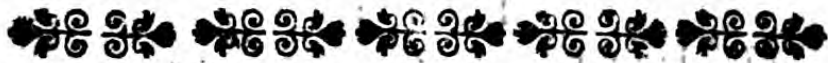
LA PRÉSIDENTE.

Vous n'imaginez rien , vous avez l'esprit  
bouché , vous n'êtes qu'un enfant !

LE PRÉSIDENT.

Ce sont des plaisanteries que je vous dis ;  
ne voyez - vous pas que je suis en humeur  
de plaisanter sur tout ? Mais parlons serieu-  
sement , je vais satisfaire votre curiosité.  
Maniece , ma niece.





## SCÈNE VII.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE,  
LUCIE.

*Le jeu de cette Scène est que Lucie est impatiente,  
& que le Président attribue son impatience à  
la Présidente, qui l'écoute tranquillement.*

LE PRÉSIDENT.

**M** Adame dit que vous êtes impatiente  
de sçavoir le choix qu'on a fait pour  
vous ?

LUCIE.

Cela est vrai, je vous l'avoué.

LE PRÉSIDENT.

Quelle complaisance pour votre amie,  
d'avoir que vous avez impatience d'être  
mariée, vous qui êtes si prevenue contre le  
mariage !

LUCIE.

Mon impatience n'est point d'être ma-  
riée ; c'est seulement de sçavoir à qui vous  
me voulez marier.

LE PRÉSIDENT.

Je ne veux plus vous tenir en suspens,  
Madame, il y a deux héritiers . . . .

LUCIE.

Hé , lequel des deux , Monsieur ?

Patience , ma niece. Pour satisfaire votre curiosité , Madame , je vous dirai que nos arbitres qui n'envisagent dans ce mariage que la solidité d'un accommodement, pour pacifier deux familles , penchent beaucoup pour le plus âgé des deux , qui est Monsieur Argan.

LUCIE.

Monsieur Argan ? mais , Monsieur . . . :

LE PRÉSIDENT , *parlant toujours à la Présidente en la regardant.*

Doucement , ma niece. Ne vous allarmez point, Madame, car je suis , moi , pour l'autre heritier , qui est Damis ; parce qu'il me paroît que la convenance des âges, doit être de quelque considération dans un mariage.

LUCIE.

Sans doute , Monsieur ; & je serois très-fâchée , si on . . .

LE PRÉSIDENT.

Ne vous fâchez point , Madame , je vois bien ce qui convient à Lucie. Damis est fait à peindre , Damis a de l'esprit , de l'enjouement ; enfin , Madame , Damis . . .

## L A P R E S I D E N T E.

Mais , Monsieur , comme c'est à Lucie que vous donnez un époux , c'est à elle à qui vous devez en faire le portrait.

## L E P R E S I D E N T.

C'est à elle aussi , Madame , que je le fais. Je vous dirai donc , ma niece , que j'ai eu une forte dispute contre nos arbitres ; & je leur ai opposé mille raisons pour Damis , & je leur en opposerai encore : car enfin , Madame , à toute rigueur , j'aimerois encore mieux sacrifier un peu de nos intérêts , au plaisir d'avoir dans ma famille un mérite brillant , comme celui de Damis ; & d'ailleurs , un jeune homme dans notre société , égayeroit un peu cette vie triste , que vous avez résolu de mener , Madame ; cela vous obligeroit à voir du monde.

## L A P R E S I D E N T E.

Non , Monsieur , rien ne peut plus m'obliger à voir du monde.

## L E P R E S I D E N T.

Il faudroit bien par complaisance pour de jeunes mariés. . . .

## L A P R E S I D E N T E.

Je n'en aurai pas même pour vous là-dessus ; & de plus Lucie se séparera de nous ,



272 LE JALOUX HONTEUX,  
dès qu'elle aura un mari.

LE PRÉSIDENT.

On a toujours de la liaison, avec une niece & un neveu.

LA PRÉSIDENTE.

En un mot, Monsieur, je vous prie de n'avoir nul égard à moi dans le choix que vous ferez.

LUCIE.

Madame a raison, vous avez des vûës trop étenduës.

LE PRÉSIDENT.

C'est vous qui les étendez, ma niece. Mais plaisanterie à part, je prendrai fortement le parti de Damis : Il faut cependant ménager Monsieur Argan pour nos interêts; disposez-vous, je vous prie, à le bien recevoir : Nous devons au moins payer de politesse, l'empressement qu'il a de rechercher notre alliance.

LA PRÉSIDENTE

Nous allons l'attendre dans mon appartement.

LE PRÉSIDENT.

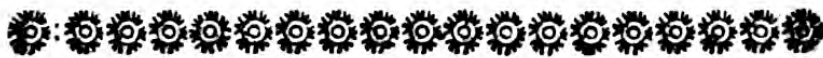
Je vais vous le mener à l'instant, j'ai quelques ordres à donner à Thibault.



## SCENE VIII.

LE PRESIDENT.

**O**ui sans doute, ma femme s'intéresse pour Damis. J'ai bien remarqué que Lucie étoit tranquille, indifférente; & que ma femme seule étoit, dans l'impatience de sçavoir, si Damis entrera dans ma famille. Après cela n'ai-je pas raison de croire, que mes soupçons du bal étoient bien fondés? Mais Thibaut va peut-être encore me donner quelques lumières.



## SCENE IX.

LE PRESIDENT, THIBAUT.

THIBAUT.

**J**E viens à vous, Monsieur, je viens à vous, vous êtes toute ma consolation.

LE PRESIDENT.

Tu me parois inquiet, agité; tu sçais la part que je prends à tes chagrins, qu'as-tu donc? ne seroit-il point venu en mon absence, quelqu'un pour traverser ton maria-

274 LE JALOUX HONTEUX,  
ge ? Ne me cache rien , tu as eu sans doute  
quelque sujet de jalousie ? parle donc , com-  
me te voilà troublé !

THIBAUT.

On le ferait à moins , Monsieur. Il est ve-  
nu ici un homme . . . . Ouf.

LE PRÉSIDENT.

Hé bien , un homme te fait-il peur ?

THIBAUT.

Ah , Monsieur ! on dit que cet homme-là  
s'appelle Damis.

LE PRÉSIDENT.

Le nomme fait rien à la chose.

THIBAUT.

Oui , Monsieur ; mais c'est que si vous  
aviez vû comme il est bien fait , c'est un  
grand homme qui a une mine . . . .

LE PRÉSIDENT.

Ton recit m'ennuie . . . Hé bien ?

THIBAUT.

Ah , Monsieur ! vous allez voir la suite.

LE PRÉSIDENT.

-Je n'ai que faire de ra suite . . . . Après ?

THIBAUT.

C'est que comme je rodois ici autour ,  
pour voir si . . . parce que . . . quelque fois . . .

LE PRÉSIDENT.

Pour voir quoi ?

THIBAUT.

Pour voir comment, & par où . . . car . . .

LE PRÉSIDENT.

Par où , comment, car ; que voulois-tu voir ?

THIBAUT.

Je voulois voir , je n'en sçais rien ; mais comme je suis jaloux , je veux toujourns tout voir , pour voir si je ne verrai point ; . . . je veux tout voir enfin.

LE PRÉSIDENT.

Et tu as vû ?

THIBAUT.

J'ai vû premierement qu'Hortence alloit & venoit , & tournoit & retournoit ; & c'est qu'elle cherchoit ce jeune homme qui l'attendoit ici. Aussi-tôt , pour empêcher ça , je lui ai dit que j'étois jaloux ; n'ai-je pas bien fait , Monsieur ?

LE PRÉSIDENT.

Fort bien.

THIBAUT.

Après cela , comme il me tournoit de fil en aiguille , comme pour sçavoir si vous étiez jaloux aussi . . .

LE PRÉSIDENT.

C'est qu'il a intérêt que tu ne sois point jaloux.

THIBAUT.

C'est vous qu'il vouloit sçavoit; mais je lui ai dit que non.

LE PRÉSIDENT.

Je vois bien que ta jalousie nuit aux desseins qu'il a sur Hortence.

THIBAUT.

Oui, car j'ai entendu après, qu'il disoit à Lifette des mots tout bas, & des mots tout haut; il faisoit des *helas pat secouffes*: Ses soupçons me desolent, disoit-il; Hé je t'en conjure, favorise mon amour. Et après, Lifette lui a dit, Allez-vous-en, car il ne faut pas que Monsieur le Président vous trouve ici.

LE PRÉSIDENT.

Cela est clair.

THIBAUT.

Oui, Monsieur cela est clair; car c'est qu'il sçait que par bonté, vous vous fâchez de ce qui me fâche.

LE PRÉSIDENT.

Je n'en puis douter, il vient pour voir ma femme, c'est elle qu'il aime.

THIBAUT.

C'est mon Hortence qu'il aime.

LE PRÉSIDENT.

C'est elle sans doute.

THIBAUT.

Elle-même, c'est ce que je vous dis: Mettez-vous à ma place. Mais, Monsieur, j'oubliais, que tout d'un coup après, comme je ne l'ai plus vû, je me suis douté qu'il s'étoit caché ici.

LE PRÉSIDENT.

Tu ne l'as donc pas vû sortir?

THIBAUT.

Je m'en vais vous dire. C'est que pour voir où il étoit, je me suis souvenu d'une invention que vous me donnâtes un jour, quand vous me dîtes qu'il y avoit un homme caché ici.

LE PRÉSIDENT.

Mais abregeons. As-tu vû sortir Damis?

THIBAUT.

Patience, Monsieur. J'ai donc pris, comme vous me dîtes l'autre fois, la petite chienne de Madame, qui est accoûtumée à aboyer, quand elle sent quelqu'un de dehors, dans le Château; & avec la petite chienne sous mon bras, j'ai fait la chasse par-tout, pour trouver le gîte, comme vous m'avez appris.

LE PRÉSIDENT.

Finis donc,

278 LE JALOUX HONTEUX,

THIBAUT.

Et quand j'ai été à un petit coin où on ne voit goutte, la petite chienne a aboyé, Monsieur.

LE PRÉSIDENT.

Damis y étoit donc caché ?

THIBAUT.

Il faut bien dire; car il s'en est allé bien vite, & il est sorti du Château.

LE PRÉSIDENT.

Il faut suivre cela. Mais on m'a dit que Monsieur Argan est là-dedans.

THIBAUT.

Ha, oui, Monsieur c'est un homme petit, laid. Voilà comme il le faut pour épouser cheux nous.

LE PRÉSIDENT.

Tâchons de faire affaire avec lui, & promptement, afin que Damis n'ait plus de prétexte pour venir ici.

THIBAUT.

Oui, c'est cet Argan-là qui nous faut. S'il n'en vient que comme lui au Château, mon Hortence sera pour moi tout seul.

*Fin du second Acte.*



## ACTE III.

---

### SCENE I.

LE PRESIDENT, Mr. ARGAN,  
LA PRESIDENTE, LUCIE,  
LISETTE, FRONTIN.

Mr. ARGAN.

**E**N un mot, Mademoiselle comprend bien, par la situation des affaires, que c'est son avantage de m'épouser ?

LUCIE.

Excusez-moi, Monsieur, je n'entens point les affaires.

LE PRESIDENT.

Nous deciderons la chose, dans l'Assemblée qu'on tiendra demain.

Mr. ARGAN.

Je vais toujours disposer mes amis à soutenir mes droits ; je laisse ici Frontin, afin que vous m'écriviez ce soir, la résolution de Mademoiselle.



280 LE JALOUX HONTEUX ,  
LE PRESIDENT.

Je reviens vous parler, dès que j'aurai reconduit Monsieur.

Mr. ARGAN *bas à Frontin.*

Je te laisse ici à dessein , pour achever d'irriter la jalousie du President contre Darnis.

FRONTIN.

Je vous en rendrai bon compte.



## SCENE II.

LA PRESIDENTE , LUCIE ,  
LISETTE.

LUCIE.

Quel homme , ma chere amie ! quel caractere d'homme ! qu'il est haïssable !

LA PRESIDENTE.

Cet homme si haïssable , sera choisi tout d'une voix par les Arbitres. Mon mari tourne leurs esprits comme il veut.

LUCIE.

Je ne le sçais que trop.

LISETTE.

Et vous vous laisserez ainsi sacrifier à la jalousie ?

LA

Si l'on lui pouvoit persuader que Damis vous aime ?

L I S E T T E.

Hé, Madame! quand vous lui prouveriez que Damis aimeroit douze Lucies, il craindrait encore que vous ne fussiez la treizième.

L U C I E.

Donne-nous donc quelque expedient, pour lui ôter ses soupçons.

L I S E T T E.

Bon! ôtez-lui un soupçon, il lui en viendra vingt autres; car la source en est dans sa tête. En un mot, s'il n'étoit que jaloux, nous serions perdus; mais heureusement, il est honteux d'être jaloux. Faites-lui sentir qu'on devine ses vûes, il n'osera peut-être les suivre plus loin. Son foible principal, c'est la honte. Oui, Madame, la jalousie est le nœud de la difficulté, il faut que la honte en fasse le dénouement. La honte a autant de pouvoir sur les hommes que sur nous: Si la honte rend quelques femmes modestes, ne rend-elle pas quelque guerriers hardis? Oui, oui, souvent la honte fait avancer les poltrons, comme elle fait reculer les femmes.

LA PRÉSIDENTE.

Lisette a raison. Mais qui de nous deux lui donnera les premières attaques ? ce ne sera pas moi ; je crains trop d'augmenter ses soupçons , en affectant de les lui reprocher.

LUCIE.

Ce sera moi qui parlerai. Je lui ferai voir que je démesle ses motifs & ses craintes : Je lui dirai franchement , que je ne veux point de Monsieur Argan , que j'aime Damis. . . . Et quoique je n'en sois pas sûre , je lui dirai que Damis m'aime aussi.

LA PRÉSIDENTE.

A propos , son billet est-il tendre ?

LUCIE.

Je vais vous le montrer.

LISETTE.

Je l'ai lû ; mais la tendresse sur le papier ne prouve rien. J'ai lû des Romans si tendres !

LUCIE *cherchant le billet dans sa poche* ;

Ouais !

LA PRÉSIDENTE.

L'auriez-vous perdu ?

LUCIE.

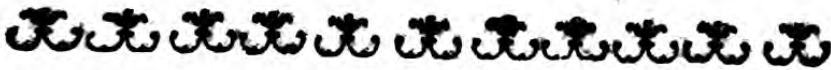
Non , non , je m'en souviens , je l'ai mis dans mon tiroir.

LA PRÉSIDENTE.

Mon mari revient, je vous laisse avec lui.

LUCIE *seule.*

Je vais lui parler d'une manière.... Il n'aura point de réplique, je veux le rendre muet.



## SCÈNE III.

LUCIE, LE PRÉSIDENT.

LE PRÉSIDENT.

JE viens de reconduire notre homme : Je n'ai pas voulu lui ôter toute espérance parce que nous avons besoin de lui ; mais je vous promets....

LUCIE.

Vous me promettez ce que vous ne me tiendrez pas.

LE PRÉSIDENT.

Que veut dire cette méfiance ?

LUCIE.

Voulez-vous que je vous parle franchement & librement, à mon ordinaire ? Je suis vive, comme vous sçavez ; & toute l'autorité que vous avez sur moi, ne m'empêche pas de vous donner quelquefois de

281 LE JALOUX HONTEUX,  
petites attaques sur votre naturel soupçon-  
neux. Je crois avoir demêlé vos motifs,  
pour choisir un homme tel que Monsieur  
Argan : je vais vous dire là-dessus tout ce  
que je pense.

LE P R E S I D E N T.

Tout ce que vous pensez, & tout ce que  
vous ne pensez pas même; car par complai-  
sance pour ma femme, vous m'allez redire  
tout ce qu'elle vient de vous dicter.

L U C I E.

Il faut convenir que vous avez d'étran-  
ges preventions.

LE P R E S I D E N T.

C'est vous qui êtes prevenuë pour elle ;  
vous prenez son parti avec une vivacité . . .  
Ses intérêts sont les vôtres ; vous ne voyez  
que par ses yeux , & elle parle souvent par  
votre bouche ; vous êtes son écho.

L U C I E.

Non, Monsieur , je ne suis point son écho,  
& je vais vous parler avec une liberté qu'el-  
le n'auroit pas prise assurément. Permet-  
tez-moi de m'expliquer sur ce mariage-ci.

LE P R E S I D E N T.

Volontiers. Mais je pourrois vous épar-  
gner la peine d'une explication ; car je de-

vine tout ce que vous m'allez dire , ma chere niece , avant que vous ayez ouvert la bouche. Je sçai mot pour mot tout ce que la Presidente vient de vous inspirer : J'ai tant étudié ma femme ! je la sçai par cœur. Par exemple , sur l'avanture du Bal , je devinai qu'elle vous prierait , de me venir repeter syllabe pour syllabe , la même justification qu'elle m'avoit faite ; & cela ne manqua pas.

LUCIE.

Je ne repons point à cela , de peur de m'impatienter ; car si nous vous eussions conté l'avanture differemment : elles se sont coupées , eussiez-vous dit : nos relations sont conformes : Elle m'a dicté la mienne , dites-vous. Que faut-il donc faire pour dissiper vos ombrages ?

LE PRESIDENT.

Rien ; car je n'en eus jamais. Vous vous imaginez que je suis soupçonneux , parce que je suis penetrant : vous ne faites point de difference entre soupçonner , & avoir de la penetration d'esprit. C'est penetration seule , par exemple , qui me fait deviner ce que vous m'allez dire , pour ne point épouser Monsieur Argan.



LUCIE.

Oh devinez donc , puisque vous ne voulez pas me laisser parler.

LE PRÉSIDENT.

Vous m'allez dire , par exemple , que je suis le maître de choisir , entre les deux héritiers.

LUCIE.

Je le crois ainsi.

LE PRÉSIDENT.

Je vous devine , comme j vous voyez : Et vous m'allez dire encore , que Monsieur Argan ne vous convient point.

LUCIE.

C'est ce que j'allois vous représenter.

LE PRÉSIDENT.

Ne vous dis-je pas ? Et vous me représenterez encore , que Damis vous convient mieux , qu'il vous estime , qu'il vous aime , qu'il n'adore que vous.

LUCIE.

D'accord ; c'est ce que je voulois vous apprendre.

LE PRÉSIDENT.

Ne vous dis-je pas ? Vous m'apprendrez aussi , qu'étant persuadée , convaincuë de la sincérité de son amour , votre cœur n'a pu se défendre...

LUCIE *impatiemment.*

Il faut bien vous l'avouer, puisque cela est vrai.

LE PRESIDENT.

Ne vous dis-je pas ? Et ensuite vous m'avouerez confidemment, que vous avez pour l'autre une antipathie, une aversion, une haine...

LUCIE *en colere.*

Hé bien, oui, oui, oui, oui; j'aime l'un, & je hais l'autre.

LE PRESIDENT.

C'est ce que je vous dis. Vous voyez que je suis au fait, comme si j'avois été derriere la Presidente, quand elle vous a fait votre leçon.

LUCIE.

Vous me mettez dans une impatience.... Quoi ? parce que vous devinez que je vais vous dire des veritez, cela vous persuade qu'elles ne sont pas vraies.

LE PRESIDENT.

J'ai malheureusement l'art de penetrer les veritez qui ne sont pas vraies.

LUCIE.

Oh ! la patience m'échopera. Ecoutez, Monsieur, il faut que je vous respecte beaucoup, pour surmonter la colere où me



288 LE JALOUX HONTEUX,  
met... votre ... votre.... penetration ,  
Monsieur , votre penetration.

LE PRESIDENT.

J'admire l'ardeur de votre zele pour une amie. Vous avez oublié, pour me persuader, de me dire que Damis est venu ici en mon absence vous faire une declaration d'amour.

LUCIE.

Si je sçavois qu'il y fût venu, je vous le dirois aussi. Mais j'aurois beau vous dire qu'il seroit venu ici pour moi, vous croiriez qu'il y seroit venu pour votre femme.

LE PRESIDENT.

Ha, ha, ha ! votre dépit me rejoüit ; il vous fait dire des extravagances. Serieusement, ma nièce, votre zele pour ma femme vous fera devenir folle.

LUCIE.

Oh ! c'est vous qui me la feriez devenir : je n'y puis plus tenir, & je vous declare en un mot, que s'il le faut absolument, Monsieur, je me sacrifierai à la necessité de ce mariage: mais vous me permettrez de m'en éclaircir moi-même.



SCENE



## SCENE IV.

LE PRESIDENT *seul.*

NE balançons plus; allons à Rennes prévenir les mesures que Lucie pourroit prendre. Mais Damis est venu ici en mon absence, & Lucie n'en sçait rien! C'est donc pour ma femme seule qu'il y est venu.



## SCENE V.

LE PRESIDENT, THIBAUT,  
HORTENCE.

LE PRESIDENT.

QUI est - ce là qui m'écoute? Ah!

HORTENCE.

C'est moi, Monsieur, qui ai vû qu'ous étiais tout seul avec personne; & comme je ne vous ai pas encore dit ste fois-ci, ce que Madame a fait tandis qu'ous n'y étiais pas, je viens vous le dire, comme à l'accoutumée.

290 LE JALOUX HONTEUX,

LE PRÉSIDENT à *Thibaut*.

C'est toi qui lui ordonne de me venir toujours rompre la tête des choses dont je n'ai que faire.

THIBAUT.

C'est que ces petits dialogues vous amusent, & j'en fais mon profit.

LE PRÉSIDENT.

J'ai bien de la complaisance !

HORTENCE.

Il se trouve donc que drès avant-hier au soir, Madame se coucha toute seule, parce qu'ou n'y étiais pas. Hier au matin, drès que Madame a été du haut en bas du lit, al a pris ses pantoufles, & pis al a commencé par aller vouar à son miroir, comment a se portoit; après al s'est mise à tourné, viré, ouvrir tous ses tiroirs, & pis les reframer, ravoindre trois fois la même chose, & pis la resserrer; Hortence, me faut ci; Hortence me faut ça, va-t-en me querir ci, & pi ne bouge: donne-moi ça; & pi, je n'en veux pu: tantia que n'y a rien à vou dire là-dessus; car c'est comme si al n'avoit rien fait pendant tras heures.

LE PRÉSIDENT.

J'avoüe que sa naïveté me divertit.

THIBAUT.

N'est-il pas vrai ? elle a un memoire....

HORTENCE.

Après, al a été bientôt coëffée ; car ce n'est pu comme quand al avoit des cheveux, qui tenoient à sa tête ; à steure a n'a qu'à prendre sa perruque à dantelle ; a met ça comme un étuy, coque ; & pi vla qu'est fait.

THIBAUT.

Cela est admirable ! Après, après ?

HORTENCE.

Après, al a couru bien vite à la ruelle du lit, al a tiré le rideau su elle, & pi al s'est baiffée...

LA PRESIDENTE.

Hé fi, petite Fille, faut-il ainsi examiner ?  
Jene veux plus rien sçavoir.

HORTENCE.

Jene vous dirai donc pas queque chose.

LE PRESIDENT.

Thibaut a bien envie de le sçavoir.

THIBAUT.

Oui.

HORTENCE.

C'est que ce matin, comme Madame s'habilloit, j'ai vû...

T H I B A U T.

Vous avez vû ?

H O R T E N C E.

J'ai vû que j'entendois cogner à la fenê-  
tre par en dehors.

T H I B A U T.

Hé bien ?

H O R T E N C E.

Et Madame a été ouvrir elle-même.

T H I B A U T.

Elle-même ?

H O R T E N C E.

Et vla tout d'un coup que c'étoit la pe-  
tite guenon du Fermier, qui s'est jettée sur  
Madame pour la caresser.

LE P R E S I D E N T *reprenant haleine.*

Ouf!

T H I B A U T.

Hé bien, n'y a-t'il plus rien ?

H O R T E N C E.

Oh! l'ya encore, que tout à l'heure tan-  
tôt, j'ai vû Monsieur Damis qui donnoit  
un papier à Lisette.

LE P R E S I D E N T.

Ah ciel ! ce sera peut-être une declara-  
tion d'amour...

T H I B A U T.

Pour Hortence, Monsieur: Il aura devi-  
né que cette petite coquine-là sçait lire

Voilà ce que c'est d'apprendre à lire aux filles.

LE PRÉSIDENT.

Il faut suivre cela de près ; viens avec moi, Thibaut.



SCÈNE VI.

HORTENCE.

**Q**U'eu vilain mauffade ! Me vla déjà fiancée à ly, pourtant. Mais je dirai à Monsieur le Président tantôt queuque chose, pour que Thibaut n'acheve pas d'être marié avec moi.



SCÈNE VII.

HORTENCE, FRONTIN.

FRONTIN.

**H**E bien, charmante personne, avez-vous dit à Monsieur le Billet ?...

HORTENCE.

Je lui ai dit, & il a fait une mine tout comme Thibaut.

FRONTIN.

Vous n'aurez jamais pû attrapper, comme je vous ai dit, le papier de Mademoiselle Lucie.

HORTENCE.

Je m'en vas vous dire. C'est que comme j'ai entré dans la chambre à Mademoiselle Lucie, al avoit le visage sur sa main, & son bra sur sa table, & pui le papier qual tenoit, & pui a lisoit, lisoit; & pui al soupiroit, soupiroit; & pui a parloit à elle toute seule; & pui a regardoit en bas sans branlé; & pui a disoit des mots bien fort en haut. Dame! à la fin al a mis le papier dans son petit tiroir, & pui a s'en est allée comme une effarée, qu'a n'a pas vû que j'étois derriere, & moi qui fouille par-tout, j'ai fouillé le papier du tiroir, & tenez le voilà.

FRONTIN.

Donnez vîte, que je voye si... Hon, hon, hon... Mes soupirs... Hon, hon, hon... Je ne vois rien là qui ne soit équivoque... Hon, hon. Au contraire, voici quelques mots qu'un homme qui voit tout à fait à travers les brouillards de sa jalousie, pourra expliquer contre sa femme. Tenez,

**Hortence**, allez sans faire semblant de rien, porter ce Billet à Monsieur le President, & dites que vous l'avez trouvé à terre ; car Mademoiselle Lucie vous gronderoit, si elle sçavoit que vous l'avez pris dans son tiroir. Allez vîte, & je vous promets que je serai votre mari à la place de Thibaut.

H O R T E N C E.

Oh ! cela me va faire courir bien vîte. *elle sort.*

F R O N T I N.

Il ne faut rien négliger de ce qui peut irriter le jaloux, contre le rival de mon maître.

*Fin du troisième Acte.*





## A C T E IV.

### S C E N E I.

H O R T E N C E .

**J**E ne trouve point Monsieur tout seul ; & Frontin m'a dit qu'il faut que Monsieur soit tout seul , pour que je ly donne le papier. Et attendant , je m'en vas voir si je lirai bien dedans.

( Elle lit syllabe à syllabe. )

*Ne . . . vous . . . verrai-je jamais seule . . .*

*O Dieux ! quelle contrainte . . . Mon amour . . . Faut que ce soit de l'amour que tout ça veut dire. Mais en vla trop dans ce grand papier. Je n'aurai pas l'esprit d'entendre ça tout à la fois. Faut recommencer petit à petit. Ne . . . vous . . . verrai-je . . . jamais . . . seule . . . ô Dieux ! . . . ô Dieux ! . . . c'est un homme qui jure , & qui est fâché . . . seule . . . seule . . . Ah ! c'est comme quand Frontin m'a dit qu'il vouloit me voir toute seule , sans que Thibaut y soit. Après. Mon . . . amour . . . aura-t-il pu . . . se faire en-*

COMÉDIE. 297

*tendre ... Mes regards échapez ... mes soupirs étoufez ... N'y a la que soupirs que j'entens ... soupirs étoufez ... Etoufez ! oui , c'est que quand on aime très-bien , ça étoufe. Non .. car ... la présence d'un jaloux ... jaloux ... c'est Monsieur , déjà .. est un obsta .. cl'in ... vin .. cible ... Obsta qu'in ... vin ... cible ! queux mot c'est ça ! ...*

*( Elle rêve à ces mots , & regardant en l'air , elle tient le papier negligemment. )*



SCENE II.

HORTENCE, LE PRESIDENT,  
• THIBAUT, LISETTE.

LE PRESIDENT.

**V**Ois-tu ton Hortence, qui lit un papier ?

THIBAUT.

La petite traîtresse !

LE PRESIDENT.

Ne t'avise pas de lui arracher ce papier  
au moins ?

THIBAUT *approche pas à pas. Le Presi-*  
*dent reste derriere.*

Chut.

L I S E T T E *suivant Thibaut.*

Ha ! Voilà le Billet que Lucie a perdu :  
Il y a dedans des mots équivoques ; si Mon-  
sieur le voit , il croira qu'il est pour Mada-  
me.

T H I B A U T *arrachant le papier.*

Ha , ha , coquine.

L I S E T T E *l'arrachant aussi à Thibaut ,  
& regardant malicieusement le President.*

Ha , ha , jaloux ! ( *le déchirant.* ) Voilà  
comme on punit la curiosité des jaloux ,  
des esprits travers comme toi , des ridicu-  
les , des extravagans , qui s'imaginent que  
tout ce qui se dit , tout ce qui s'écrit , tout  
ce qui se fait , est écrit , & dit , & fait pour  
leur femme. Tu n'as que faire de me regar-  
der noir. Tu enrages , & j'en suis ravie ; car  
mon plus grand plaisir est de faire enrager  
les jaloux. ( *au President.* ) Ha ! je ne vous  
voyois pas là , Monsieur.

L E P R E S I D E N T *se contraignant.*

Tu as fait à merveilles , Lisette , de jouer  
ce tour-là à Thibaut.

T H I B A U T.

Vous en parlez bien à votre aise , Mon-  
sieur.

L E P R E S I D E N T.

J'aime à le voir un peu mortifié. Mais ,

Lifette , n'est-ce pas toi qui avois perdu ce papier ?

L I S E T T E.

Oui, Monsieur , & c'est un Billet que Damis m'a donné pour Lucie.

L E P R E S I D E N T.

Pour Lucie ? mais Lucie sera fâchée que tu l'ayes déchiré.

L I S E T T E.

Bon ! ne lui dirai-je pas bien ce qu'il contenoit ? Qui a vû une declaration d'amour , en a vû mille.

L E P R E S I D E N T.

Tu as raison. C'a, Lifette , va un peu dire à Madame , qu'elle ne viendra qu'après midi me trouver à Rennes ; je lui laisse le carosse , & je vais monter à cheval. Je suis bien-aîsé de tirer quelque coup de fusil dans mon Parc , en allant à Rennes.



S C E N E III.

LE PRESIDENT , HORTENCE ,  
THIBAUT.

L E P R E S I D E N T,

**H**ortence ?

300 LE JALOUX HONTEUX,  
HORTENCE.

Plâit-il, Monsieur ?

LE PRÉSIDENT.

Tu lisois ce papier ; mais je parie que tu n'as rien compris à ce que tu as lû.

HORTENCE.

Si fait, Monsieur ; car l'y a des mots que j'entends bien, & pis d'autres où je n'entens goutte.

LE PRÉSIDENT.

Quels mots as-tu compris, par exemple ?

HORTENCE.

Quels mots ?

LE PRÉSIDENT.

Oui : nous verrons bien si tu as de l'esprit.

HORTENCE.

L'y a déjà de l'amour.

LE PRÉSIDENT.

Quoi ! tu entens ce mot-là ? hé, il y a encore...

HORTENCE.

L'y a dans le papier encore du soupir, l'y a du regard, l'y a qu'il veut la voir toute seule, & pis du jaloux.

LE PRÉSIDENT *à part.*

Qu'entens-je ? c'est sans doute un Rendez-vous qu'il donne à ma Femme, pour Ren-

COMEDIE.

301

nes. *haut.* Hortence , allez vite auprès de ma femme , de peur qu'elle n'ait besoin de vous.



SCENE IV.

LE PRESIDENT , THIBAUT

LE PRESIDENT.

**E**N réunissant les morceaux , je verrai...  
*il voit Thibaut en se retournant.* ) Ha , ha !  
tu es encore là , Thibaut ?

THIBAUT.

Oui , Monsieur , je ramasse les soupirs  
& les regards.

LE PRESIDENT *le regardant ramasser*  
& *le laissant faire exprès.*

Tu veux être sûr qu'Hortence te trahit.  
Que tu es insensé ! de chercher avec tant  
d'empressement ce qui va te desesperer.

THIBAUT.

Cela me fera enrager , mais cela me con-  
tente.

LE PRESIDENT.

Je t'admire ! Prends bien garde d'en ou-  
blier au moins. Tiens , en voilà encore quel-  
que morceau là-bas.

T H I B A U T.

Ne pensez pas vous mocquer , je n'en veux pas perdre une syllabe.

LE P R E S I D E N T *va lui prendre les morceaux qu'il a ramassés.*

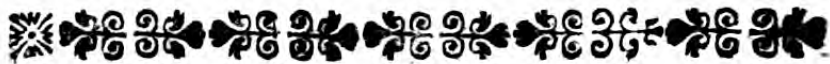
Oh! c'en est trop aussi, tu vas te creuser la cervelle, à recoler des morceaux de papier; tu vas les arranger de travers : je veux t'ôter cette occasion de chagrin; donne-moi cela.

T H I B A U T.

He , non , je vous prie.

LE P R E S I D E N T.

Donne donc (*à part.*) Allons dans mon cabinet.... Mais voilà ma Femme au passage.. *hant.* Va dire à ma Femme que tu vois, qu'elle aille m'attendre dans sa chambre.



## S C E N E V.

LE P R E S I D E N T *seul.*

**J**E ne veux pas la voir en la situation où je me sens; je ne me posséderois pas, & il faut dissimuler, pour pouvoir ensuite la convaincre... & quand je l'aurai convaincuë... Mais quoi... oserai-je éclater? Si j'éclate que dira toute la Province atten-

tive fut un homme comme moi , dans les premières places d'un Parlement ? Je perdrai l'estime & la confiance ; car enfin ; usage , injuste usage , tu attaches à l'idée de jaloux celle de bizarre , de capricieux , d'extravagant. Quelles idées , d'un homme qui juge les autres ! Mais je crains pis encore ; c'est le ridicule , ce ridicule qui fait mépriser jusqu'aux vertueux , ce ridicule qui avilit plus un homme , que tous les vices. Je serai donc l'objet du mépris & de la risée ? Non , j'aimerois encore mieux être trahi en secret par une femme , que convaincu publiquement d'être jaloux. Mais pour éviter ces deux malheurs , oui , je puis facilement ... Voyons si ma Femme ... elle vient à moi. Mon trouble ... Calmons-nous .. Aurai-je bien la force ... Je vois qu'elle veut partir. Sans doute le Rendez-vous est pris pour Rennes ...







S C E N E V I.

LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE  
*en Echarpe.*

LE PRESIDENT *se contraignant excessivement.*

**H**E bien, Madame, vous voulez donc partir? car je vous vois disposée. . .

LA PRESIDENTE.

Mais, Monsieur, ne m'avez-vous pas dit? . .

LE PRESIDENT *troublé.*

Oui.

LA PRESIDENTE.

Avez vous changé de dessein?

LE PRESIDENT *troublé.*

Non, mais . . .

LA PRESIDENTE.

Est-ce que vous ne voulez pas? . .

LE PRESIDENT *troublé.*

Je ne sçais . . . car . . .

LA PRESIDENTE.

Comme vous voilà troublé!

LE PRESIDENT.

Moi, Madame! moi troublé! & de quoi donc troublé?

LA PRESIDENTE.

## LA PRESIDENTE.

Lisette vient de me dire qu'un Billet  
dechiré...

LE PRESIDENT *avec des mouvemens  
de rage, qui lui échappent malgré lui.*

Lisette est folle ; & vous êtes la plus étrange  
personne du monde!... Franchement,  
Madame, je commence à me lasser de vous  
voir toujours agitée , toujours inquiète ;  
vouloir sans cesse prévenir ou détruire des  
soupçons que je n'ai point. Je vous vois tou-  
jours attentive à justifier vos démarches in-  
nocentes : croyez-vous que cela ne me fa-  
tigue pas , Madame ? ... cela me fatigue.

## LA PRESIDENTE.

Si vous étiez moins soupçonneux , nous  
serions tranquilles l'un & l'autre ; mais com-  
me je vous vois souffrir...

## LE PRESIDENT.

Ce qui me fait souffrir , c'est l'injustice  
de vos craintes.

## LA PRESIDENTE.

Quoi qu'il en soit , il est bon d'éclair-  
cir..

## LE PRESIDENT.

Eclaircir à moi ? suis-je un homme à  
éclaircissement ?

306 LE JALOUX-HONTEUX,  
LA PRÉSIDENTE.

Non, car vos preventions les rendent inutiles : mais je veux que vous approfondissiez . . .

LE PRÉSIDENT.

Je n'approfondis jamais.

LA PRÉSIDENTE.

Vous craindriez , en approfondissant , de guerir le tourment dans lequel vous vous plaisez.

LE PRÉSIDENT.

Je vais me disposer à partir pour Rennes.

LA PRÉSIDENTE.

Vous ne partirez point, que je n'aie le cœur net sur ce Billet.

LE PRÉSIDENT.

Laiſſons cela : Peut-on entrer dans des minuties ? . . .

LA PRÉSIDENTE.

Je veux vous prouver moi, que ce Billet étoit pour Lucie. Lisette m'a dit qu'elle l'a déchiré en cet endroit. Voyons si on pourroit, en ramassant ? . . .

LE PRÉSIDENT.

Hé si, Madame ! si ! est-il possible qu'une pareille imagination . . .

LA PRÉSIDENTE.

Ha ha ! . . . Je n'y vois plus les morceaux . . .

*La Presidente le regarde: le President est confus*  
 J'en suis ravie, Monsieur, vous vous convaincrez en particulier, de ce que vous auriez honte d'examiner avec moi. Mais j'aperçois Damis.

LE PRESIDENT.

Je le voyois aussi. Mais pourquoi n'a-t-il osé avancer quand il vous a vue?..



## SCENE VII.

LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE,  
 DAMIS *de loin.*

LA PRESIDENTE.  
 J'Evais vous laisser...

LE PRESIDENT.

Il vous a vue, demeurez, il me soupçonneroit... (*à Damis*) Monsieur? Monsieur Damis?

LA PRESIDENTE.

Je vais...

LE PRESIDENT.

(*à la Presidente.*) Demeurez donc, il croira... (*à Damis.*) Approchez donc, Monsieur. (*à la Presidente.*) Restez, vous dis-je.

LA PRESIDENTE.

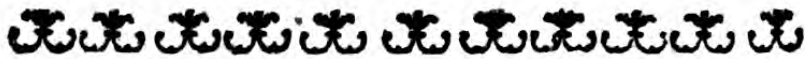
Non, Monsieur.

308 LE JALOUX HONTEUX,  
LE PRESIDENT.

Il croira que c'est moi qui...

LA PRESIDENTE.

Il croira tout ce qu'il voudra. *elle sort.*



## SCENE VIII.

LE PRESIDENT, DAMIS.

LE PRESIDENT *pr enant un air galant, de peur que Damis ne le soupçonne.*

*à part.* IL me soupçonnera.. *haut.* Vous nous trouvez Madame & moi dans la plus plaisante dispute! Elle veut vous fuir, je voulois la retenir, comme vous avez vû.

DAMIS.

Je nay fait nulle attention. L'affaire importante qui m'amene m'occupe si fort...

LE PRESIDENT.

Je veux vous conter notre dispute, elle est réjouissante. C'etoit sur l'avanture du Bal, dont nous plaisantâmes tant vous & moi. Elle s'avisa d'en être serieusement blessée.

DAMIS.

Vous me permettrez de vous dire qu'elle a tort.

LE PRESIDENT.

C'est notre dispute. Je lui ai dit qu'elle

avoit pris là-dessus , un travers ridicule.

D A M I S.

Elle n'a pas pû prendre mal une méprise si visible.

LE P R E S I D E N T.

Si visible ; c'est justement sur quoi je la raillois. Mais je ne puis lui faire comprendre, que c'est Lucie à qui vous pensez parler d'amour.

D A M I S.

Elle n'a seulement qu'à vouloir s'éclaircir.

LE P R E S I D E N T.

Elle n'a qu'à m'écouter là-dessus. J'ai vû, j'ai compris, je sais que vous aimez Lucie, vous me l'avez dit ; mais elle n'écoute rien. Est-il rien de plus plaifant ? peut-on avoir une vision plus risible ? Mais le ridicule de cela, c'est qu'elle croiroit faire un crime de vous voir ; & sa vertu allarmée en vous voyant, m'a pensé faire mourir de rire. Car enfin, il est bon qu'une femme ait de la vertu ; mais trop, est trop aussi.

D A M I S.

Cet excès n'est jamais blâmé par un mari. Mais ce qui me fait plaisir, c'est de vous voir si bien persuadé de mon amour pour Lucie : Cela doit vous déterminer à me préférer à Monsieur Argan.

LE PRÉSIDENT.

C'est ce que nous déciderons demain, à l'Assemblée de nos Arbitres.

DAMIS.

La grace que je vous demande, Monsieur, c'est de vous déclarer dès aujourd'hui ou pour ou contre moi ; car on m'a dit que vous vous déclarâtes pour moi il y a quelques mois, avant qu'il fût question encore de mariage.

LE PRÉSIDENT.

Cela est vrai, mais l'affaire a changé de face

DAMIS.

Mon conseil m'a fait voir clairement, qu'il ne pouvoit y avoir du changement que de votre part ; & que si vous ne vous déclarez pas aujourd'hui pour moi, c'est une preuve que vous êtes contre.

LE PRÉSIDENT.

Il prend mal la chose ; car examinons, s'il vous plaît . . .

DAMIS.

Permettez - moi de n'entrer dans aucun détail ; Vous sçavez que je suis instruit à fond de l'affaire.

LE PRESIDENT.

Je le sçais.

DAMIS.

Il ne seroit plus temps demain , que je  
prisse des mesures. Ainsi, Monsieur, je vous  
prie de me donner aujourd'hui votre parole;

LE PRESIDENT.

Mais vous êtes trop pressant , &...

DAMIS.

Vous sçavez que je le dois être. Voulez-  
vous que nous allions ensemble à Rennes ?

LE PRESIDENT.

Volontiers; mais non pas aujourd'hui ;  
car ...

DAMIS.

On m'a bien dit que si vous aviez changé  
de sentiment, vous hésiteriez ....

LE PRESIDENT.

Je n'hésite point ; mais demain n'est pas  
si éloigné.

DAMIS.

Vous me feriez soupçonner , que par  
complaisance pour Madame votre épouse,  
vous entreriez dans les raisons qu'elle croit  
avoir de m'éloigner d'elle.

LE PRESIDENT.

Au contraire, vous dis-je.



DAMIS.

Declarez-vous donc aujourd'hui. Voulez-vous venir à Rennes ?

LE PRESIDENT.

Je ne puis aller aujourd'hui à Rennes; j'ai des raisons particulieres...

DAMIS.

Ce sont apparemment les raisons de Madame la Presidente; & vous entrez dans ses soupçons injustes.

LE PRESIDENT.

Je vous dis que non. Mais...

DAMIS.

Si vous étiez persuadé que j'aime Lucie...

LE PRESIDENT.

J'en suis persuadé.

DAMIS.

Consentez donc aujourd'hui?..

LE PRESIDENT.

Mais, Monsieur...

DAMIS.

Je ne le vois que trop : Madame la Presidente est prevenüe contre moi ; & ses préventions seules vous déterminent.

LE PRESIDENT.

Permettez - moi de vous dire, que vous vous mettez en tête des visions...

DAMIS

DAMIS.

Elles sont fondées, ces visions; & celles de Madame la Présidente ne le sont pas, juste ciel ! dans le moment que je sens pour Lucie, l'amour le plus tendre, l'ardeur la plus vive, me soupçonner !.. Ah ! faites paroître seulement Lucie : En lui disant que je l'adore, ma passion, mon respect, mes paroles, mon silence, mes transports, tout prouvera également la sincérité de mon amour. Non, la prévention la plus aveugle sera contrainte d'ouvrir les yeux.

LE PRÉSIDENT.

Vous déployez inutilement votre éloquence, pour prouver un amour dont je n'ai pas le moindre doute.

DAMIS.

Faites-la-moi donc voir, cette charmante niece, & je croirai...

LE PRÉSIDENT.

Oh pour cela, non : Plus je suis persuadé de la violence de votre passion, & moins je dois l'exposer à vous voir, avant que d'être sûr de votre mariage.

DAMIS.

Ah ! ce refus me prouve encore que vous êtes sûr du contraire. Je vois que vous ne

314 LE JALOUX HONTEUX,  
reviendrez jamais de vos preventions. Je  
n'ai plus rien à ménager ; je vais de ce pas  
à Rennes tenter toutes les voyes . . . je suis  
au desespoir.



## SCENE IX.

LE PRESIDENT.

**L**E petit fourbe ! il faut convenir qu'il a  
bien joué cela. Quelle declamation ! Sa  
voix , ses yeux animez . . . Il avoit son ob-  
jet , qui lui échauffoit l'imagination. Ses  
tons passionnez . . . oui , voilà le scelerat le  
plus patetique , le plus séduifant . . . Ah ! je  
ne m'étonne pas si ma femme . . .



## SCENE X.

LE PRESIDENT , THIBAUT.

THIBAUT.

**M**Onfieur , j'ai fait tout comme vous  
m'avez dit. J'ai rompu quelque chose  
au carosse ; & il ne pourra être racommodé  
qu'après-midi. Vos autres carosses sont à  
Rennes , & j'ai fait seller votre Anglois.

Voilà votre manteau , & votre chapeau de cheval.

LE PRESIDENT *mettant son manteau & son chapeau.*

Donne... Mais vois si ce Damis est parti?

THIBAUT.

Je verrai bien ; car son carosse étoit tout-à l'heure dans la cour.

LE PRESIDENT *seul.*

Il faut partir sans ma femme ; car elle pourroit traverser mes desseins.



S C E N E X I.

LE PRESIDENT , LISETTE

LISETTE.

QU'est-ce donc , Monsieur ? est-ce que vous avez déjà congédié un de nos pretendans ?

LE PRESIDENT.

Damis est-il parti ?

LISETTE.

Oui vraiment , je ne sçai pas ce que vous lui avez dit ; mais il vient de passer brusquement près de moi. Où allez vous donc , Monsieur Damis ? Pour toute reponse , il

316 LE JALOUX HONTEUX,  
enfonce son chapeau , ne fait qu'un saut de  
notre perron , ouvre lui-même la portiere  
du carosse , & s'élançe dans le fond avec une  
rage muette . . . & , touche cocher.

LE P R E S I D E N T .

Il est donc parti ?

L I S E T T E .

Vous n'avez qu'à regarder du côté de l'a  
venuë , vous verrez encore son carosse ; il  
va bon train. Mais vous voilà en équipage  
de cheval , est-ce que vous allez à Rennes ?

LE P R E S I D E N T .

Oui , Lisette.

L I S E T T E .

Mais , Monsieur , Madame veut partir  
avec vous.

LE P R E S I D E N T .

Dès que le carosse sera racommodé , elle  
viendra.

L I S E T T E .

Madame ne se paye pas de ces raisons-là ;  
elle veut à toute force aller avec vous.

LE P R E S I D E N T .

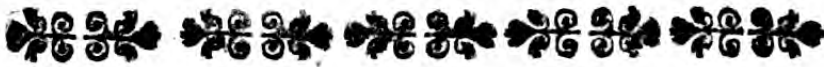
Quelle fantaisie !

L I S E T T E .

Fantaisie de femme , elle s'exécute. Te  
nez , la voilà qui vous attend au passage.

LE P R E S I D E N T *à part.*

Quel contretemps ! parlons-lui (*il sort.*)



## SCENE XII.

L I S E T T E.

**J**E m'admire. J'ai quelquefois des vivacitez d'imagination , pour faire des portraits d'après rien, qui ne laissent pas de ressembler. Oui , je suis sûr , que de la maniere dont j'ai dépeint Damis montant en carrosse , le President ne devinera pas que le carosse est parti à vuide. C'à , prenons nos mesures. Voilà donc notre Amant caché ici ; il faut que je lui menage un éclaircissement avec Lucie ; elle a raison de vouloir éprouver , si Damis l'aime sincerement.

*Fin du quatriéme Acte.*



## ACTE V.

---

### SCÈNE I.

LE PRÉSIDENT , THIBAUT.

LE PRÉSIDENT *à part.*

Comment faire , pour m'échaper d'elles ? Si elles me suivent à Rennes , elles rompront les mesures que j'y veux prendre contre Damis. Ecoute , Thibaut , j'ai une affaire importante à Rennes ; je veux partir , sans que ma femme ni Lucie s'en aperçoivent.

THIBAUT.

Hé bien , Monsieur , j'ai fait tenir un cheval à la petite porte du jardin.

LE PRÉSIDENT.

Fort bien. Mais je viens de leur dire que nous partirions tous ensemble , dans deux heures , & que j'allois m'enfermer dans mon cabinet , pour examiner un procès. Oh ! ce qui m'embarasse , c'est qu'on m'observe pour voir de loin si j'entrerai , comme j'ai dit , dans mon cabinet.

THIBAUT.

Cela est fâcheux.

LE PRESIDENT.

Attens.... pour tromper Lisette & nos Dames, avançons-nous ici.

THIBAUT.

Où?

LE PRESIDENT.

De ce côté-ci , on ne peut pas nous voir. Prends vite ce manteau, mets ce chapeau, cache-toi le visage , tiens: voilà la clef de mon cabinet, entre dedans comme si c'étoit moi , elles y seront trompées.

THIBAUT *acommodant son manteau.*

Cachons-nous bien le nez ...



SCENE II.

THIBAUT, HORTENCE.

HORTENCE.

**M**onsieur le President, ne vous en allez pas encore; car faut que je vous dise quelque chose avant qu'ou ni soyais pû.

THIBAUT *en fausset.*

Dites donc vite.

HORTENCE.

C'est que Frontia m'a dit comme ça,



320 LE JALOUX HONTEUX,  
qu'il a vû ce Monsieur Damis dans le petit  
cabinet, qui s'est caché tout en cachette.

THIBAUT *en fausset.*

Fort bien, fort bien.

HORTENCE.

Attendez que je vous dise à st'heure que-  
que chose pour moi & Thibaut?

THIBAUT *à part.*

Ceci me regarde. (*en fausset.*) Hé bien.

HORTENCE.

C'est que comme je n'oserois dire à Thi-  
baut que je ne l'aime pû, je vous le dis à  
vous, Monsieur le President, sans qu'il le  
sçache; afin qu'ou ly disais de n'être pû du  
tout mon mari.

THIBAUT *en fausset.*

Hé pourquoi n'aimez-vous pas Thibaut?  
il est si aimable, si aimable!

HORTENCE.

C'a n'est pas vrai, Monsieur, car j'aime  
mieux Frontin que lui, si vous plaît.

THIBAUT *en fausset.*

Fi! tous ces hommes-là sont des traîtres.

HORTENCE.

Vous dites ça, parce qu'ou soutenez Thi-  
baut; mais c'est Thibaut qui est un mauffa-  
de, un bouru, un jaloux.

COMÉDIE.

321

THIBAUT *en fausset.*

Hé bien , je lui commanderai de n'être plus jaloux.

HORTENCE.

Oui , mais vous ne li commanderai pas de n'être pu si vieux , ni si laid ; & j'aime bien mieux Frontin , qui est tout comme il me plaît , sans qu'ou li commandais.

THIBAUT *à part.*

J'enrage... Mais il faut entrer dans le cabinet.

HORTENCE.

Comme Monsieur le President parle creux ! Il est enrhumé d'être jaloux.



SCÈNE III.

HORTENCE , FRONTIN ,

THIBAUT *de loin qui les examine.*

FRONTIN.

**H**E bien , ma chere petite femme , avez-vous dit à Monsieur le President que Damis est caché ?

HORTENCE.

Oui.

FRONTIN.

Fort bien ; il va être enragé contre Da-

222 LE JALOUX HONTEUX,  
mis ; cela fera la fortune de mon Maître ; il  
fera la mienne , & je ferai la vôtre.

H O R T E N C E .

Tenez , tenez , vla Monsieur le President  
qui nous guette.

F R O N T I N .

Tant mieux , c'est ce que je demande  
Mais il me semble qu'il n'a point l'air du  
President.

H O R T E N C E .

Dame ! il avoit une certaine voix , com-  
me s'il avoit le cochemar.

F R O N T I N .

Hé , l'avez-vous vû au visage ?

H O R T E N C E .

Non , car il le cachoit.

F R O N T I N .

C'est peut-être là Thibaut. Le President  
seroit-il parti ? Toutes mes mesures se-  
roient rompuës ; il faut éclaircir la chose.

H O R T E N C E .

Tenez , tenez , il n'avance ni ne recule.

F R O N T I N .

Pour le faire avancer , en cas que ce soit  
Thibaut , je vais faire semblant de vous bai-  
ser la main.

H O R T E N C E .

Ha oui , ça fera drôle.

FRONTIN.

Thibaut avance-t-il ?

HORTENCE.

Oh non.

FRONTIN.

Il faut donc la baiser tout de bon , pour voir.

HORTENCE.

Ce n'est que pour voir , au moins.

FRONTIN.

Avance-t-il , ma chere Hortence ?

HORTENCE.

Non pas encore.

FRONTIN.

Il est retif , il faut un coup d'éperon plus fort : Baisons la joie.

HORTENCE.

Arrêtez à st'heure , car le voilà qui vient.

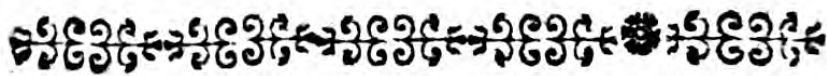
THIBAUT *laissant aller son manteau de colere.*

Coquine ! friponne !

HORTENCE *s'en allant.*

Ah ! le mechant.





SCENE IV.

THIBAUT , FRONTIN ,  
L I S E T T E .

THIBAUT.

**V**ous êtes bien insolent , vous !

L I S E T T E .

Ha ha ! vous êtes donc Monsieur le *Pre-*  
*sident* , qui allez examiner un Procès dans  
le cabinet ? & il est parti sans nous le dire ?

THIBAUT.

C'est *ste* coquine-là qui est cause que je  
serai querellé ; j'enrage.

FRONTIN.

J'enrage aussi qu'il soit parti , voilà mon  
coup manqué.

L I S E T T E .

{ Allons avertir Madame.





## SCENE V.

LA PRESIDENTE , LUCIE,  
LISETTE.

LA PRESIDENTE.

C'est donc ainsi que mon mari me trompe ?

LUCIE.

Je viens de le voir passer , & on m'a dit qu'un cheval l'attendoit là-bas.

LISETTE.

Thibaut sous le manteau de son Maître ; m'avoit donné le change.

LUCIE.

Le voilà parti enfin ; que ferons-nous donc ?

LA PRESIDENTE.

Partons aussi en diligence ; allons à Rennes nous informer , examiner , parler aux Juges.

LUCIE.

Nos démarches seront inutiles ; il tourne comme il veut leur esprit.

LA PRESIDENTE.

J'en conviens ; mais que pouvons-nous faire ?

LUCIE.

Il faut avoir un éclaircissement avec Damis ; & quand je serai sûre qu'il m'aime , je joindrai mes amis aux siens , & je leverai le masque contre mon oncle.

LA PRÉSIDENTE.

Vous pourrez vous éclaircir avec Damis , mais je ne le verrai point.

LUCIE.

Hé , je vous en conjure , que je voye seulement l'effet que votre présence & la mienne feront sur lui. J'examinerai son abord , ses discours , ses manières , sa contenance , ses yeux , tout enfin ; & s'il fait tant que de me dire qu'il m'aime , je l'aime trop pour ne pas démesler s'il parlera selon son cœur.

LA PRÉSIDENTE.

Vous l'aimez trop aussi , pour ne vous y pas tromper. Mais quoi qu'il en soit , je ne veux point absolument me trouver où sera Damis.

LISSETTE.

Oh ! vous vous y trouverez malgré vous , Madame , car il est ici.

LA PRÉSIDENTE.

Damis est ici ! Ah ciel ! Partons vite.

LUCIE.

Hé , je vous en prie , restons

COMEDIE.

327

LA PRESIDENTE.

J'ai déjà trop resté.

LUCIE.

Ma chere amie , si vous m'aimez , aidez-  
moi à éprouver Damis.

LA PRESIDENTE.

Non , vous dis-je.

LISETTE.

Il me vient une idée : que Lucie le voye  
seule.

LUCIE.

Moi le voir seule ! non.

LISETTE.

Ecoutez moi , j'imagine un moyen d'é-  
prouver Damis bien plus sûrement.

LUCIE.

Quel moyen , Lisette ?

LISETTE.

Vos deux habits sont semblables.

LA PRESIDENTE.

Hé bien ?

LISETTE.

Que Mademoiselle prenne votre écharpe  
& votre coëffe.

LUCIE.

Je t'entens , Lisette.

LISETTE.

S'il vous voyoit comme Lucie , il jouie-



328 LE JALOUX HONTEUX ,  
roit peut-être si bien le passionné , qu'il  
vous rendroit credule.

LUCIE.

J'entens ; mais il faudra me cacher le vi-  
sage , en baissant mes coëffes.

LISETTE.

Sans doute , & cela représentera naïve-  
ment une Presidente vertueuse , que la pu-  
deur accompagneroit encore , quoique  
la vertu fût déjà bien loin.

LA PRESIDENTE.

Il reconnoitra le son de la voix.

LISETTE.

Elle parlera bas : en parlant bas , & en  
glapissant , toutes les voix de femmes se res-  
semblent.

LUCIE.

Ne perdons point de temps. Donnez-  
moi votre écharpe & votre coëffe.

LISETTE.

Je vais tirer Damis du cabinet où je l'ai  
caché , & vous l'amenerai à l'instant.



## SCENE VI.

LUCIE.

**V**Oici le moment qui va m'assurer peut-  
être de mon malheur. J'avois tantôt

quelque confiance ; je trouvois des raisons pour me flater d'être aimée : mais plus l'éclaircissement approche , plus je crains. Cependant Damis tarde beaucoup. S'il aimoit la Presidente , il seroit déjà ici. Ah ! que s'il pouvoit m'aborder avec indifférence , froidement , que cette froideur me plairoit ! Mais si je trouve dans son abord de la tendresse , que je serai malheureuse !



## SCENE VII.

LUCIE , LISETTE , DAMIS.

DAMIS à Lisette.

**M**Ais pourquoi la Presidente veut-elle me parler plutôt que Lucie ?

LISETTE *se tenant à l'écart.*

Lucie a , pour ne vous point voir , des raisons que la Presidente vous va dire.

DAMIS.

Cette entrevuë m'embarasse.

LUCIE *à part , se cachant le visage.*

Il hésite à m'approcher. Il sent peut-être pour la Presidente le même trouble qui m'empêche d'aller à lui. Ah ! c'est la Presidente qu'il aime.

D A M I S.

Madame , après le malheur que j'ai eu de vous faire une affaire au bal, en vous prenant pour Lucie , vous avez raison de ne me voir qu'avec peine , & de ne vous pas laisser voir : mais ce qui m'étonne , c'est que malgré cette juste repugnance , vous vous exposez à me parler. Il faut que vous ayez à me dire des choses que Lucie n'ose me dire elle-même. Seroit-ce qu'elle me défend de penser à elle ?

L U C I E *n'osant parler.*

Monsieur . . .

D A M I S.

Vous n'osez peut-être vous-même m'annoncer une nouvelle qui me mettroit au désespoir.

L U C I E *n'osant parler.*

Monsieur . . .

D A M I S.

Vous hésitez à me le dire. Ah ! votre silence m'annonce mon malheur. Suis-je haï ? parlez ?

L U C I E *n'osant parler.*

Monsieur . . .

D A M I S.

Vous me désesperez. Par quel endroit ai-je pu lui déplaire ? A-t-elle eu du dépit de l'aventure qui m'attira votre colère ?

LUCIE *à demi bas.*

Non, Monsieur, non ; mais vous seriez bien étonné, si je vous avouois que votre declaration du bal ne m'a point irritée contre vous.

DAMIS.

Que dites-vous, Madame ? Je n'ai pas bien entendu. Vous parlez si bas...

LUCIE.

Il est certains aveus qu'on ne sçauroit faire si haut.

DAMIS *à part.*

O Ciel ! me suis-je mépris ?

LUCIE.

Je vous le repete encore; une femme n'est point fâchée de plaire.

DAMIS.

C'est apparemment pour méprouver, que...

LUCIE.

Je m'apperçois du chagrin que vous fait cet aveu ; mais j'espere que votre chagrin ne durera gueres.

DAMIS.

Du moins, vous n'en serez pas temoin long-tems ; je vous laisse, Madame.

LUCIE.

Encore un mot.

DAMIS.

Madame...

Eeij

LUCIE.

Au bal vous fûtes fâché de me voir, après avoir cru parler à Lucie ; seriez-vous de<sup>t</sup> dommagé de ce chagrin, si croyant à presen<sup>t</sup> parler à la Presidente, je vous faisois voir Lucie ?

(*Lucie leve sa coëffe, & se fait voir.*)

DAMIS.

Que vois-je ?



## SCENE VIII.

LUCIE , DAMIS , LE PRESIDENT ,  
FRONTIN.

FRONTIN.

**T**enez, Monsieur, voyez si l'avis que je vous ai donné est faux.

LE PRESIDENT.

Damis avec ma femme !

FRONTIN, *à part.*

Quel bonheur pour Monsieur Argan ?

DAMIS.

Cette surprise charmante a si fort saisi mon ame, que je ne puis exprimer...

LUCIE.

Ah, Damis ! c'est donc moi que vous aimez ?

DAMIS.

Oui, je vous aime, je vous adore, &

COMEDIE. 333

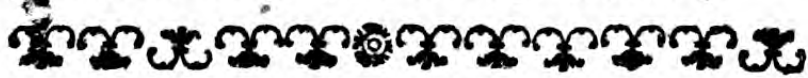
mon bonheur est parfait. Rien ne peut plus troubler ce bonheur , que la jalousie cruelle de Monsieur le President... Ses soupçons me desesperent ; mais êtes-vous résoluë d'avoir pour lui des égards ? Je vous declare moi , que je n'en aurai plus. Non , je ne le menagerai plus ; & pourvû que vous me permettiez ...

LUCIE.

Helas ! dans l'extremité où ses soupçons me jettent , je vous permets ...

DAMIS.

Ah ! quel est mon bonheur ! permettez-moi donc ... (*Damis lui baise la main.*)



SCENE DERNIERE.

LISSETTE , LUCIE , DAMIS,  
LE PRESIDENT , FRONTIN ,  
HORTENCE , LA PRESIDENTE.

LE PRESIDENT.

AH ! c'en est trop.

LUCIE.

Ah , Ciel !

DAMIS.

Qu'est-ce donc ?

LE PRESIDENT *outré de rage.*

Je vois mon deshonneur ; Perfide , Subor-

334 LE JALOUX HONTEUX,  
neur infâme , il faut s'égorger ; & ma fu-  
reur ... (ils se jettent tous sur le President.)

LA PRESIDENTE.

Hé, Monsieur !

LE PRESIDENT.

On me retient , on me trahit ...

LUCIE.

Quoi ! vous ne voyez pas que je suis Lu-  
cie ?

LE PRESIDENT.

Ma femme ?

DAMIS.

Vos yeux sont-ils troublez , au point de  
ne pas voir ...

LA PRESIDENTE.

Monsieur le President , reconnoissez-moi.

LE PRESIDENT.

Encore , ma femme !

LISETTE.

Il voit deux femmes pour une.

LUCIE.

J'ai pris l'écharpe de Madame , pour  
éprouver Damis ; c'est moi qu'il aime ,  
vous n'en pouvez douter.

LE PRESIDENT.

C'est donc vous ma niece ?..

LA PRESIDENTE.

Hé , remettez-vous un peu.

COMEDIE.

335

DAMIS.

Pardonnez à l'amour qui m'a fait revenir, pour m'assurer le cœur de Lucie.

LA PRESIDENTE.

Hé bien, êtes-vous desabusé ?

LISETTE.

La bizarrerie des événemens, prouve bien qu'il ne faut rien croire sur les apparences.

LE PRESIDENT.

Ahy ! laissez-moi revenir à moi, & reprendre ma raison.

FRONTIN *à part.*

Je vois bien que Lucie sera pour Damis. Tâchons de nous assurer Hortence... (*au Président.* Monsieur, comme je vous vois touché, celame touche aussi de repentir. Vous aimez Madame, Monsieur aime Lucie, & moi j'aime Hortence. Il faut vous avoüer ma fourberie : fourberie vertueuse pourtant ; car je servois mon Maître, en faisant agir les ressorts qui ont rendu Monsieur jaloux. Je vais justifier...

LE PRESIDENT.

Tout est justifié ; & j'ai obligation à Frontin ; car ceci me corrigera d'un défaut, que je n'ai jamais avoüé.

LUCIE.

Nous sommes tous disposez à le cacher.



LE P R E S I D E N T.

Damis auroit raison de publier ma jalousie , si je le rendois malheureux.

D A M I S.

Mon desespoir l'auroit peut-être emporté, sur la consideration que j'ai pour vous.

LE P R E S I D E N T.

Gardez - moi tous le secret , je vous en conjure ; j'avoue mon foible , je me croirois deshonoré , si on sçavoit ce qui fait ma honte. Madame , promettez-moi d'oublier tout , & je donne Lucie à Damis.

L U C I E.

Vos bontez ...

D A M I S.

Ma reconnoissance ...

F R O N T I N.

Pour m'obliger aussi au secret , il faut me fermer la bouche avec Hortence.

LE P R E S I D E N T.

Oui , je veux l'ôter à Thibaut , afin qu'il n'y ait plus chez moi de mari jaloux.

F I N.

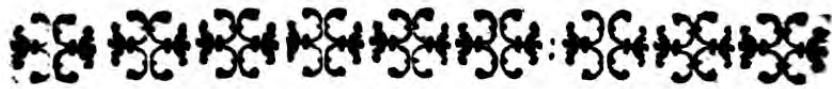
# LA JOUEUSE,

COMEDIE

EN CINQ ACTES ;

AVEC UN DIVERTISSEMENT

*Représentée pour la première fois ,  
le 22. Octobre 1709.*



## ACTEURS.

Me. ORGON,                    La Joüeuse.  
Mr. ORGON,                Mari de la Joüeuse.  
JACINTE,                    Fille de Me. Orgon.  
DORANTE,                  Amant de Jacinte.  
LE CHEVALIER,            Rival de Dorante.  
LA MARQUISE,            Mere de Dorante.  
TRIOLET,                    Musicien.  
LISETTE, Suivante de Me. Orgon.  
FROSINE,                  Suivante de Jacinte.  
CHAMPAGNE, Laquais de la Marquise.

*La Scene est dans la Maison de Mr. Orgon.*



# LA JOUEUSE,

COMEDIE.

---

## ACTE I.

### SCENE I.

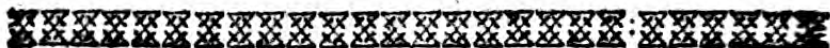
TRIOLET *seul,*

**P**

Aix là , Messieurs , paix là !  
 hé de grace qu'on se taise dans  
 l'anti-chambre. Messieurs les  
 Laquais , taisez-vous , je vous  
 prie : laissez-là vos violons , il me faut un  
 moment de silence. Voions un peu si ce sa-  
 lon-ci me sera avantageux pour ma voix, là,  
 là, là, là : il raisonne beaucoup : là , là,  
 lire... pas trop pourtant. Voyons si mes  
 cadences y paroîtront perlées là , là , là , tà,  
 à , à , à , là , là... & s'il rend bien les  
 ports de voix. Là, là; ha oui, je crois que

F f ij

340 LA JOUEUSE,  
ce lieu-ci fera paroître ma voix. Un Maître  
à chanter doit prendre tous ses avantages.  
ho la ho , Laquais de Monsieur Orgon,  
qu'on apporte ici le Clavecin.



## SCENE II.

TRIOLET, LISETTE.

LISETTE.

**H**Ola ho , Laquais de Madame Orgon,  
qu'on apporte ici la table à jouer.

TRIOLET.

Apportez aussi vos Basses , vos Bassons..

LISETTE.

Vîte donc le tapis vert , les flambeaux ,  
les cartes.

TRIOLET.

Vîte donc les Theorbes , les Violons. . .

LISETTE.

Des cartes , des cartes.

TRIOLET.

Des Violons , des Violons. Tu as beau  
crier , Lisette , Mr. Orgon a deffendu qu'on  
ouât dans ce Salon-ci; on apportera en vain  
des cartes.

LISETTE.

Vous avez beau vous égosiller , Monsieur

Triolet, Madame Orgon a deffendu qu'on chante dans son Salon.

TRIOLET.

Monfieur Orgon est le maître du Salon;  
Il tient à son appartement.

LISETTE.

Hé, ne voilà-t-il pas l'appartement de Madame Orgon? le Salon nous appartient.

TRIOLET.

Effectivement la chose est problematique; & quand Monsieur & Madame Orgon se sont fait separer de corps & de biens, on devoit regler en justice, si le Salon seroit pour la Musique de Monsieur, ou pour le jeu de Madame.

LISETTE.

Il faut opter pourtant; car le jeu & la Musique sont aussi incompatibles dans un même lieu, que l'humeur de Monsieur & Madame Orgon dans un même ménage.

TRIOLET.

C'est pour cela qu'ils ont fait couper leur ménage en deux. Mais je fais reflexion que nous ne chanterions pas ici en repos; nous serions trop près de votre brelan.

LISETTE.

Nous serions aussi trop près de votre charivari.

## LA JOUEUSE,

TRIOLET.

Nous chanterons dans la chambre de Monsieur.

LISETTE.

Et nous jouerons là-dedans à notre ordinaire.

TRIOLET.

Nous voilà donc d'accord?

LISETTE.

C'est ce qui me fâche ; car depuis la trahison que vous m'avez faite, je n'ai pas un plus grand plaisir que de quereller avec vous.

TRIOLET.

Ton amour est bien rancunier. Quoi ! tu ne sçaurois me pardonner une petite infidélité de rien ?

LISETTE.

De rien ! se marier en fraude avec une autre ?

TRIOLET.

Qu'appelle-tu se marier ? Est-ce que je suis marié moi ? parceque l'envie de devenir assez riche pour t'épouser quelque jour, m'a fait accepter en mariage l'argent d'une femme vieille & infirme, tu appelles cela être marié ?

L I S E T T E.

C'est toujours être marié que de n'être pas encore veuf.

T R I O L E T.

Je suis tous les jours en danger de l'être ; car ma femme est pulmonique , & ne se rejouit qu'à me quereller : une pulmonique criarde ne peut pas vivre long tems.

L I S E T T E.

Les femmes ont de grandes ressources dans les poulmons.

T R I O L E T.

Je ne fouhaite point la mort de ma femme , je suis homme de bonnes mœurs , quoique Maître à chanter ; mais mon amour...

L I S E T T E.

Taisez-vous. Je ne puis souffrir le mot d'amour dans la bouche d'un homme marié.

T R I O L E T.

Changeons de discours : je te prie de me faire une grace.

L I S E T T E.

Point de grace à un traître.

T R I O L E T.

Accorde au moins à mon amour , quelques paroles de douceur.



L I S E T T E.

Fourbe, parjure, scelerat, si j'en croiois  
ma rage vindicative, je te devifagerois.

T R I O L E T.

Si c'est là ta douceur, ma femme chante  
à peu près sur ce ton-là, dans nos petits duo  
domestiques. ça, Lisette, serieusement je  
te veux prier . . . .

L I S E T T E.

Et moi je te refuse serieusement par avan-  
ce, je ne veux pas seulement t'écouter; ta  
presence m'inspire une fureur qui ne finira  
qu'avec la vie de ta femme.

T R I O L E T.

Helas! quand verrai-je finir ta fureur?



## S C E N E III.

T R I O L E T *seul.*

Q Uand j'y fais reflexion, je suis bien aise  
que Lisette n'ait pas écouté la confi-  
dence que je voulois lui faire; il ne faut ja-  
mais se fier à une femme qu'on a une fois  
offensée. Mais adressons-nous à l'autre fille  
de chambre de Madame Orgon: depuis  
qu'elle est Musicienne de Monsieur, elle n'a

plus aucune liaison avec mon ennemie. Ha!  
la voici notre Musicienne.



SCENE IV.

TRIOLET, FROSINE.

FROSINE.

**B**on jour, Monsieur Triolet, bon jour.

TRIOLET.

Serviteur à Mademoiselle Frosine ; nous  
voilà enfin de retour Monsieur Orgon &  
moi.

FROSINE.

Pendant que vous avez été à la campagne ,  
j'ai retiré du Couvent votre jeune écolière.  
Que je la plains d'être fille de Madame Or-  
gon ! non les joueuses n'ont de tendresse ni  
pour mari , ni pour enfans. Imaginez-vous  
cette pauvre petite innocente, que notre  
joueuse a laissé au Couvent depuis son en-  
fance, je la lui amene ; elle ne quitte pas  
seulement le jeu pour l'embrasser : j'en suis  
si piquée... car j'aime la petite Jacinte d'in-  
clination...

TRIOLET.

C'est apparemment pour la marier, qu'on  
la retire du Couvent?

FROSINE.

Oui , sa mere dit hautement qu'elle l'a promise en mariage ; mais elle ne veut point dire à qui , c'est un mystere impenetrable.

TRIOLET.

Je vous dirai en confidence que je sçai un bon parti pour mon écoliere.

FROSINE.

Je sçai ce que vous voulez me confier : ce riche parti , c'est un vieux Chevalier sans chevalerie.

TRIOLET.

Justement.

FROSINE.

Ce Chevalier est riche en fond de terres , il les donnera en mariage à Jacinte ; mais il a besoin pour dégager ces terres , du petit argent comptant qu'on donne à Jacinte : c'est un parti fort avantageux pour elle , en un mot , car il est vieux.

TRIOLET.

C'est ce qu'il y a de bon ; car il est si vieux & Jacinte si jeune , qu'il achevera bien-tôt de vieillir avec elle.

FROSINE.

Il m'a mis dans ses interêts enfin :

TRIOLET.

Je sui sdonc dans les vôtres.

FROSINE.

Il vous a promis, m'a-t-il dit, un petit présent comme à moi.

TRIOLET.

Il m'a prié d'exhorter mon écolière, à vouloir bien être mariée par raison. Il y a de mes confrères qu'on paye, pour inspirer de l'amour à leurs écolières; cela est deffendu, cela : mais j'inspirerai de la raison à la mienne, cela n'est permis, quoique ce ne soit pas mon métier.

FROSINE.

Je crains bien, que quelque jeune étourdi ne lui ait inspiré autre chose.

TRIOLET.

Je la soupçonne aussi de n'être pas insensible.

FROSINE.

Ce matin en la menaçant de son Couvent, je l'ai trouvée rêveuse; ses petites naïvetés étoient moins gayes, mais plus spirituelles qu'à l'ordinaire.

TRIOLET.

Je remarquai moi l'autre jour en lui donnant leçon, qu'elle s'arrêtoit sur les passages tendres; & qu'elle faisoit des soupirs qui n'étoient pas nottez.

## LA JOUEUSE,

FROSINE.

Chut. La voilà qui sort de la Salle de jeu.

TRIOLET.

Aidez-moi à sonder son cœur ; je lui ai donné malicieusement , une chanson tendre à étudier.

FROSINE.

Bon, bon, nous verrons si elle l'exprimera naturellement.

TRIOLET.

Où va-t'elle donc ? elle tourne à droit , à gauche.

FROSINE.

Une jeune innocente , qui n'a jamais vû que son Cloître, est bien étourdie de se trouver dans la maison d'une mere qui donne à jouer.



## SCENE V.

JACINTE, FROSINE, TRIOLET.

JACINTE.

AH! Frosine, je viens d'avoir bien peur.

FROSINE.

Hé de quoi donc ?

## JACINTE.

Je cherchois ma mere ; on m'a dit , elle est là-dedans qui joue : bon , bon , ai-je dit , elle en fera de meilleure humeur ; car quand on joue , je croyois moi que c'étoit comme au Couvent à la recreation , on joue pour se divertir , mais j'ai vû que le jeu de ma mere , c'étoit une querelle : on faisoit un tintamare , & tout d'un coup on a fait silence ; ma mere tenoit des cartes , & elle en tiroit une tout doucement , tout doucement : dès qu'elle a été retournée , il y a eû une femme qui a fait un cri , & la querelle a recommencé : on a refait silence , & ma mere a retourné une autre carte ; c'est à celle-là que j'ai eû bien peur : c'étoit des hommes comme des yvrognes ; & un autre ( qui faisoit le possédé avec des grimaces de rage ) est venu de toute sa force enfoncer un carreau de vître avec sa tête qui a passé à travers : ah ! Frosine , comment ma mere peut-elle vivre dans un enfer comme cela ?

## FROSINE.

Je vous l'avois bien dit , Mademoiselle ; il y a quelque difference entre la maison de votre mere , & un Couvent.

## LA JOUEUSE,

## TRIOLET.

Vous entendrez ici une harmonie bizarre ; le bruit des carrosses , avec le son des Violons ; les Musiciens fredonnent , & les chevaux hannissent. On entend heurler les joueurs , & glapir les Musiciennes ; ronfler les Bassons , & brailler les joueuses : enfin l'on n'entend ici que preluder , disputer, accorder , quereller , jurer , & chanter.

## JACINTE.

Je ne puis revenir de ma frayeur. Quelles figures de femmes j'ai vû là-dedans ! je croi que j'en ai entendu une qui juroit.

## FROSINE.

Ah ! vous vous êtes trompée.

## TRIOLET.

Les joueuses sont trop modestes pour jurer.

## JACINTE.

Si ma mere ne voit que de ces compagnies là , j'aime beaucoup ma mere , mais je serois bien fâchée de demeurer avec elle.

## TRIOLET.

L'aveu est naïf.

## JACINTE.

C'est pour cela , Frofine , que je souhaite d'être mariée bien yîte,

TRIOLET.

Vous êtes naïve , mais vous n'êtes pas naïve.

FROSINE.

Ca , Mademoiselle , il y a long-tems que je ne vous ai entendu chanter , j'en meurs d'envie.

TRIOLET.

Je vous ai tantôt donné une chanson à étudier , la sçavez-vous ?

JACINTE.

Oh vraiment oui , je l'ai apprise tout d'un coup.

TRIOLET.

C'est que les paroles en sont naturelles : ce qui est naturel s'apprend si vite. Voyons comme vous la chanterez ?

JACINTE.

La timide & sensible Hortence ;  
Surprise d'un amour naissant ,  
Loin de dire ce qu'elle pense ,  
N'ose penser ce qu'elle sent.

TRIOLET.

Recommencez cela , Mademoiselle ; vous n'avez pas exprimé à ma fantaisie.

La timide & sensible Hortence ,

JACINTE.

Surprise d'un amour naissant ;



## LA JOUEUSE,

FROSINE.

Oui, comme si vous sentiez naître l'amour.

JACINTE.

Loin de dire ce qu'elle pense,

N'ose penser ce qu'elle sent,

N'ose...

TRIOLET.

N'ose...

FROSINE.

Vous exprimez bien que vous n'osez ;  
mais il faut chanter comme si vous sentiez  
ce qu'elle sent.

JACINTE.

Ce que je sens.

TRIOLET.

Il n'y a pas ce que je sens, il y a ce qu'elle  
sent.

JACINTE.

Ah ! ... ce qu'elle sent.

TRIOLET.

Plus tendrement.

JACINTE.

Ce qu'elle sent,

TRIOLET.

Encore plus de tendresse.

JACINTE.

Oh ! en voilà assez, Monsieur Triolet.

FROSINE.

COMEDIE.

353

FROSINE à Triolet.

Oui elle ena sa suffisance.

TRIOLET à Jacinte.

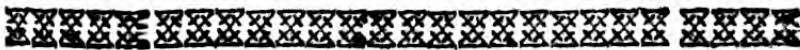
Que voulez - vous dire donc ?

JACINTE.

Je veux dire moi que je suis lassé de chanter. Ah, voilà mon beau-pere qui me va faire encore chanter ; je vais l'éviter , Frosine, car je ne suis pas en humeur de Musique. *elle sort.*

TRIOLET.

Elle a une autre Musique en tête, comme vous voyez.



SCENE VI.

Mr. ORGON , TRIOLET , FROSINE.

FROSINE.

J'Aprfondirai tout à l'heure cet amour là.

ORGON.

Qu'est-ce donc , mes enfans , ma femme ne veut pas qu'on chante dans ce Salon-ci ?

FROSINE.

Non , Monsieur.

ORGON.

Allons donc faire notre Concert là-de-

*Tome III.*

Gg

dans ; je ne dispute jamais contre elle, une joueuse est trop forte en dispute.

FROSINE.

Vous ne disputerez donc point contre Madame, au sujet de Jacinte qu'elle marie ?

ORGON.

Le mariage de Jacinte, c'est l'affaire de ma femme.

FROSINE.

Je conviens que c'est l'affaire de Madame ; cependant vous êtes le beau-pere.

ORGON.

Je ne me mêle point des affaires de ma femme ; & pourvû qu'elle choisisse à sa fille un mari qui soit honnête-homme, je n'ai rien à lui dire.

FROSINE.

Il est vrai que Madame, est seule mere & maîtresse de sa fille.

ORGON.

Elle ne l'est pas de sa dot heureusement car feu son premier mari. ( Hé , je me ferois bien passé d'être le second ) feu son premier mari donc a laissé vingt mille écus à Jacinte : j'en suis depositaire, Mr. Triolet, je les ai en argent comptant dans mon coffre, & je voudrois être debarrassé de l'argent & de

la fille ; car l'un & l'autre inquiettent trop ceux qui les gardent.

TRIOLET.

Et vous n'aimez pas l'inquietude ?

ORGON.

Je n'aime que la joye & la Musique , comme vous sçavez.

FROSINE.

C'a , Monsieur , nous voulons pourtant vous proposer un bon parti pour Jacinte , c'est ce vieux Chevalier que vous connoissez.

ORGON.

Ha , ha , oui vraiment , il est riche & honnête homme ; oui , oui , je le veux bien si ma femme le veut. Mais songeons au plus pressé , allez vite accorder votre Clavecin , Monsieur Triolet , car Madame la Marquise va venir , elle veut entendre votre Cantate , cette Marquise-là est une Marquise de bonne humeur , avec qui j'ai fait connoissance à la campagne , d'où je viens. C'a allez donc vite vous accorder tous là-dedans , moi je vais tâcher de m'accorder avec ma femme , pour marier au plus vite , Jacinte.

Il faut que je me fasse la violence de parler d'affaires à ma femme.



## S C E N E VII.

ORGON , LISETTE.

ORGON.

**H**E bien, Lisette, as-tu averti ma femme ?

L I S E T T E.

Oui, Monsieur.

ORGON.

Devenir ici ? car je ne veux point entrer dans son brelan.

L I S E T T E.

Elle va venir ici, Monsieur.

ORGON.

Ne trouve-tu pas plaisant que depuis mon retour de la campagne, je n'aie encore pû parvenir à l'honneur de saluer ma femme ? Mais que ne vient-elle donc ?

L I S E T T E.

C'est qu'elle est un peu occupée.

ORGON.

Quoi ! elle ne donnera pas une demie-heure, à l'établissement de sa fille ?

L I S E T T E.

Elle a presentement une occupation bien importante ; c'est à elle à faire la main , elle viendra vous parler dès qu'elle aura eû le coupe-gorge.

O R G O N.

L'étrange femme que ma femme !

L I S E T T E.

En attendant , Monsieur , je voudrois vous prier de protéger un homme que je veux proposer tantôt à Madame pour Jacinte : c'est un jeune homme aimable , qui est fils unique d'une mere très-riche , & qui n'a plus de mari ; ce jeune homme-là s'appelle Dorante.

O R G O N.

Hé , c'est le fils de Madame la Marquise ! Je connois cela , Lisette , je connois cela ; c'est un fort bon parti pour Jacinte. On dit qu'il est fort honnête homme ce Dorante-là , & je consens qu'il épouse Jacinte , si ma femme le veut , s'entend.

L I S E T T E.

Je tâcherai de lui faire vouloir ; mais elle ne veut point me dire à qui elle destine Jacinte ; il y a là-dessous un mistere que je ne comprends point , ne pourriez-vous point penetrer ? . .

Je ne veux point penetrer, cela donne trop de peine; mais, je serois ravi de faire alliance avec cette Marquise : nous avons fait amitié à la campagne d'où je viens , nous nous sommes bien réjouis ; c'est une femme de mon caractère, un caractère mêlé , moitié folie, moitié raison , n'aimant que le plaisir ; c'est une humeur folâtre , vive , charmante enfin , car elle est toute opposée à l'humeur de ma femme.

L I S E T T E .

C'est pour cela que vous l'aimez tant.

O R G O N .

La voilà qui arrive , je crois ; oui c'est elle-même.

L I S E T T E .

Oui , car je vois son fils avec elle.





## S C E N E I X.

ORGON, LA MARQ. DORANTE,  
LISETTE, CHAMPAGNE.

ORGON.

Comme vous courez, Madame la Marquise, vous ne me donnez pas seulement le loisir d'aller au-devant de vous.

LA MARQUISE.

Bon jour, Monsieur Orgon, bon jour ; permettez-moi que j'acheve de demander à mon Laquais, à combien de personnes j'ai promis d'aller passer l'après-midi avec elles. Tu me disois donc, Champagne ?

CHAMPAGNE.

Que Monsieur votre oncle, ce vieux Chevalier vous viendra prendre à quatre heures pour l'Opera.

LA MARQUISE.

Je ne manquerai pas d'y aller.

CHAMPAGNE.

Il y a Madame la Presidente, qui vous attend à cinq heures pour aller à la Comedie.

LA MARQUISE.

J'irai sans faute.

*Tome III.*

G g iiij



360 LA JOUEUSE,

CHAMPAGNE.

Il y a une partie d'ombre à cinq heures  
aussi.

LA MARQUISE.

J'irai, j'irai.

ORGON.

En trois endroits à la même heure, l'aimable femme.

LA MARQUISE.

Je veux avoir des plaisirs à choisir à toutes les heures du jour ; j'ai si peur de m'ennuyer.

ORGON.

Si vous voulez profiter du tems , on vous a préparé là-dedans une espece de petit concert. . .

LA MARQUISE.

Qu'est-ce donc , mon fils, tu ne dis mot ? t'ennuyes-tu déjà ici ?

DORANTE.

Je ne m'ennuye jamais où vous êtes , ma mere.

LA MARQUISE.

Il est poli ce jeune homme-là ; nous vivons ensemble comme un frere & une sœur.

LISETTE.

Vous êtes assez jeune pour qu'on s'y trompe , Madame.

LA

## LA MARQUISE.

Je m'y trompe bien moi-même ; comment pourrois-je ne pas croire que je suis jeune ? il y a si long-tems qu'on me le dit ; je le croirai tant qu'on me le dira , & peut être encore après. Voilà un fils que je vais marier pourtant , & c'est ce qui le rend chagrin ; car je lui destine une femme riche qui n'est pas belle : c'est un mariage de raison.

## ORGON.

Un mariage de raison , est un mariage bien triste , Madame.

## LA MARQUISE.

Oui , mais je veux être obéïe ; je suis une mechante mere , quoique la meilleure femme du monde : heureusement , mon fils a bon esprit , il regardera ce mariage là du bon côté ; il n'y a que maniere d'envisager les choses : le veuvage par exemple m'eût affligé le reste de mes jours , si je n'y eusse envisagé qu'un mari perdu ; j'y vois la liberté retrouvée , sujet de joye.

## DORANTE.

Je ne connois point encore la personne à qui vous me destinez ; je vous demande-

rai du tems pour examiner , pour me résoudre.

LA MARQUISE.

Non, non, je veux finir au plutôt, tu es trop lent dans tes résolutions; je ne fus pas si long-tems à me résoudre moi, quand j'épousai ton perc. A la vérité, je m'en suis repentie; feu mon mari étoit jeune, noble, plein d'esprit, charmant de sa personne, & pas un fol avec. Je lui fis sa fortune parce qu'il m'adoroit, mais il ne m'adoroit que parce que je lui faisois sa fortune: il devint bientôt ingrat, Monsieur Orgon, car ce fils unique là, a toujours été l'unique.

LISETTE à *Dorante*.

Oui Jacinte est là-dedans au concert.

DORANTE.

Si ma mere vouloit bien entrer, je suis impatient d'entendre le concert.

LA MARQUISE.

Laisse-moi conter mes chagrins; cela me réjouit.

ORGON.

Je vous réjouirois bien, si je vous contois les miens: une femme joueuse fournit des sujets de chagrin qui ne laissent pas d'être plaisans. Un jour au retour

d'un voyage , ma femme avoit joié ses pierreries , ses dentelles ; je la trouvai en linge uni ; c'est par vertu, me dit elle, je suis dans la reforme: elle avoit par reforme aussi troqué mes tapisseries de damas, contre du cadis , & ma vaisselle d'argent , contre de la fayance , cela fit que nous nous separâmes de corps & de biens , mais trop tard. On devroit toujours commencer par se separer , pour conserver l'union dans un ménage.

DORANTE.

Je vais toujours entrer au concert, ma mere.

LA MARQUISE.

Quelle impatience ! je ne croyois pas que tu aimasses tant la Musique.

ORGON.

Entrons , je vous ferai voir aussi la fille de ma femme , dont je vous ai parlé à la campagne.

LA MARQUISE.

Je meurs d'envie de la voir.

DORANTE à part.

Et moi aussi.

ORGON.

Elle chante passablement , & je vous

ferai entendre là-dedans quelques chansons sur un sujet qu'on ne met gueres en Musique, c'est sur le jeu.

LA MARQUISE.

On a chanté les Buveurs, les Amans, mais on n'a point chanté les Héros du Breilan, ni les Heroïnes du Papillon. *elle entre avec Orgon.*

L I S E T T E.

N'allez-vous pas d'abord voir Madame Orgon, & perdre de l'argent avec elle pour gagner son amitié ?

D O R A N T E.

Ah ! le plus pressé c'est de voir Jacinte.

L I S E T T E.

Je vais tâcher moi de déterminer Madame en votre faveur.

D O R A N T E.

Sois sûre de ma reconnoissance.





## ACTE II.

---

### SCENE I.

FROSINE , JACINTE.

FROSINE.

**O**ui, oui, nous rentrerons tout à l'heure au Concert; mais vous n'y avez été gueres attentive; vos yeux y ont eû plus de plaisir que vos oreilles, parlez-moi franchement.

JACINTE.

Tu sçais que j'ai bien plus de confiance en toi qu'en Lifette, oui je me sens toute soulagée d'être seule avec toi.

FROSINE.

Vous soupirez comme quand on a du chagrin.

JACINTE.

Ce n'est pas cela que j'ai, Frosine.

FROSINE.

Allons ne vous contraignez plus, ache-

366 LA JOUEUSE,  
vez de vous soulager , dites-moi tout ce  
que vous avez sur le cœur.

JACINTE.  
Frosine.

FROSINE.  
Mademoiselle.

JACINTE.  
Je n'osai jamais te parler hier de quelque  
chose ; j'en avois bien envie pourtant.

FROSINE.  
Vous venez de regarder là-dedans un jeu-  
ne homme , qui n'aura pas diminué votre  
envie.

JACINTE.  
J'ai une curiosité , Frosine.

FROSINE.  
J'ai aussi une curiosité , Mademoiselle.

JACINTE.  
Dis-moi la tienne , je te dirai la mienne  
après.

FROSINE.  
Ma curiosité à moi , c'est de sçavoir si le  
fils de cette Marquise qui vous regarde tant,  
ne vous auroit point inspiré un peu d'a-  
mour.

JACINTE.  
Ah ! la plaisante chose , Frosine , c'est  
justement ce que je voudrois sçavoir de toi.

FROSINE.

Je croyois que c'étoit à vous à me l'apprendre.

JACINTE.

Tu ne m'entends pas, Frofine : je sçai bien sans toi que Dorante me plaît ; mais je veux que tu m'apprenne , si ce que je sens , c'est proprement ce qu'on appelle amour dans les romans , car j'ai lû des romans où j'étois.

FROSINE.

Je vois bien que vous avez de l'érudition.

JACINTE.

Mon Dieu, je sçai bien que j'aime un peu , ce n'est pas là ce que je te demande ; mais comme cela ne fait que commencer , je veux que tu m'aides à connoître, si ce sera quelque jour une de ces passions , comme j'ai lû qu'il y en a , qui feroient mourir une fille de chagrin , si elle n'épousoit pas celui qu'elle aime

FROSINE.

Quand vous lisez ces amours-là , aviez vous bien envie de voir la fin du roman ?

JACINTE.

Oui, Frofine , mais hier , je ne pûs jamais aller jusqu'au bout ; car en lisant je rêvai



tant à Dorante, que j'avois les yeux sur le livre, & si je ne lisois rien... que pense tu de cela, Frosine?

FROSINE.

Ce que j'en pense?

JACINTE.

Oui, car je n'ai vû Dorante que trois ou quatre fois au couvent, où il venoit voir une parente. Hé bien par exemple je le regardai tant la premiere fois, que dès la seconde je n'osai plus le regarder, crois-tu que ce soit là de l'amour, Frosine?

FROSINE.

Hé mais....

JACINTE.

Tout à l'heure encore, cette Marquise m'a parlé de Dorante, moi pour lui cacher ce plaisir qu'elle me faisoit, je me refrognais le visage, je me mordois les levres: je crois que si c'eut été Dorante lui-même, je n'aurois jamais pû me retenir: crois-tu que ce soit là de l'amour, Frosine?

FROSINE.

C'est mon opinion, Mademoiselle; oui vous pouvez être sûre que vous aimez; mais êtes vous sûre d'être aimée?

JACINTE.

Dorante ne m'a encore pû dire que de petits mots devant le monde , mais en sortant l'autre jour il me donna en cachette ce billet.

FROSINE.

Voyons.

JACINTE.

Je me ferois bien gardée de recevoir un billet tendre ; mais il me dit tout bas que c'étoit une chanson , qu'il ne vouloit pas que personne vît que moi ; je te prie en lisant ces tendresses là , d'examiner si elles sont sinceres , je ne me connois point à cela moi.

FROSINE.

Il n'est pas question de cela , Mademoiselle , il s'agit d'oublier entierement un homme que vous ne sçautiez jamais épouser : car enfin dans la situation de vos affaires , étant fille d'une mere ruinée , & Dorante dépendant d'une mere interressée , il est impossible.... Mais les voilà qui vont chez votre mere , Dorante vient ici ; croyez-moi , Mademoiselle , évitez-le puisqu'il ne vous est plus permis de l'aimer.

JACINTE.

Fuyons donc.



## SCÈNE II.

LA MARQ. , ORGON , DORANTE ,  
FROSINE , JACINTE .

DORANTE .

OUI , ma mere , je vous ai dit que Madame Orgon meurt d'envie de lie amitié avec vous .

LA MARQUISE .

Volontiers . Quand ce ne seroit que pour l'amour de sa fille , qui me plaît beaucoup , mon fils .

JACINTE *à part* .

Puisque je lui plais , demeurons ; il m'est permis d'aimer Madame la Marquise .

LA MARQUISE .

Venez Jacinte , venez : oui , Monsieur Orgon , je l'aime déjà de tout mon cœur .

JACINTE .

Je prens aussi la liberté de vous aimer déjà beaucoup .

LA MARQUISE .

Cette declaration me charme ; car c'est la nature qui parle .

JACINTE regardant Dorante.

Je vous prie , Madame, de rester ici toute la journée.

LA MARQUISE.

Vous avez donc bien du goût pour moi ?

JACINTE.

Je n'ai jamais eû tant de plaisir , que depuis que vous êtes ici , Madame.

LA MARQUISE.

On voit qu'elle m'aime ; car elle dit cela d'un courage.

FROSINE.

Madame Orgon , vous attend chez elle , Madame.

LA MARQUISE.

Allons , allons.

ORGON.

Non , non , Madame , je l'ai fait avertir de venir ici ; il ne convient point que vous entriez dans une tabagie de joueurs.

LA MARQUISE.

Allons donc l'attendre dans votre appartement.

ORGON.

Elle n'y viendrait pas non plus , son appartement & le mien sont comme deux

pays ennemis ; ce salon-ci est neutre , ref-  
tons-y.

LA MARQUISE.

Quoi ! vous ne rendez jamais visite à votre  
femme ?

ORGON.

Quel moment prendrois-je pour lui ren-  
dre visite ? elle ne fait que jouer & dormir.  
Toujours ou dans la Salle du jeu ou dans  
son lit : je n'entre point là moi. C'a , en at-  
tendant ma femme, chantons quelque cho-  
se Frosine.

LA MARQUISE.

Oui, oui, car je ne l'ai pas bien enten-  
duë là-dedans, j'ai toujours causé avec Ja-  
cinte : j'aime beaucoup la Musique moi,  
mais je ne veux pas qu'elle m'empêche de  
causer, c'est l'usage d'entendre ainsi les  
concerts ; la simphonie ne sert à present  
que de basse continuë à la conversation.

ORGON.

Un peu de silence, si vous voulez qu'elle  
chante.

LA MARQUISE.

Je sçai me taire, Monsieur Orgon.

ORGON.

Ecoutez donc.

FROSINE.

Là, là, là, là, là, là.

COMEDIE.

373

LA MARQUISE à Dorante,

Taisez-vous aussi, mon fils, taisez-vous, vous parlez là des yeux... je vous deffens de plaire à mon fils, Mademoiselle, car je veux le marier à une riche laide; il reculera tant qu'il pourra, parce qu'elle est laide, & je presserai tant que je pourrai parce qu'elle est riche.

FROSINE.

Chantons à Madame, ce petit duo, qu'elle nous a demandé là-dedans, contre les Joueurs & contre les Amans.

LA MARQUISE.

Et les Amans, oui je ne veux entendre chanter que sur ce ton-là.

FROSINE.

Un Amant bien traité dans son premier transport,

Jure & s'écrie,

Oui j'aimerai jusqu'à la mort

L'objet qui fait le bonheur de ma vie.

ORGON.

Un joueur maltraité dans son premier transport

Jure & s'écrie,

Je hairai jusqu'à la mort

Le jeu qui fait le malheur de ma vie.



Un amant bien traité }  
 Un joueur mal traité } dans son ir. transport.

Jure & s'écrie ,

Jure & s'écrie ,

Je hairai }  
 Oui j'aimerai } jusqu'à la mort.

Le jeu } qui fait { le malheur }  
 L'objet } qui fait { le bonheur } de ma vie.

F R O S I N E.

Lorsqu'un calme ennuyeux endort le Dieu  
 des vents

Dans une oisiveté profonde,

Il s'amuse à graver sur l'onde

Les discours, les sermens

Des joueurs, & des amans.





## SCENE III.

LA MARQUISE, JACINTE, ORGON,  
DORANTE, LA JOUEUSE, FROSINE.

## LA JOUEUSE.

**A**H ! Je m'apperçois bien que vous êtes  
revenu de la campagne, mon mari ;  
il y avoit long-tems que je n'avois entendu  
chanter : vous allez reprendre votre train  
de musique. Tant que le jour dure on en a  
la tête rompuë ; on croit au moins qu'en  
jouant la nuit on pourra jouer tranquille-  
ment ; point du tout, c'est un reveillon de  
claveffins, de violons. . . je ne sçaurois avoir  
ici un laquais raisonnable, tous jouent du  
violon jusqu'à mon petit dragon ; il étudie  
une maudite ouverture d'Opera qu'il re-  
commence vingt fois en une heure, & c'est  
justement celle de toutes les ouvertures qui  
me porte plus malheur dès que je l'ai en-  
tenduë : je tenois les cartes, j'allois faire  
une main complete, j'entends le violon,  
c'est l'ouverture maudite. Ah ! je suis per-  
duë, ai-je dit, ma carte va venir, cela n'a



376 LA JOUEUSE,  
pas manqué : l'ouverture recommence , je  
tire ma carte, & j'ai le coupe gorge, Mon-  
sieur , j'ai le coupe gorge.

O R G O N.

Voilà un beau recitativ pour mettre en  
Musique.

LA MARQUISE.

Je ne m'attendois pas à la sortie que  
vous venez de faire sur nous.

LA JOUEUSE.

Je vous demande pardon , Madame , c'est  
que je suis si piquée... car depuis le pre-  
mier jour de ce mois-ci , qui est mon mois  
climaterique , tout me porte malheur :  
hier encore je fus portée au flambeau, pour  
avoir vû entrer une figure d'homme ; ce  
maudit homme-là sçait que sa presence  
m'est fatale , & il a la rage de se venir met-  
tre sur le dos de ma chaise , c'est un écu-  
meur de réjouissances , il a la face blême  
& longue d'une toise ; dès que je le vois,  
ma carte est en l'air.

LA MARQUISE.

De peur que ma face ne vous porte mal-  
heur , je vous laisse , Madame , je vous  
laisse.

La

LA JOUEUSE.

Non, Madame, c'est moi qui vous laisserai libre ; pardonnez un premier mouvement.

LA MARQUISE.

Vos premiers mouvemens me font craindre les seconds.

ORGON.

Je ne reconnois plus ma femme ; car avant que le jeu lui eut aigri l'humeur, elle étoit polie, gracieuse, enjouée, aussi je l'aimois . . . tels que vous nous voyez, nous nous sommes mariés par passion.

LA MARQUISE.

C'est pour cela que vous vous êtes séparés, voilà un bel exemple, mon fils.

LA JOUEUSE.

C'est mon mari qui a voulu la séparation.

LA MARQUISE.

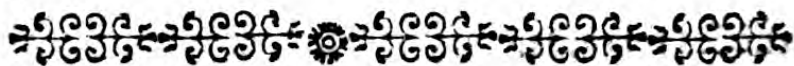
Ce sont toujours les hommes qui commencent le divorce ; entendez-vous Jacinte ; mais rentrons chez vous, Monsieur Orgon : je vous estime, Madame je vous honore : mais votre caractère est si opposé au mien que nous ne pourrons jamais avoir aucune liaison. Entendez vous mon fils ?

FROSINE à la Marquise.

Cela va bien pour nous, allons chanter  
là-dedans, Madame.

ORGON à la Marquise.

Je vous rejoins dans un moment.



## S C E N E IV.

ORGON, LA JOUEUSE, DORANTE;  
JACINTE.

ORGON.

**C**A, ma femme, je ne veux pas que vo-  
tre fille reste long-tems ici avec vous.  
Une mere joueuse est une mauvaise com-  
pagnie pour sa fille : dites - moi donc à qui  
vous voulez la marier ? c'est un mystere  
dont vous ne m'avez pas encore voulu fai-  
re confidence.

LA JOUEUSE.

Je suis obligée de tenir l'affaire secrette >  
j'ai des raisons de famille.

ORGON.

On ne dit point les affaires de famille à  
un mari.

## LA JOUEUSE.

Je vous promets que demain je déclarerai le mariage de Jacinte.

ORGON.

Pourvû que ce soit un honnête homme, les vingt mille écus de dot sont prêts dans mon coffre ; à demain donc , ma femme , à demain.



## SCENE V.

LA JOUEUSE , DORANTE ,  
JACINTE.

LA JOUEUSE.

**V**OUS voyez qu'il me presse de me déclarer sur le mariage de ma fille ; mais comme je vous le dis hier , il n'est de la dernière importance , qu'on ne sçache point aujourd'hui les engagements que j'ai avec vous.

DORANTE.

Je vous ai gardé là-dessus un secret inviolable , je n'en ai pas même parlé à Liffette ; mais quand me permettrez - vous donc de déclarer mon amour à votre charmante fille ?

Écoutons.

LA JOUEUSE.

Je ne vous le permettrai que demain.

DORANTE.

Quoi! vous aurez la cruauté de ne me pas  
permettre aujourd'hui?

LA JOUEUSE.

Non, je vous le défends, un jour est bien  
tôt passé.

DORANTE.

Ah! qu'un jour me durera, Madame.  
Quel supplice pour moi de laisser encore  
tout un jour ignorer à Jacinte, le plus ten-  
dre amour, la plus violente passion.

JACINTE *à part.*

Passion.

LA JOUEUSE.

Je vous donne ma parole d'honneur, que  
demain Jacinte sera votre femme. Mais je  
vous jure aussi que je romprois l'affaire dès  
à présent...

JACINTE.

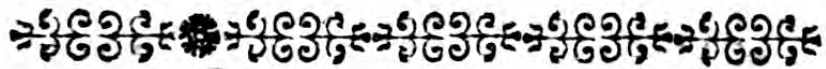
Ah! Ciel!

LA JOUEUSE.

Si je pouvois soupçonner que Jacinte se  
doutât seulement que je la destine à vous.

JACINTE *s'enfuit.*

Ah! si elle m'alloit voir.



SCENE VI.

LA JOUEUSE, DORANTE.

DORANTE.

**J**'Entre aveuglement dans vos raisons.

LA JOUEUSE.

A propos, Monsieur, je ne me souviens plus combien vous me prêtâtes hier.

DORANTE.

C'est une bagatelle; je vais vite rejoindre ma mere, de peur qu'elle ne se doute.

LA JOUEUSE.

Attendez. Je veux sçavoir de vous au juste, ce que je vous dois, car je suis de bon compte.

DORANTE.

Nous parlerons de cela une autre fois.

LA JOUEUSE.

Attendez, vous dis-je.

DORANTE.

Non, Madame.

LA JOUEUSE *l'arrêtant par le bras.*

Venez donc, j'ai autre chose à vous dire.

## LA JOUEUSE,

DORANTE.

Ah ! si c'est d'autre chose , parlez , Madame , qu'y a-t-il pour votre service.

LA JOUEUSE.

Il y a pour mon service .. il y a . . . hélas rien pour ainsi dire , d'avoir la complaisance de rester un moment pour me consoler ; car j'ai un foible moi , quand il m'est arrivé des malheurs au jeu , il me semble que je suis soulagée quand je puis les conter à un ami. Mais je dis en parler seulement pour en parler.

DORANTE.

Les plaintes soulagent , cela est naturel.

LA JOUEUSE.

Les plaintes soulagent , mais à qui se plaindre , les joueurs sont des barbares , & les amis n'entrent point dans les afflictions du jeu ; ils vous accablent de remontrances , au lieu de vous consoler.

DORANTE.

Je ne suis point de ces amis-là.

LA JOUEUSE.

Ne croyez pas au moins que mes plaintes soient des préambules d'emprunt ; non , Monsieur , non , loin de vous emprunter , je songe à vous rendre .

DORANTE.

J'ai encore quelque argent à votre service.

LA JOUEUSE.

Non, Monsieur, non, vous vous imaginerez que c'est par rapport à ma fille.

DORANTE.

Je n'imagine rien, je vais vous chercher de l'argent chez moi.

LA JOUEUSE.

Je ne souffrirai point que vous alliez exprès chez vous pour me chercher de l'argent.

DORANTE.

J'y ai affaire pour autre chose.

LA JOUEUSE.

En cecas-là, je vous laisse aller ; mais que ce ne soit point exprès pour moi au moins, car je trouverai tantôt ici assez d'amis.

DORANTE.

Je ferai de retour dans un moment.



## SCENE VII.

LA JOUEUSE *seule*.

**A** Quelle extrémité suis-je réduite ! voilà mon mari de retour ; que deviendrais-



je s'il alloit s'appercevoir ? .. mais en vingt quatre heures ma fortune peut changer ; j'ai remarqué que le bonheur m'attend toujours à ma dernière pistolle, je suis pourtant bien par-delà ; attendons ici l'argent de Dorante.



## SCENE VIII.

LA JOUEUSE, LISETTE.

LISETTE.

**T**out est tranquille dans la Salle du jeu, car il n'y a plus personne; les trois dez viennent de finir, & les grands acteurs du lansquenet ne sont pas encore arrivez ; cela fait un entracte. Pendant que vous êtes dans l'inaction, Madame, voulez vous que nous reglions nos petits comptes ?

LA JOUEUSE.

Ils seront faciles à regler, Lisette.

LISETTE.

Et difficiles à acquitter. Sçavez-vous bien que vous me devez tous les soupers que vous avez donnez depuis trois mois ?

LA JOUEUSE.

Bon, tu nous donnes de plaisans soupers,

pers ; ils ne me font point d'honneur , on ne voit rien de propre , rien en ordre.

L I S E T T E.

Rien en ordre , rien de propre ! est-ce ma faute , Madame , si les joueurs acharnez à leur table, n y veulent point d autre nape que le tapis verd ? ce n'est pas ma faute. si vous n'avez plus ni assiettes ni cuilliers , ni fourchettes. On prend du sel avec le coin d'une carte , & on voit courir à la ronde un chapon en l'air ; chacun en arrache son lopin , comme quand on tire l'oye : celui-ci boit d'une main , & joue de l'autre ; l'un avale engemissant , l'autre mâche en jurant ; celui-ci mange les cartes avec son pain ; & l'autre avale sa rage avec un verre de vin ; quel ordre puis-je mettre à tout cela moi ?

L A J O U E U S E.

Enfin je veux bien te passer cet article-là , ce qui est dépensé est dépensé , le reste c'est pour toi je te le donne.

L I S E T T E.

Comment donc , Madame , j'ai tout avancé , vous ne m'avez rien donné ; & le reste c'est pour moi ?

LA JOUEUSE.

Tà, tà, quoi ne reçois-tu pas l'argent des cartes ?

L I S E T T E.

Je le reçois, je vous le prête; vous me le devez, je le dois; mais nous payerons tout quand nous gagnerons. Parlons à présent de Jacinte, dont le mariage me tient au cœur. Car Jacinte, pour ainsi dire, est presque ma fille; parce que vous n'avez pas le loisir d'être sa mère.

LA JOUEUSE.

J'ai plus de naturel que tu ne penses, Lisette, j'aime tendrement ma fille.

L I S E T T E.

C'à, dites-moi donc enfin à qui vous la destinez? & raisonnons solidement là-dessus.

LA JOUEUSE.

Volontiers, raisonnons, & pesons bien toutes choses; car hors ma passion du jeu, j'ai du jugement & de la tête, Lisette, & de la tête; consultons donc la raison & ma tendresse maternelle.

L I S E T T E.

La raison & la tendresse maternelle, veulent que vous donniez Jacinte à un homme qui en soit amoureux; parce que l'amour

suppléra au peu de bien qu'elle a , ainsi il faut examiner . . . .

LA JOUEUSE.

Lisette n'est - ce pas à six heures que les gros joueurs doivent venir ?

LISETTE.

Hé , Madame , que votre tendresse maternelle m'écoute.

LA JOUEUSE.

J'écoute. Il me semble que j'entens un carosse ?

LISETTE.

Non : c'est une charette , je vous prie donc de faire attention à une chose . . . .

LA JOUEUSE.

Ecoutons.

LISETTE.

Ecoutez donc ! . . .

LA JOUEUSE.

Ha , celui-là est un carosse.

LISETTE.

Oui : mais il passe.

LA JOUEUSE.

Hélas oui , il passe.

LISETTE.

Considerez donc que si . . . .

Oh pour le coup, voilà un carrosse qui arrête.

L I S E T T E.

Il passe encore ?

L A J O U E U S E.

Il passe encore.

L I S E T T E & L A J O U E U S E *toutes deux ensemble.*

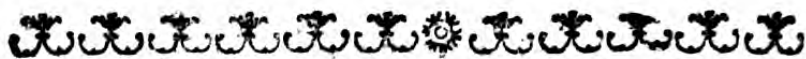
Il passe, il passe.

L A J O U E U S E.

Ah ! je vois pourtant un homme qui monte, il faut que j'aie faire ma partie : écoute, Lisette, tu aimes ma fille, vois ce qu'il faut faire pour son bien, tout ce que tu feras sera bien fait.

L I S E T T E.

Sa tendresse maternelle à la rage du jeu : allons voir avec Dorante les mesures qu'il faut prendre avec cet esprit-là.



## S C E N E I X.

L A J O U E U S E , T R I O L E T.

L A J O U E U S E *en colère.*

**A**H ! pour cela, Monsieur Triolet, vous êtes un homme insupportable.

TRIOLET.

Que vous ai-je donc fait , Madame ?

LA JOUEUSE.

Peut - on rien voir de plus ridicule ? vous montez les degrez avec un fracas , vous venez d'un air empressé , comme si vous étiez un joueur , un coupeur ; je crois que c'est quelqu'un , & ce n'est que Monsieur Triolet.

TRIOLET.

Je suis fâché , Madame , de n'être que moi ; vous devinez apparemment à ma mine , que je viens vous demander de l'argent.

LA JOUEUSE.

Est-ce que je vois dois de l'argent , Monsieur Triolet ?

TRIOLET.

N'en doutez point , Madame ; depuis deux ans , j'eleve votre fille dans les principes du beau chant ; ce sont deux années d'éducation que vous me devez.

LA JOUEUSE.

L'éducation d'une fille est si précieuse qu'on ne peut la payer.

TRIOLET.

Je ne vous importunerois pas sans certaines conjonctures.

**LA JOUEUSE},**

**LA JOUEUSE.**

Les conjonctures du lansquenet m'ont renduë insolvable, cependant je m'acquitterez si vous voulez.

**TRIOLET.**

Si je le veux Madame?

**LA JOUEUSE.**

C'est je crois cinquante louis que je vous dois.

**TRIOLET.**

Cinquante louis, justement.

**LA JOUEUSE.**

Voulez-vous?...

**TRIOLET.**

Quoi, Madame?

**LA JOUEUSE.**

Voulez - vous les jouer en trois raffles comptées?

**TRIOLET.**

Moi, Madame?

**LA JOUEUSE.**

Ce sera cent ou rien.

**TRIOLET.**

Je ne joue jamais moi que du Theorbe.

**LA JOUEUSE.**

Tant pis pour vous.

**TRIOLET.**

En tout cas, Monsieur Orgon, m'a promis de me payer à votre refus.

## LA JOUEUSE.

Je vous refuse donc , afin que vous soyez plutôt payé.

TRIOLET.

Parlons d'autre chose , Madame : comme c'est moi qui ménage secrètement avec vous le mariage du riche Chevalier & de votre fille , il me presse de vous presser , vos délais , vos retardemens l'allarment.

LA JOUEUSE.

L'allarment ! dites - vous ? l'allarment , ne vous , ai-je pas donné ma parole ?

TRIOLET.

D'accord , mais . . . .

LA JOUEUSE.

Quand une femme comme moi a donné sa parole . . . .

TRIOLET.

Madame.

LA JOUEUSE.

Apprenez , Monsieur Triolet , que ma parole . . . (*à part.*) Mais j'apperçois Dorante , c'est de l'argent qu'il m'apporte.







## S C E N E X.

TRIOLET *seul.*

C'Est à Dorante à qui elle court; ce Dorante-là m'allarme pour mon Chevalier; il faut travailler à mettre ce Dorante hors des rangs. Mais je n'ai point vû ma femme depuis mon retour, je voudrois pourtant sçavoir d'elle si....



## S C E N E X I.

TRIOLET, FROSINE.

FROSINE.

AH! je vous cherche, Monsieur Triolet.

TRIOLET.

Qu'y a-t-il de nouveau ?

FROSINE.

Ce billet tendre de Dorante, que j'ai promis à Jacinte.

TRIOLET.

Hé bien?

FROSINE.

Je n'ose le donner moi-même à la Marquise, elle est babillarde; ni son fils, ni Jacinte ne me le pardonneront jamais.

TRIOLET.

Attendez, il me vient une idée... donnez-moi le billet.

FROSINE.

Trouvez moyen de le faire voir à la Marquise, je vais lui chercher moi des chansons qu'elle demande.

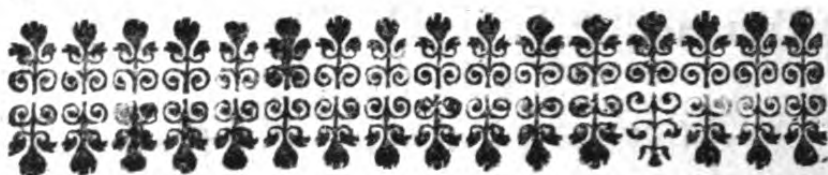
TRIOLET.

Trouverai-je une plume & de l'encre dans votre chambre ?

FROSINE.

Oui, oui, elle est ouverte.

*Fin du second Acte.*



## ACTE III.

---

### SCENE I.

FROSINE, TRIOLET.

FROSINE.

**L**es affaires de notre vieux Chevalier vont à merveilles ; la Marquise ne consentira point que Dorante pense à Jacinte, elle se declare si fort contre les mariages d'amour, qu'elle demande des chansons.

TRIOLET.

Tenez.

FROSINE.

En est-ce là une contre l'amour ?

TRIOLET.

Oui.

FROSINE.

Donnez.

TRIOLET.

Attendez : je viens de la noter exprès sur la declaration d'amour de Dorante à Jacinte...

FROSINE.

J'entens.

TRIOLET.

Pour faire voir à la Marquise, fans nous  
commettre....

FROSINE.

Elle vient.

TRIOLET.

Aidez-moi à jouer mon jeu. Là , là , là ,  
là , là , là , lire ; lisez donc la note , si vous  
sçavez lire , lire.



## SCENE II.

LA MARQUISE , FROSINE ,  
TRIOLET.

FROSINE.

**L**ire , lire , loure , loure.

TRIOLET.

C'est en bemoi , toure loure , loure tou.

LA MARQUISE.

Je cherche mon fils par tout.

TRIOLET.

Par tout ... toure loure , loure tou.

LA MARQUISE.

Où sera-t'il donc ?

## LA JOUEUSE,

TRIOLET.

Il fera forti. Ti rati, ta ti, ta ti.

LA MARQUISE.

Quelles affaires a-t-il tant?

TRIOLET.

Il en a tant, ti ta tan, ti ta tan.

FROSINE.

Il m'apprend une chanson contre l'amour.

TRIOLET.

La voilà, là, là, là, là.

LA MARQUISE.

Voyons.

TRIOLET.

Pardon, si elle n'est pas bien notée ;  
 Frofine a tiré le premier mauvais papier  
 qu'elle a trouvé dans sa poche. Lisez les pa-  
 roles pendant qu'elle vous les chantera.

FROSINE.

Mariez-vous sans amour,

L'amour viendra peut-être ;

Mariez-vous par amour,

L'Hymen le fera disparaître :

Choisissez le plus sur, pour vous aimer un jour ;

Mariez vous sans amour,

L'amour viendra peut-être.

## TRIOLET.

Le second couplet est de l'autre côté ,  
tournez , Madame , tournez.

## FROSINE.

L'hymen est fils d'un enfant,  
L'amour seul le fit naître;  
L'hymen vieillit en naissant ,  
Il est obstiné , grondeur , traître,  
Et d'abord cet ingrat par un poison charmant ,  
Fait mourir en se jouant  
L'amour qui l'a fait naître,

## TRIOLET.

Ces paroles sont assez jolies ?

## LA MARQUISE.

Oui : mais je lis-là d'autres paroles.

## TRIOLET.

Ce n'est pas-là , Madame, c'est à la marge  
que j'ai écrit.

## LA MARQUISE.

Je ne me trompe point . . . c'est-là l'écriture  
de mon fils.

## TRIOLET.

Ce papier vient de la poche de Frosine.

## LA MARQUISE.

Voilà un billet bien impertinent.

## TRIOLET.

Frosine a toujours plein ses poches d'im-  
pertinences.

## LA JOUEUSE,

LA MARQUISE *lisant.*

Oui, charmante Jacinte, je renonce au mariage que ma mere me propose, & rien ne pourra m'empêcher de me donner à vous.

FR OS I N E.

Ah! je suis perduë : c'est un billet que j'ai pris à Jacinte, rendez-le-moi, Madame.

LA MARQUISE.

Non, non; ai-je bien lû? rien ne pourra m'empêcher...ho je l'empêcherai bien moi.

FR OS I N E.

Ne dites donc pas que c'est moi.

LA MARQUISE.

Je vais marier aujourd'hui mon fils à ma fantaisie; ou je le desherite, & je le ferai encore desheriter par le vieux Chevalier notre parent. FR OS I N E.

Hé! Madame, faut-il que je sois cause?..  
*La Marquise, & Frosine sortent.*



## S C E N E III.

TR IO L E T *seul.*

**A**llons rendre compte au Chevalier...  
Mais en passant il faut aller apprendre

mon retour à ma femme ; il faudra l'embrasser ; quelle corvée ! laide , vieille , querelleuse , squelette mourante , qui n'est plus envie que par la langue. . . .



SCENE IV.

TRIOLET, LISETTE.

LISETTE.

**Q**U'est-ce donc , Monsieur le perfide ! j'apprens que vous voulez marier Jacinte à un de vos amis ; je vous declare que je suis ravie de pouvoir me venger de vous sur cet ami-là : dites-moi donc vite quel est celui que vous protegez ? afin que je détruise toutes les pretentions qu'il peut avoir pour Jacinte.

TRIOLET,

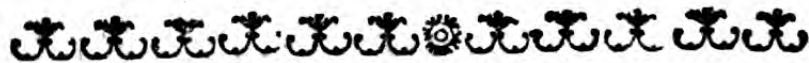
Tu ne me donnes pas envie de t'apprendre qui c'est.

LISETTE.

Hé je m'en doute bien , traître ; c'est peut-être ce vieux Chevalier enrhumé qui a la poitrine fêlée ; car je le viens de voir là avec Frosine : tenez , tenez , le voilà qui vient à pas comtez , toujours touffant ; je



400 LA JOUEUSE,  
vais bien voir tout à l'heure , si c'est-là le  
rival de Dorante.



S C E N E V.

LE CHEVALIER , TRIOLET,  
LISETTE.

TRIOLET.

**H**Om , je la défie de lui tirer son secret :  
c'est un sang froid d'homme. . .

LISETTE.

Venez-vous ici nous donner une petite  
bassette , Monsieur le Chevalier ?

LE CHEVALIER. (*il touffe.*)

Oui , Lisette , oui , heu , je vais un peu  
tailler ces femmes : il y a si long-tems que  
je n'ai taillé , que j'en suis malade : pour me  
guérir , je vais voir si Madame Orgon veut  
ponter.

LISETTE.

Elle ponde tant qu'on veut. Mais il me  
semble que vous avez été long - tems sans  
venir ici ?

LE CHEVALIER.

J'ai demeuré un mois à une de mes terres,  
heu , où je me suis mis au lait. Hé voilà  
Monsieur Triolet ?

TRIOLET.

## TRIOLET.

A votre service, Monsieur.

## LE CHEVALIER.

Oui je me suis mis au lait, car les veilles, les disputes, les juremens nous ruinent la poitrine à nous autres joueurs; vous devriez vous mettre aussi au lait vous autres Musiciens.

## TRIOLET.

Oui: car nous nous ruinons la poitrine en tant de façons. . .

## LE CHEVALIER.

Il faut que je vous enseigne ma maniere de prendre le lait; car il y a maniere de prendre le lait, heu; il y a maniere de prendre le lait, heu.

## TRIOLET.

On voit que vous avez la bonne maniere.

## LE CHEVALIER.

Jem'en trouve fort bien, heu, fort bien; mais je dis fort bien, heu, heu, heu.

## LISETTE.

Oh! le bon lait que vous avez pris là.

## LE CHEVALIER.

C'est que je l'ai quitté hier; ce n'est rien que cela.

## LA JOUEUSE,

L I S E T T E.

Vous voilà guéri, votre poitrine joue de son reste.

L E C H E V A L I E R.

A propos, je vais me marier, Lisette, je vais me marier.

T R I O L E T.

Chut.

L I S E T T E.

C'est donc pour cela que vous avez quitté le lait ?

L E C H E V A L I E R.

Je vais me marier pour la première fois de ma vie : il est tems de se retirer quand on a soixante ans ; je ne puis plus supporter les veilles.

T R I O L E T.

Et vous vous mariez pour dormir ? cela est de bon sens.

L I S E T T E.

Hé peut-on sçavoir qui sera l'heureuse épouse ?

L E C H E V A L I E R.

Cela ne se dit point encore.

L I S E T T E.

Non, non, mais cela se devine.

T R I O L E T.

Monsieur le Chevalier épouse une ai-

COMEDIE.

403

mable veuve, chez qui nous avons fait connoissance.

LE CHEVALIER.

Oui , oui , une veuve.

TRIOLET.

Quand elle sera votre femme , elle sera  
» toujours mon écoliere au moins.

LE CHEVALIER.

A propos , Monsieur Triolet , j'étois l'autre jour chez une de vos écolieres , où l'on vous vint chercher , c'étoit de la part de votre femme qui étoit malade.

TRIOLET.

Helas ! elle est toujours malade , je ne l'ai point vuë depuis huit jours ; j'arrivai hier fort tard de la campagne , Monsieur Orgon m'a donné ici un lit.

LE CHEVALIER.

Je vous apprens que votre femme est malade , car on vint vous chercher : c'étoite crois il y a trois jours.

TRIOLET.

Il y a trois jours ?

LE CHEVALIER.

On nous vint dire que votre femme étoit fort mal ; mais je dis fort mal.

LA JOUEUSE,  
TRIOLET.

Il y a trois jours !

LE CHEVALIER.

Et qu'elle ne pouvoit pas vivre encore  
deux heures.

TRIOLET.

Elle est donc morte ?

LE CHEVALIER.

Je le croirois bien.

TRIOLET.

Courons vite. *il sort.*

LE CHEVALIER.

Je vais tailler là-dedans, avec quelques  
pistoles qui me restent. *il sort.*

LISETTE.

Si la femme de Triolet est morte, j'au-  
rai la survivance : mais à propos cette mort  
nous découvrira peut-être des choses qui  
changeront bien les affaires de Jacinte.  
Oui si les soupçons que j'ai sont véritables,  
la petite Jacinte est à plaindre : elle vient  
à moi, voyons ce qu'elle me veut dire.





## SCENE VI.

JACINTE, LISETTE.

JACINTE.

**J**E te cherche par tout, Lisette.

LISETTE.

Que souhaitez-vous de moi, Mademoiselle ?

JACINTE.

Je souhaiterois . . .

LISETTE.

Vous souhaiteriez ?

JACINTE.

Que tu me donnasses un bon conseil :

LISETTE.

Volontiers : mais c'est Frosine qui vous conseille ordinairement.

JACINTE.

Oui, Lisette ; mais je ne veux plus de ses conseils, ils sont ridicules.

LISETTE.

Que vous conseille-t'elle donc de si ridicule ?

JACINTE.

Elle me conseille de ne point parler à

Dorante, de ne plus l'aimer; y a-t-il rien de si ridicule que de conseiller une chose impossible?

L I S E T T E.

Fi ! voilà une Frofine de bien mauvais conseil : pour être de bon conseil, il ne faut jamais conseiller que ce qui fait plaisir.

J A C I N T E.

Je sçai bien qu'il faut de la raison, Lisette, mais je n'ai rien à me reprocher; car depuis le moment que j'ai commencé à m'appercevoir que j'aimois Dorante, je n'ai pas pû cesser de l'aimer.

L I S E T T E.

Effectivement, on ne sçait comment faire; car on ne peut pas chasser l'amour dans un cœur avant qu'il y soit entré; & dès qu'il y est entré, il n'est plus tems.

J A C I N T E.

Il est toujours tems d'écouter son devoir: mais Lisette, mon devoir est d'obeïr à ma mere; & ma mere veut bien que j'aime Dorante.

L I S E T T E.

Je vous conseille donc de l'aimer, je conseille à Dorante de vous aimer, & je vous conseillerois quasi de vous aimer,

tant que vos meres fussent obligées de hâter le contrat de mariage; car cette affaire-ci presse.

JACINTE.

Je vois bien qu'il faut qu'elle presse, car ma mere a promis pour demain. . .

LISETTE.

Que dites-vous ?

JACINTE.

Oui , Lisette; elle a donné secretement parole à Dorante.

LISETTE.

Dorante ne me l'a point dit.

JACINTE.

C'est que ma mere lui a deffendu ; car j'ai écouté tantôt , & ma mere lui a dit , oui , Dorante , je vous donne ma parole d'honneur que demain Jacinte sera votre femme.

LISETTE.

Tâchons donc de conclure cette affaire , avant que la mort de Madame Triolet fasse éclater certaines choses que je crains fort. |

JACINTE.

Quoi donc , Lisette , & que fait la mort de Madame Triolet à mon mariage ?

LISETTE.

Sa mort fera peut-être un grand évène-



408 LA JOUEUSE,  
ment pour vous ; & vous apprendra des  
malheurs....

JACINTE.

Quels malheurs donc ?

LISETTE.

Ne songez à présent qu'au bonheur d'épouser Dorante; .. car ce que j'imagine est peut-être mal fondé. Quoi qu'il en soit votre mariage ne dépend plus que de la Marquise, je vais travailler de concert avec Dorante, à la faire au plus vite consentir à votre mariage.



## SCENE VII.

JACINTE.

Que veut donc dire Lisette avec ses malheurs ? mais quel malheur peut-il m'arriver quand je ferai à Dorante ? .. & je ferai à lui sans doute, puisque ma mere m'a promise ; quand on a donné sa parole, on ne sçauroit jamais y manquer.



SCENE



SCENE VIII.

LA JOUEUSE, LE CHEVALIER.

LA JOUEUSE.

**H**E, Monsieur le Chevalier, ne me quittez pas; donnez-moi encore trois tailles.

LE CHEVALIER.

Je ne veux plus jouer, vous dis-je.

LA JOUEUSE.

Ne me quittez pas sur ma perte; jouez-moi mon reste pour me dépiquer, afin que je n'aye point de regret à ce que je perds.

LE CHEVALIER.

Non, le jeu m'échauffe la poitrine.

LA JOUEUSE.

Quoi vous aurez la cruauté de me laisser de l'argent?

LE CHEVALIER.

Hé vous n'en avez plus.

LA JOUEUSE.

N'est-ce pas de l'argent que ma parole? donnez-moi au moins la satisfaction de perdre.

LE CHEVALIER.

Oh! vous êtes infatiable, heu! infatiable,

410 LA JOUEUSE,  
car je vous gagne jusqu'à votre dernier fol,  
ne devez-vous pas être contente de moi ?

LA JOUEUSE.

Quel contentement ! quoi quand vous  
me refusez . . .

LE CHEVALIER.

Je vous refuse, parceque je vous mena-  
ge ; j'ai des égards pour vous.

LA JOUEUSE.

Oh ! ce sont des égards qui m'impatient-  
tent, qui me desesperent ; car enfin puisque  
c'est moi qui vous prie . . .

LE CHEVALIER.

Vous priez qu'on vous ruine.

LA JOUEUSE.

Oui, je vous en prie, ruinez-moi.

LE CHEVALIER.

Je ne veux point ruiner ma belle-mere,

LA JOUEUSE.

Hé je vous en conjure, ruinez-moi,  
abîmez-moi, que je vous ai cette obligation-  
là.

LE CHEVALIER.

Je vous aime trop pour cela.

LA JOUEUSE.

Voilà les discours d'un homme dur,  
d'un Arabe ; non ce n'est point là le procé-  
dé d'un honnête homme.

LE CHEVALIER.

J'en'aime point les injures, je m'en vais.

LA JOUEUSE.

Hé non, Monsieur, je ne vous dis point d'injures, j'aurois tort, je ne me plains point de vous; vous êtes un beau joueur, honnête homme, galant homme... vous allez jouer, n'est-ce pas?

LE CHEVALIER.

Non, vous dis-je. Je veux que vous exécutiés la parole que vous m'avez donnée, c'est le moyen d'avoir de l'argent; car outre ce que je vous gagne, je vous prêterai quatre cent louis d'or en terminant....

LA JOUEUSE.

Ne parlez pas si haut; Voilà ma fille.

LE CHEVALIER *bas*.

Ah! ah! puisque la voilà, je veux que vous lui disiez en ma présence qu'elle fera ma femme.

LA JOUEUSE.

Non, je vous prie; car j'ai, comme je vous ai dit, des raisons pour ne point déclarer votre mariage si-tôt.

LE CHEVALIER.

Je vous ai promis le secret. Mais je veux voir si elle vous est soumise; dites-lui sans

412 LA JOUEUSE,  
me nommer que vous voulez la marier.

LA JOUEUSE.

Je lui ai déjà dit : je vous reponds de sa  
soumission.

LE CHEVALIER.

Oh je veux voir, ou je romps avec vous.

LA JOUEUSE.

Vous êtes un étrange homme! approchez  
Jacinte, approchez.

JACINTE.

Que souhaitez-vous ma mere ?

LA JOUEUSE.

Ne vous ai-je pas dit que je voulois vous  
marier ?

JACINTE.

Oui, ma mere.

LA JOUEUSE.

Je vous ai dit aussi que j'avois des raisons  
pour ne vous pas nommer celui à qui je  
vous ai promise ? mais vous serez contente  
de mon choix je crois.

JACINTE.

Oh ! très-contente, ma mere.

LA JOUEUSE.

Je vous assure par avance que ce sera le  
plus honnête homme, le meilleur homme,  
le plus aimable. . .

JACINTE.

Sans que vous me disiez qui c'est, j'ai tant de soumission à vos volontez, que je suis déjà charmée de celui a qui vous m'avez promise.

LE CHEVALIER.

Sans l'avoir vû?

LA JOUEUSE.

Ne vous ai-je pas dit, c'est une soumission. . . Je l'ai si bien élevée. Allez, Jacinte, allez là-dedans chanter avec votre beau-pere.

JACINTE.

Oh ! de tout mon cœur : car je me rejouis par avance du plaisir que j'aurai à vous obéir.



## SCENE IX.

LA JOUEUSE, LE CHEVALIER:

LE CHEVALIER.

Effectivement voilà une obéissance aveugle : ça concluons, je vous garderai le secret, mais je veux des assurances.

LA JOUEUSE.

Oh ! pour des assurances, je vous en don-

414 LA JOUEUSE.

nerai , & de si grandes ; . . . car enfin je vous ferai mon billet.

LE CHEVALIER.

Je vous ai déjà dit que cela ne valoit rien.

LA JOUEUSE.

Comment donc ? ne suis-je pas séparée de mon mari ? Ne suis-je pas seule maîtresse de ma fille ?

LE CHEVALIER.

J'ai encore consulté mon Avocat ; il dit qu'une mere ne peut point promettre sa fille par un billet , cela ne vaut rien.

LA JOUEUSE.

Vous n'entendez pas.

LE CHEVALIER.

Cela ne vaut rien : heu , faire son billet ! . . . d'une fille ! . . . une fille n'est point exigible.

LA JOUEUSE.

Je m'explique.

LE CHEVALIER.

Je veux un bon contrat de mariage , si non point d'affaires.

LA JOUEUSE.

Hé bien , je vous ferai un contrat dans les formes ; nous irons secrètement chez mon Notaire.

LE CHEVALIER.

En ce cas-là, je n'ai que cent pistoles sur moi; je vais voir si un de mes amis qui est un de mes parens a trois cent louis à me prêter. Je l'ai vû entrer là-dedans mon parent.

LA JOUEUSE *seule.*

Qu'il est pressant ! mais Dorante ne veut plus me prêter qu'en terminant, & je ne puis terminer avec lui à cause de sa mere.



## S C E N E X.

LA JOUEUSE , LE CHEVALIER ,  
DORANTE.

DORANTE.

**J**E viens vous avertir, Madame, que ma mere est fort irritée contre moi, & ainsi pour me donner le loisir de menager . . .

LA JOUEUSE *à part.*

Chut, on nous écoute. (*au Chevalier.*)  
Qu'est-ce donc ? & pourquoi n'allez vous pas au-devant de votre parent ?

LE CHEVALIER *bas à la Joueuse.*

Hé le voilà, le parent que je cherche.

LA JOUEUSE *bas au Chevalier.*

Comment dites-vous ?

M ii j



## LA JOUEUSE,

LE CHEVALIER *bas à la Joueuse.*

C'est Dorante à qui je veux emprunter  
de l'argent pour vous.

LA JOUEUSE *bas au Chevalier.*

Empruntez-en à quelqu'autre, pour rai-  
son. LE CHEVALIER *bas à la Joueuse.*

Je n'ai que lui pour emprunter; c'est  
mon parent, il est discret, nous pouvons  
lui dire mon mariage.

LA JOUEUSE *bas au Chevalier.*

Ah! gardez-vous en bien.

LE CHEVALIER *bas à la Joueuse.*

Pourquoi non: il nous faut un témoin  
pour signer à notre contrat.

LA JOUEUSE *bas au Chevalier.*

Paix donc.

LE CHEVALIER *bas à la Joueuse.*

Ouais: votre peur me fait faire reflexion.

LA JOUEUSE *bas au Chevalier.*

Quelle reflexion?

LE CHEVALIER *bas à la Joueuse.*

Je le viens de voir parler à votre fille... je  
vais lui demander...

LA JOUEUSE *bas au Chevalier.*

Ah! taisez-vous donc.

LE CHEVALIER *bas à la Joueuse.*

Je devine, je devine, je serai discret. Tu  
es vois ici en affaire, mon cher parent.

## LA JOUEUSE.

C'est une affaire du lansquenet. Pardon Dorante , si je vous ai quitté pour parler à Monsieur ; quand il s'agit du jeu , on oublie toute politesse.

LE CHEVALIER.

Oui , il y a du jeu à notre affaire. Mais pour jouer j'ai besoin de deux cens louis , les as-tu là ?

DORANTE.

Je vais voir ce que j'ai.

LE CHEVALIER.

Tu es mon heritier , je te laisserai tout mon bien en mourant , il est juste que tu me prêtés de l'argent pendant ma vie.

DORANTE.

Voilà quatre rouleaux de cinquante louis chacun.

LA JOUEUSE.

Vous en gagnâtes bien hier comme cela : on en mettoit dix sur une carte , Monsieur le Chevalier.

DORANTE.

Il est vrai que j'ai joué heureusement.

LE CHEVALIER.

Je te rendrai cela au plus tard par mon testament. A propos ta mere vient de me

418 LA JOUEUSE;  
dire là en pensant qu'elle veut te marier?

DORANTE.

C'est un mariage contre mon inclination.

LE CHEVALIER.

Tu as donc quelque'autre inclination?

DORANTE.

Point du tout , mais je chercherai à loisir.

LE CHEVALIER.

A loisir , c'est bien dit : tu auras tout  
loisir de chercher , tu es jeune.

DORANTE.

Je vais tâcher d'appaiser ma mere , &  
de la disposer à ce que je souhaite.



## SCENE XI.

LE CHEVALIER , LA JOUEUSE.

LE CHEVALIER.

**J**E suis discret comme vous voyez ; je  
n'ai pas voulu lui faire avouer que vous  
lui avez promis votre fille.

LA JOUEUSE.

Moi , Monsieur ?

LE CHEVALIER.

Je veux ignorer cela moi.

LA JOUEUSE.

Quoi vous me croiriez capable...

LE CHEVALIER.

Qu'importe ? cela ne me fâche point , au contraire, vous me preferez , la preference flatte.

LA JOUEUSE.

Je vous dis que . . . .

LE CHEVALIER.

Et de plus emprunter de l'argent à son rival pour épouser sa Maîtresse , c'est un ragoût qui me pique.

LA JOUEUSE.

Pour vous prouver ma bonne foi , allons terminer chez le Notaire , avez-vous votre carosse là-bas ?

LE CHEVALIER.

Oui , oui , mon heritier n'osera pas se venger de moi sur ma femme ; car il a intérêt que je meure sans enfans , & tant pis pour lui s'il étoit assez fol pour se desheriter lui-même.

LA JOUEUSE *seule.*

Il faut bien engager ma fille à cet homme-ci , avant que mon mari s'apperçoive de ce que j'ai perdu en son absence. Cruel jeu ! c'est toi qui l'as voulu , c'est toi qui es cause du malheur de ma fille !



## ACTE IV.

### SCENE I.

ORGON , LISETTE , LA MARQ.

LISETTE.

» OÛi , Madame , oui par tout ce que je  
 » viens d'avoir l'honneur de vous di-  
 » re , vous pouvez être sûre que le vieux  
 » Chevalier veut épouser Jacinte.

LA MARQUISE.

» Le Chevalier veut épouser Jacinte !

ORGON.

» Rien n'est plus vrai ; vous sçavez que  
 » je ne ments jamais.

LA MARQUISE.

» Je vous crois, Monsieur Orgon, je vous  
 » crois ; & cela m'inquiette , cela m'allar-  
 » me , j'en tremble de peur.

ORGON.

» Qu'y a-t-il là de si terrible pour vous ?

LA MARQUISE.

» Comment donc ! ne sçavez-vous pas  
» que le Chevalier est notre proche pa-  
» rent , & que mon fils en herite ?

ORGON.

» Je ne sçavois pas cela.

LA MARQUISE.

» Oui , Monsieur Orgon , si le Chevalier  
» se marie c'est une succession perduë pour  
» mon fils ; mon fils est son unique heri-  
» tier , son collatéral unique. Il est vrai  
» que le Chevalier est vieux , mais sa fem-  
» me seroit jeune : on voit tant de vieux  
» maris , dont les jeunes femmes font tort  
» aux collatéraux.

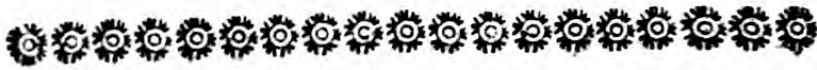
LISETTE.

» Il me vient une idée. . . Madame de peur  
» que le Chevalier n'épouse Jacinte , pre-  
» venez secretement ce mariage en faisant  
» épouser Jacinte à votre fils.

LA MARQUISE.

» L'expédient seroit bon , si Jacinte  
» étoit riche , mais elle n'a rien n'est-ce pas ?





## SCENE II.

LA MARQ. LISETTE, ORGON,  
JACINTE.

ORGON.

» **Q**'U'appellez-vous elle n'a rien ? tenez,  
» tenez, voyez si ce n'est pas quelque  
» chose que ces charmes-là ?

LA MARQUISE.

» C'est quelque chose pour mon fils,  
» pour son amour ; mais l'amour de mon  
» fils, ne me fait point perdre la raison :  
» quand l'amour me fit faire une folie,  
» c'étoit mon amour à moi, mon amour à  
» moi.

JACINTE.

» Je viens vous retrouver Madame, par-  
» ce que je m'ennuyois déjà de ne vous plus  
» voir.

LA MARQUISE.

» Jacinte m'a gagné le cœur, vous avez  
» gagné mon amitié, mais ce n'est pas là  
» une dot : ça parlons raisonnablement, je  
» n'ai présentement que ma table à donner,  
» mon fils sera riche si je meurs quelque

» jour ; mais il faut qu'il vive pendant que  
» je vivrai : voyons , combien donne-t'on  
» à Jacinte ?

ORGON.

Si ce n'est que l'argent qui arrête , j'ai  
dans mon coffre fort vingt mille écus en  
especes & quelques pierreries assez belles.

LA MARQUISE.

Hà , hà , c'est quelque chose que cela ,  
mais c'est bien peu pour mon fils.

JACINTE.

Hélas oui , Madame.

LA MARQUISE.

Je reçois ce soupir-là pour quelque  
chose.

ORGON.

Joignez à cela la succession que vous per-  
driez en laissant Jacinte au Chevalier, vous  
verrez que vous y gagnez.

LA MARQUISE.

Les femmes les moins raisonnables se  
laissent persuader , il n'y a qu'à prendre le  
moment ; allons , embrassez-moi , ma bru.

ORGON.

C'à divertissons-nous : » Courons vite  
» apprendre à Dorante son bonheur,



## LA JOUEUSE,

L I S E T T E.

» Doucement. . . je lui dirai ce qu'il lui  
 » faudra dire ; mais tenez ceci secret , jus-  
 » qu'à ce que j'aie obligé Madame Orgon à  
 » congédier d'elle-même le Chevalier.

O R G O N.

» Elle est prudente : il faut ménager la suc-  
 » cession du Chevalier.

L I S E T T E.

» Tranquillisez-vous tous ici, & laissez-  
 » moi agir seule.

O R G O N.

» Oui, oui, jouissons-nous.

L I S E T T E.

» Je vous rendrai réponse avant une de-  
 » mie heure.



## S C E N E III.

O R G O N , LA MARQ. JACINTE.

L A M A R Q U I S E.

» U Ne demie heure est bien longue,  
 » Monsieur Orgon , à quoi employe-  
 » rons-nous ce tems-là?

O R G O N.

» Voulez-vous que Jacinte vous chante  
 cette

» cette cantate qui devoit faire le sujet d'un  
 » divertissement que nous ne vous donne-  
 » rons point. ?

L A M A R Q U I S E.

Hà , hà , hà , j'apperçois bien un autre  
 sujet de divertissement , c'est Monsieur  
 Triolet en habit de veuvage.

O R G O N.

Il revient de l'enterrement de sa femme ,

J A C I N T E *à part.*

La mort de Madame Triolet m'allarme.  
 Oui Lisette m'a dit que cette mort m'ap-  
 prendroit des malheurs terribles.



S C E N E I V.

O R G O N , L A M A R Q . J A C I N T E ,  
 T R I O L E T .

L A M A R Q U I S E.

J E ne puis voir sans rire un maître à chan-  
 ter en deuil. Si nous pouvions le faire  
 chanter ?

O R G O N.

Ah ! je ne lui proposerai pas une telle ex-  
 travagance.

LA JOUEUSE,  
LA MARQUISE.

Cela seroit trop cru ; mais je l'y ferai peut-être venir naturellement , par amour propre.

ORGON.

Chut.

TRIOLET.

Je ne paroîtrois pas ici en l'état où je suis sans un besoin d'argent très-pressant qui m'a fait passer par ici en revenant de rendre les derniers devoirs. . . hom , hom.

ORGON.

On vous doit cinquante louis pour vos concerts & vos leçons.

LA MARQUISE.

Nous faisons ici chanter Jacinte , & vous l'interrompez par votre deuil ; ne lui donnez de l'argent que quand elle aura chanté.

TRIOLET.

Epargnez-moi la raillerie dans la douleur où je suis , hom , hom.

ORGON.

On ne vous presse point d'entendre Jacinte ; mais laissez-nous nous rejouir , & je vous donnerai de l'argent après.

TRIOLET.

Hé , Monsieur , je vous prie.

LA MARQUISE.

Je meurs d'envie d'entendre la cantate :  
ne dites-vous pas qu'elle est de Monsieur ?

ORGON.

Vous en ferez charmée , c'est le chef-  
d'œuvre des Cantates.

LA MARQUISE.

On en parle dans le monde comme d'un  
miracle de composition.

TRIOLET.

Cela est vrai , mais dispensez moi d'être  
présent.

ORGON.

Commencez donc Jacinte. Vous allez  
voir Madame , quel goût de chant il y a  
dans cette pastorale , c'est un recitatif ;  
Monsieur Triolet est le seul homme qui  
sçache exprimer des paroles.

JACINTE.

Au pied d'un chêne un Berger languissoit ,  
L'amoureuse & fiere Climene  
Feignant d'être insensible au mal qu'elle causoit ;  
Chantoit , dançoit autour du chêne ,  
Pour irriter encore un feu qui lui plaisoit.

LA MARQUISE.

Ce chant-là n'exprime pas bien à ma fan-  
taisie.

## LA JOUEUSE,

TRIOLET.

Hé, c'est qu'elle n'entre pas dans l'esprit.

ORGON.

Recommencez pour voir, Mademoi-  
elle ?

JACINTE.

Au pied d'un chêne un Berger languissoit,

TRIOLET.

Plus tristement cela. languissoit.

JACINTE.

L'amoureuse &amp; fiere Climene

Feignant d'être insensible au mal qu'elle causoit  
chantoit, dansoit.

TRIOLET.

Plus gayement, aye, plus gayement.

JACINTE.

Chantoit, dansoit autour du chêne.

LA MARQUISE.

Cela est bien mieux.

JACINTE.

Chantoit, dansoit autour du chêne,  
Pour irriter encore un feu qui lui plaisoit.

TRIOLET.

Un feu qui lui plaisoit.

LA MARQUISE.

Admirable ! quelle difference !

## TRIOLET.

Au reste , Mademoiselle , & souvenez-vous d'animer.

## JACINTE.

L'imprudente en fit trop ; une fureur soudaine  
S'empara du Berger :  
Ne songeant plus qu'à se venger ,  
Il prit la main de Climene ,  
Et fit tant chanter , danser ,  
Danser , sauter , sauter , gambader ;  
Gambader l'inhumaine ,  
Que sans force & sans haleine ,  
A demi morte elle tomba ,  
Et le cruel la laissa là.

## TRIOLET.

Ce n'est point cela , Mademoiselle , ce n'est point cela ; vous chantez tout à contre sens.

## JACINTE.

Ne songeant plus qu'à se venger ,  
Il prit la main . . . .

## TRIOLET.

Hé , vous n'y êtes pas.

## JACINTE.

Il prit . . . .

## TRIOLET.

Il prit la main de Climene ,

LA JOUEUSE,

JACINTE.

Et fit tant chanter, danser,

TRIOLET.

Chanter, danser, danser,  
Sauter, fauter, gambader,  
Gambader l'inhumaine.

LA MARQUISE.

Quelle expression !

ORGON.

On croit voir sauter, gambader.

LA MARQUISE.

Je suis charmée de, & fit tant chanter ;  
danser.

JACINTE.

Et fit tant chanter, danser,  
Danser, sauter, sauter,  
Gambader, gambader l'inhumaine.

ORGON.

Avec quelle gayeté il exprime ? . . .

LA MARQUISE.

Son expression seroit bien plus gaye,  
s'il n'avoit pas perdu la pauvre deffunte.

TRIOLET.

Ah ! Madame, que m'avez vous fait faire  
là !

ORGON.

Pour adoucir la rechute d'affliction, il

faut lui aller chercher de l'argent.

LA MARQUISE.

Je vais avec vous dans votre cabinet,  
vous me ferez voir les pierreries de ma  
Bru.



SCENE V.

JACINTE , TRIOLET , LISETTE :

TRIOLET.

**N**E sçavez-vous point où est Lisette ,  
Mademoiselle.

JACINTE.

Je crois que la voilà qui vient, Monsieur  
Triolet.

LISETTE.

C'en est donc fait ?

TRIOLET.

Helas !

LISETTE.

Que vois-je ?

TRIOLET.

C'est un diamant.

LISETTE.

Je ne me trompe point.



## LA JOUEUSE,

TRIOLET.

J'ai trouvé dans la cassette de ma femme,  
cette consolation.

LISETTE.

Voilà tous mes soupçons confirmez.

TRIOLET.

Comment donc ?

LISETTE *bas.*

C'est Madame Orgon , qui a mis ce dia-  
mant en gage chez la deffunte , & je devin-  
ne où elle l'a pris.

TRIOLET.

Chut. Tu me fais faire des reflexions...

JACINTE.

Que dites-vous donc là ensemble ?

LISETTE.

Ah ! Mademoiselle , je crains bien qu'il  
n'y ait plus de mariage pour vous. (*bas à  
Triplet.*) Mene-moi vite chez toi , pour ve-  
rifier certaines choses.

TRIOLET.

Allons donc vite , car il faut que je re-  
vienne pour être payé.

JACINTE *seule.*

Il n'y a plus de mariage pour moi , dit-  
elle ! que je suis malheureuse !

SCENE



## SCENE VI.

ACINTE, DORANTE.

DORANTE.

Quelle joye pour moi , belle Jacinte ,  
 Quelle joye pour moi ! Ma mere vient  
 de me dire en deux mots que je serois heu-  
 reux , mais qu'elle ne vouloit pas s'expli-  
 quer davantage ; j'ai couru vous chercher ,  
 je suis sûr de votre mere : mais , belle Jacin-  
 te, que votre joye reponde donc à la mien-  
 ne ; c'est peu que tout m'affure votre main ,  
 si vous ne me la donnez vous-même.

JACINTE.

Laissez-moi , Monsieur , car Lisette dit  
 que notre mariage n'est pas encore assuré.

DORANTE.

Et je vous dis moi que rien n'est plus  
 sûr.

JACINTE.

J'aime mieux vous croire que Lisette.





## SCENE VII.

JACINTE , DORANTE , LE CHEV.

DORANTE.

Oui , charmante Jacinte , si vou sm'aimez , rien ne peut plus nous separer , oui je suis sûr de mon bonheur.

LE CHEVALIER.

Doucement.

JACINTE.

Ah ciel!

DORANTE.

Qu'est-ce donc ?

LE CHEVALIER.

N'ayez point de peur de moi , je ne suis pas jaloux.

DORANTE.

Il n'y a que vous au monde qui soyez capable de ces sortes de plaisanteries.

LE CHEVALIER.

J'aprouve votre amour , j'aprouve votre amour. Mais avec l'amour il vous faut de la constance , car vous ne serez marié qu'après ma mort. Vous êtes ma femme au moins ; mais par bonheur cela ne durera gueres.

COMEDIE. 435

DORANTE.

Ne croyez pas ce qu'il vous dit, c'est  
une plaisanterie.

JACINTE.

Je m'en vais, car cette plaisanterie-là  
me chagrine.



## SCENE VIII.

LE CHEVALIER, DORANTE.

DORANTE.

**V**ous lui avez fait une peur.....

LE CHEVALIER.

Sa peur t'a fait trembler : tu es donc bien  
amoureux, mon heritier ?

DORANTE.

Je ne vous fais plus mystere de mon  
amour, mais n'en parlez point encore, je  
vous prie ; c'est un mariage sûr, j'ai parole  
de Madame Orgon.

LE CHEVALIER.

Oui : mais j'ai une parole en parchemin  
moi, en parchemin.

DORANTE.

Laissons ce badinage.

Oo ij

LA JOUEUSE,  
LE CHEVALIER.

Heureusement pour toi , je n'ai plus que deux ou trois ans peut-être, heu , à touffer dans ce monde : je te laisserai là une jolie veuveau moins.

DORANTE.

Mais pourquoi donc vous attachez-vous à plaisanter là-dessus ?

LE CHEVALIER.

Je ne plaifante point , j'ai époufë Jacinte.

DORANTE.

On ne fçait jamais fi vous parlez ferieufement.

LE CHEVALIER.

Veux-tu venir voir le contrat ?

DORANTE.

Quoi il feroit poffible ?

LE CHEVALIER.

Mon mariage avec Jacinte te fera du bien ; car je degagerai des terres qui font les effets de ma fucceffion , & Jacinte fera un effet de plus que je te laisserai.

DORANTE.

Mais non , je ne puis croire que Madame Orgon foit affez perfide. . . .

LE CHEVALIER.

Confole-toi , je te laisserai ma veuve & mes biens en bon état rien ne déperira.

DORANTE.

Ah, c'en est trop, éclairciſſons enfin? . . . ?



S C E N E IX.

LE CHEVALIER, DORANTE,  
ORGON.

ORGON.

**V**ous me voyez inquiet, & je cherche  
par tout la clef de mon cabinet.

DORANTE.

Vous me voyez moi dans un trouble, ...  
votre femme après m'avoir donné une pa-  
role positive. . . .

LE CHEVALIER.

Elle en a bien donné deux.

DORANTE.

Finissons donc ?

LE CHEVALIER.

J'ai fini: le contrat est signé.

DORANTE.

Juste Ciel !

ORGON.

Il n'y a que ma femme capable de vouloir  
faire deux gendres à la fois avec une fille  
unique.

DORANTE.

Ah ! je ne suis plus maître de mon ressentiment.

ORGON.

Allons la confondre , allons.

DORANTE.

Je vais l'accabler de reproches :



## SCENE X.

LE CHEVALIER, DORANTE,  
ORGON, LA JOUEUSE,

LA JOUEUSE.

Venez me feliciter , Monsieur , venez me feliciter.

ORGON.

De l'avoir trahi n'est-ce pas ?

LA JOUEUSE.

Prenez part à ma joye, mon cher mari ; je viens de faire six mains complètes , avec les rejouissances , les paris doubles , triples , rien ne tenoit devant moi ; j'ai gagné jusqu'à m'en lasser , mais avec une legereté , une rapidité ; je suis comblée de plaisir , Monsieur , transportée !

DORANTE,

En verité , Madame . . .

## LA JOUEUSE.

Avouez , mon mari , que votre musique est un plaisir fade en comparaison des miens? Non la musique ne donne point de ces joyes vives , & de ces joyes pleines.

DORANTE.

Je suis si outré de votre procédé , Madame . . .

LA JOUEUSE.

Hé , à propos vous avez raison , Monsieur , vous me faites souvenir des obligations que je vous ai ; j'ai mis exprès dans une bourse ce que vous m'avez prêté.

DORANTE.

Il est bien question de cela!

ORGON.

Oui , oui , c'est autant de sauvé.

LA JOUEUSE.

Vous lui ferez reprendre mon mari , je conçois qu'il a raison d'être fâché : vous êtes amoureux , Monsieur , mais je suis femme de probité ; j'avois promis ma fille à un autre.

DORANTE.

Hé pourquoi me donniez-vous donc parole ?

LA JOUEUSE.

J'y étois forcée par des situations pressan-



tes ; cela ne s'appelle point donner parole : vous m'avez prêté de l'argent , je vous ai prêté ma parole , je la reprends en vous rendant votre argent ; nous voilà quittes.

DORANTE.

Juste Ciel ! puis - je entendre de pareils discours !

ORGON.

Vous avez perdu la raison ma femme :

LA JOUEUSE.

Je l'ai regagnée au contraire. On perd la raison avec l'argent , on la regagne de même ; je me vois un fonds de raison solide....

ORGON à Dorante.

Je vais voir avec votre mere, les mesures qu'il faut prendre contre cette folle-là.

DORANTE.

Mon desespoir m'inspire l'unique moyen qui puisse la mettre à la raison ; il faut tout risquer.



## SCENE XI.

LE CHEVALIER , LA JOUEUSE.

LE CHEVALIER.

**V**ous voilà débarassez d'eux ; je leur ai fait croire à tous que notre contrat

étoit signé afin que nous puissions finir en repos.

LA JOUEUSE.

Il falloit tantôt finir de bonne grace : mais vous vouliez voir la dot , disiez-vous , voir la dot , avant que de signer : dans l'adversité , je vous aurois donné ma fille , mais à présent j'ai des vûes bien plus élevées.

LE CHEVALIER.

La prospérité vous a bien élevée depuis tantôt.

LA JOUEUSE.

La fortune a ses retours : vous m'avez refusé de jouer , vous aviez trop de considération pour moi , trop d'égards , disiez-vous , trop d'égards , vous ne vouliez point me ruiner , & moi je ne veux point ruiner votre santé : le mariage ne vous convient plus , mon cher Chevalier.

LE CHEVALIER.

Vous êtes railleuse agréable : qu'on a d'esprit quand on gagne !

LA JOUEUSE.

Je gagnerai tant , que j'aurai l'esprit de marier ma fille à un . . . .

LE CHEVALIER.

A un , heu , à un ? . . . .

LA JOUEUSE,

LA JOUEUSE.

Et à un . . . qui aura de la poitrine :

LE CHEVALIER.

Courage , profitez bien de ce rayon de fortune.

LA JOUEUSE.

Rayon de fortune ? la jolie expression !  
Je vais être toute environnée de rayons.

LE CHEVALIER.

Adieu, vous êtes trop brillante pour moi ,  
je prendrai mieux mon tems.



## S C E N E XII.

LA JOUEUSE *seule.*

**J**E les brusque exprès tous deux, pour éloigner le mariage de ma fille , qui m'embarrasseroit fort à present. Aye , reprenons un peu haleine ? j'aime la tranquillité & le silence. Combien voilà que je regagne en beaux louis d'or : l'or me rafraichit le sang, comme de l'eau de poulet ; je sens couler cet or-là dans mes veines : quelle volupté !





## SCENE XIII.

LA JOUEUSE, LISETTE.

LA JOUEUSE.

**V**iens, Lisette, viens m'amuser; en attendant que les joueurs piquent, ayent fait leur recruté d'argent pour me l'apporter; fais-moi quelques recits agréables, tu es de si bon entretien: ne sçais-tu point de nouvelles, Lisette?

LISETTE.

Madame Triolet est morte.

LA JOUEUSE.

Que dis-tu?

LISETTE.

Et certain diamant a paru aux yeux de votre mari.

LA JOUEUSE.

Lisette?

LISETTE.

Là, là, remettez - vous? votre mari n'a encore rien vû: mais si vous ne me faites la confidence entiere: je vais l'avertir.

LA JOUEUSE.

Je ne te cacherai rien, Lisette, je vais te

LA JOUEUSE,  
dire premierement comment j'ai attrapé  
en l'absence de mon mari , la clef. . . .

L I S E T T E .

Il ne m'importe comment , je ne suis en  
peine que des vingt mille écus qui étoient  
avec le Diamant , dans le coffre où je l'ai  
vû mettre par votre mari.

L A J O U E U S E .

Il n'y a point de mal , Lisette.

L I S E T T E .

N'avez-vous pris que le diamant ?

L A J O U E U S E .

Patience. D'abord , je ne voulois qu'em-  
prunter cent louis à mon mari , sans qu'il  
le scût.

L I S E T T E .

Emprunter sans qu'il le scût.

L A J O U E U S E .

J'ouvre le coffre , je prens un sac de mille  
francs : quand je l'ouvre pour jouer , ad-  
mire le malheur. . . .

L I S E T T E .

Je vois le malheur du sac.

L A J O U E U S E .

Au lieu de mille francs , je trouve mille  
louis : je voulois le reporter.

L I S E T T E .

Vous n'en eûtes pas la force : l'argent  
est lourd à reporter.

## LA JOUEUSE.

Dès que je vis la dot entamée, il fallut bien en reprendre encore ; on ne regagne pas avec rien, Lisette.

L I S E T T E.

C'est-à-dire que le coffre est vuide.

L A J O U E U S E.

Nous le remplirons cette nuit.

L I S E T T E.

Si vous regagnez ce soir,

L A J O U E U S E.

Il faudra que tu m'aides : quand tout le monde dormira , nous remettrons tout dans le même arrangement où je l'ai trouvé ; car j'ai observé exactement jusqu'à la différence des especes : j'ai eû l'attention d'arranger dans mon armoire les sacs à mesure que je les vuidois , avec les bordeaux , les étiquettes ; j'ai tout mis dans un ordre.....

L I S E T T E.

Ah ! quel ordre , quel ordre !

L A J O U E U S E.

Lisette, va dire à Triolet qu'il apporte ici tantôt les pierreries , afin que je les remette aussi , & n'ayes nulle inquietude du reste. Ce qui m'inquiette moi ; c'est que

446 LA JOUEUSE,  
les joueurs ne reviennent point. Le tems  
presse pourtant.

L I S E T T E.

Pendant qu'elle a encore de l'argent ,  
allons au plus vite avertir le mari.



## S C E N E X I V.

L A J O U E U S E *seule.*

**C**Omptons un peu ce que je regagne.  
Voilà déjà en papier trente-cinq mille  
francs , on m'en doit douze , & l'argent  
comptant. Oui j'ai à peu près les vingt  
mille écus de ma fille ; mais en les remet-  
tant il ne me resteroit rien pour moi ; à  
quoi me serviroit donc le bonheur où je  
me sens ? j'aimerois autant rien. Il faut  
pourtant menager la dot de ma fille ; je ne  
veux pas lui faire tort d'un denier. Ne ris-  
quons donc que mille louis , je trouverai  
bien à emprunter de quoi les remplacer ; si  
je gagne c'est du bien pour ma fille , & si je  
perds . . . mais je regagnerai assurément.  
Voilà nos acteurs , je sens un redoublement  
de joye qui me pronostique un gain sûr :  
oui la fortune m'attend là-dedans , cou-  
rons à la fortune ?



# ACTE V.

---

## SCENE I.

JACINTE , TRIOLET , LISETTE :

ORGON.

**J**E ne me suis jamais laissé entamer au chagrin ; mais j'avoüe que ce coup m'accable : malheureuse femme ! prendre vingt mille écus dans mon coffre ! à peine puis-je croire ce que je viens de voir.

TRIOLET.

Nous ne l'avons que trop vû ; elle n'a pas laissé seulement de quoi me payer.

LISETTE.

Mais , Monsieur prenez donc votre résolution , profitez du tems ? Madame étoit encore en gain tout à l'heure , elle joue gros jeu là-dedans.

ORGON.

Allons voir si je pourrai de gré ou de force, retirer d'elle , ce qu'elle n'a pas encore perdu.





## SCENE II.

TRIOLET , LISETTE.

LISETTE.

C'A, dis-moi vite la petite ressource que tu as pour Jacinte? parle, rends-nous service, mon cher Triolet, je t'en conjure par tout l'amour que tu as pour moi.

TRIOLET.

Hà, tu me caresses à present, tu as changé ta fureur en amour, & moi j'ai changé mon amour en fierté, je suis à present un riche veuf; tu n'es plus un parti pour moi.

LISETTE.

Hé ne badinons point ? finissons.

TRIOLET.

Allons, finissons donc? tu as toujours été le principal sujet de mon attention, je n'avois épousé la defunte que par parenthese.

LISETTE.

Reprenons donc le fil de notre amour, mets là ta main?

TRIOLET.

Non, mon veuvage est encore trop frais >

je

je n'entrerais en possession que la semaine prochaine.

L I S E T T E.

Qu'as-tu à me confier en secret , parle vite?

T R I O L E T.

C'est que j'ai encore entre les mains pour dix mille francs de pierreries à Jacinte.

L I S E T T E.

Hélas c'est une ressource bien foible!

T R I O L E T.

Ma femme avoit donné mille écus dessus; il faut voir comment nous les retirerons sans nous faire d'affaires.



### S C E N E III.

DORANTE , TRIOLET , LISETTE.

D O R A N T E.

O H ! pour le coup rien ne peut plus empêcher mon bonheur ; car ma mere a dit tantôt, qu'elle se contente de la dot de Jacinte?

T R I O L E T.

C'est tantôt qu'elle a dit cela.

## LA JOUEUSE,

DORANTE.

Oui.

LISETTE.

Ah ! Monsieur depuis tantôt . . . ?

DORANTE.

Qu'est-ce donc ?

LISETTE.

Monsieur Orgon vient de trouver son coffre vuide ; notre joueuse a perdu au jeu la dot de Jacinte.

DORANTE.

Ah Ciel !

TRIOLET.

Voici la seule chose qui reste :

DORANTE.

Quelle surprise est la mienne !

TRIOLET.

Voilà pour dix mille francs de pierreries ; sur quoi ma femme a donné mille écus ; si vous voulez faire ce present-là à Jacinte en me rendant.

DORANTE.

Que je voye ? ceci aidera toujours à terminer ma mere ; tenez , Monsieur Triolet , voilà trois cent louis dans cette bourse Je ne m'attendois pas à un tel evenement ; mais rien ne pourra m'empêcher d'épouser Jacinte.

L I S E T T E.

C'est ce qu'on vient de dire à votre mere : là-dessus elle s'est emportée... La voilà qui vient vous prévenir par des menaces : évitez les premiers mouvemens d'une femme vive ; elle va jeter feu & flamme.



## S C E N E I V.

LA MARQUISE , LISETTE ,  
DORANTE , TRIOLET.

LA MARQUISE.

**J**E viens de consoler cette pauvre petite Jacinte , elle me fait compassion ; je croi qu'elle t'en fait encore plus qu'à moi ?

D O R A N T E.

Je vous l'avoie , ma mere , son malheur redouble mon amour.

LA MARQUISE.

Je ne m'opposerai point à des sentimens si beaux , si heroïques : tu croyois peut-être que j'allois crier , fulminer , tempêter, non , mon fils , non , tu me vois raisonnable , douce , tranquille.

L I S E T T E.

Le Ciel en soit loué.

Je ne sçai si vous êtes aussi tranquille  
que vous le paroissez , ma mere ?

LA MARQUISE.

Ah ! je te jure que je n'ai pas la moindre  
émotion de colere ; & voici le parti que  
la raison m'a fait prendre. . . .

*Dorante*

Avant que de prendre un parti , je vous  
prie de m'écouter.

LA MARQUISE.

Et moi je te prie de me laisser parler ; je  
te laisse la liberté de te marier à ta fantai-  
sie , laisse-moi au moins la liberté de par-  
ler tant qu'il me plaira.

DORANTE.

Je vous laisse parler , ma mere.

LA MARQUISE.

Je n'ai que quatre mots à te dire , & je te  
les dirai doucement , bonnement , cordia-  
lement , comme une bonne mere : tu t'i-  
magine que je te cache quelque fiel sous  
cette douceur ; non , je te jure , & je ne suis  
point fâchée que tu te maries follement ,  
au contraire , j'en suis bien aise , car cela  
justifiera certaines démarches que je medi-  
te depuis long-tems : je n'osois rompre avec

toi la premiere, je ne cherchois qu'un pre-  
texte ; tu me le fournis , tu m'autorise ;  
cela est heureux !

L I S E T T E.

Auriez-vous le courage de le desheriter ?

L A M A R Q U I S E.

Le ciel me preserve d'avoir une telle  
pensée; moi, desheriter un fils unique, un  
fils que j'aime tendrement, oh je prends un  
parti bien plus convenable à mon humeur.  
Je me remarie, mon fils, je me remarie.

D O R A N T E.

Vous, ma mere ?

L A M A R Q U I S E.

Oui, mon cher enfant, je me remarie ;  
cette maniere de desheriter, est bien plus  
rejouissante que l'autre.

D O R A N T E.

Vous plaisantez, ma mere.

L A M A R Q U I S E.

D'accord : mais tout en riant, je suivrai  
mon petit penchant, comme tu suis le tien,  
cela sera reciproque.

D O R A N T E.

Cela seroit different : j'ai pour moi une  
passion violente.

Je t'en offre autant, mon fils, je t'en offre autant; oui, j'aime depuis peu un grand garçon jeune & bien fait; oh tu verras quel homme c'est, il t'aura plutôt desherité que tu n'y auras pensé.

DORANTE.

Vous êtes la maîtresse: mais je vous ai laissé parler, sans vous interrompre le plaisir de me menacer; me permettez-vous à présent de m'expliquer?

LA MARQUISE.

Non: je n'aime point les explications, un amant ne peut dire que des extravagances.

DORANTE.

Je vous prie, ma mere....

LA MARQUISE.

A dieu, mon fils, ton beau-pere m'attend, je suis pressée.

DORANTE.

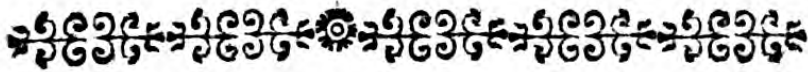
Mais Madame?....

LA MARQUISE.

Ton beau-pere m'attend, je ne veux pas faire attendre un joli homme.

DORANTE.

Je vous suivrai jusqu'à ce que vous m'ayez écouté.



S C E N E IV.  
L I S E T T E , T R I O L E T .

L I S E T T E .

**I**l n'y a rien à esperer.

T R I O L E T .

A moins que Madame Orgon ne regagne  
la dot de sa fille.

L I S E T T E .

Il est ridicule de rien fonder sur son gain  
ou sur sa perte.

T R I O L E T .

Chut. Voyons ce que le Chevalier nous  
veut ?



S C E N E V .

LE CHEVALIER , L I S E T T E ,  
T R I O L E T .

LE CHEVALIER .

**A**H! mes enfans le beau spectacle que je  
viens de voir là-dedans.

L I S E T T E .

Madame est-elle en gain ?



LA JOUEUSE,  
LE CHEVALIER.

C'est un spectacle plus magnifique , plus intéressant , plus patétique que tous vos opéras , Monsieur Triolet. C'est une représentation composée des plus grands acteurs : on met mille louis sur une carte , toute la table est inondée d'un flux & reflux d'or roulant.

L I S E T T E .

Et Madame en a-t-elle beaucoup devant elle ?

L E C H E V A L I E R .

Non , elle n'a plus que des fiches.

L I S E T T E .

Hé , ne vous ai-je pas dit ?

L E C H E V A L I E R .

Ce sont des bonnes fiches pourtant , il ne faut qu'un clin d'œil pour l'enrichir , elle est aux prises contre un joueur respectable , & fort estimé dans Paris , c'est un gros boeuf , mais un gros bœuf riche , & bête à l'avenant , il joue tant qu'il a de l'argent , & il a de l'argent tant qu'il veut , il joue pour se faire des amis , par galanterie ; il oublie les cartes des femmes , & il paye les hommes deux fois pour éviter les querelles.

L I S E T T E .

COMEDIE.

457

L I S E T T E.

Si Madame pouvoit gagner le gros boeuf,  
nous faisirions les fiches.

L E C H E V A L I E R.

J'attends qu'elle perde pour en avoir  
raison; la perte au jeu rend les femmes trai-  
tables.

L I S E T T E.

Ah! voilà toutes nos esperances perduës,  
Que vois-je?

T R I O L E T.

Une Joueuse desesperée: la voilà avec un  
flambeau au poing comme une furie... elle  
jette le flambeau, elle renverse tout... elle  
vient de ce côté-ci comme un tourbillon

L E C H E V A L I E R

Evitons l'orage.

---

S C E N E V I.

LA JOUEUSE, LE CHEVALIER,  
T R I O L E T.

L A J O U E U S E.

**O**uf... ouf... acheve de m'assassiner jeu  
abominable! acheve-moi... acheve...  
ruinée, abîmée, & toujours sur le même  
valet... ah! traître de valet, tu est ma bête.  
tu est ma carte d'aversion... mon horreur...  
infame valet de picque... hom! que n'es-  
tu en vie.

*Tome III.*

Qq

Si elle m'alloit prendre pour le valet de picque ?

LA JOUEUSE.

Que t'ai je fait pour me persecuter ? .. valet de picque detestable... pourquoi t'acharnes-tu sur moi ? parle donc , parle... ah ! j'étouffe. .. me voilà donc sans ressource .. pauvre Madame Orgon ! tu n'as pas le sol... tu n'as pas un sol , Madame Orgon , ma mie... joué à present , joué , joué donc , joué , joué , joué , ma mignonne... joué enragée , joué , joué ton bien , le bien de ta fille , oh joué , toi toi-même... que je suis malheureuse ! Mais quoi ; c'est moi qui l'ai voulu... je me vois six mille louis d'or de gain , & je ne suis pas contente ; je veux tout engloutir , je suis insatiable... je reperds tout. Le jeu est juste , je n'ai que ce que je merite... j'en suis ravie... oui ravie... oui ravie... ce qui s'appelle ravie... ravie d'être au desespoir , ravie d'être enragée... ravie : mais je dis ravie... charmée... je gagne tout , & je ne veux pas quitter... que veux-tu donc gagner ? le Perou... tu gagneras la rage , le desespoir... ah ! je n'en puis plus.

## SCENE VII.

LA JOUEUSE, LE CHEVALIER

LE CHEVALIER *à part.*

L'orage est passé, profitons du moment...  
Ah! Madame, je vous ai vû jouer d'un malheur qui m'a percé l'ame.

LA JOUEUSE.

Ah! Monsieur le Chevalier, je suis morte.

LE CHEVALIER.

On revient de loin quelquefois.

LA JOUEUSE.

Que deviendrai-je?

LE CHEVALIER.

Si j'osois vous offrir une petite ressource!

LA JOUEUSE.

Ah! Monsieur, vous me rendriez peut-être la vie, car on n'a pas encore quitté le jeu.

LE CHEVALIER.

Voilà ma bourse, allons chez le Notaire.

LA JOUEUSE.

La partie sera finie quand nous reviendrons; si vous vouliez me confier l'argent?

LE CHEVALIER.

Je vous le confierai, quand vous aurez signé.

Qq ij

Allons donc vite.



S C E N E V I I I .

LE CHEVALIER, LA JOUEUSE,  
ORGON, FROSINE, LISETTE,  
TRIOLET, JACINTE.

ORGON.

C'En est donc fait, voilà la dot de Jacin-  
te perduë ?

LE CHEVALIER.

La dot perduë ! que dit votre mari ?

LA JOUEUSE.

Rien, rien, allons.

ORGON.

Voler vingt mille écus à votre fille !

LE CHEVALIER.

Il n'y a plus de dot ; je ne veux point me  
marier à cause de ma poitrine.

ORGON.

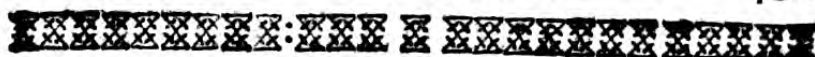
Je ne puis vous regarder sans horreur.

JACINTE.

Ah ! Monsieur, c'est ma mere.

LA JOUEUSE.

Je suis indigne de voir le jour.



## SCÈNE IX.

ORGON , LA MARQ. DORANTE ,  
JACINTE , TRIOLET , FROSINE ,  
L I S E T T E .

ORGON.

**M** Adame la Marquise ramène son fils !  
est-ce qu'elle consentiroit ? ..

JACINTE.

Ah ! quand elle voudroit je ne veux plus  
me marier , puisque je n'ai rien à donner à  
Dorante.

L I S E T T E .

Elle vous vient plutôt dire qu'elle le des-  
heritera , s'il veut vous épouser.

JACINTE.

Ah ! Madame , si vous voulez vous fâ-  
cher contre Dorante , je ne vous en donne-  
rai point sujet , remenez moi à mon Cou-  
vent.

DORANTE.

Non , charmante Jacinte.

JACINTE.

Ne me parlez plus , ne pensez plus à moi ,  
remenez moi à mon Couvent.

LA MARQUISE.

P our vous parer dans votre Couvent ,  
voilà vos pierreries.

Comment donc ?

LA MARQUISE à *Dorante.*

Conte un peu à Monsieur Orgon , tout ce que tu m'as dit , & ensuite Jacinte s'en ira si elle veut.

DORANTE.

Il y a quelques jours , Monsieur , que sous pretexte de jouer , je m'introduisis chez Madame Orgon ; je la trouvai jouant un jeu terrible ; cela m'affligea par rapport à Jacinte ; je risquai cent louis , m'imaginant jouer pour Jacinte , contre une mere qui la ruinoit , Jacinte joua de bonheur sous ma main , j'avois déjà gagné deux mille louis quand sa mere m'a manqué de parole : le desespoir m'a fait jouer contre elle à quitte ou à double ; en un mot Jacinte a dans cette bourse en billet & en argent , la dot que sa mere a perduë.

ORGON.

Qu'entends-je ? quelle generosité !

JACINTE.

Je ne sçaurois parler moi.

LA MARQUISE.

Vous diriez bien oui pour être mariée peut-être ?

ORGON.

Je vais faire venir un Notaire.

COMEDIE. .463  
LA MARQUISE.

En attendant le Notaire , réjouissez-nous  
un peu Monsieur Triolet.

TRIOLET.

La bienfiance ne veut pas . . . .

LISETTE.

Il n'y a ici que de vos amis.

TRIOLET.

Avec cet équipage ?

LISETTE.

Il a raison : ôtons - lui ses pleureuses.

TRIOLET.

Je vous ferai donc seulement le recit  
d'un petit divertissement , qu'on pourroit  
faire ; mais qui n'est pas encore fait.

Opera du jeu. Ce seroit un Poëme Tragi-  
Comique ; le Théâtre représenteroit le tem-  
ple du malheur ; on y verroit le desespoir ;  
force joueurs poignardez , se poignardant ;  
voilà le tragique cela. Un cœur infernal  
de juremens , & d'imprécations : ce chœur  
là feroit frémir , & c'est le but du Poëme  
qu'Aristote demande. A l'égard du Comi-  
que les femmes joueuses en fourniroient  
de reste.

Imaginez-vous des décorations tantôt ri-  
ches , tantôt delabrées , & à la fin le tem-  
ple du jeu resteroit avec les quatre murail-  
les.



J'oublie un sacrifice au Dieu des Brélans, où les hommes sacrifient leur tems, leur santé, leur probité, leur gloire ; & les femmes sacrifient . . . que sçai-je moi, ces sacrifices là sont si communs.

Mais quel spectacle horrible ! Je vois sortir des enfers l'affreuse Bassette, suivie du Pharaon : Bassette fatale, quatrième Parque filant avec le poulce la vie, ou la mort des aventuriers. C'est leur sacrificeur qui égorge en taillant, & l'on voit les victimes expirer en pontant.

Comme il nous manque ici des danses, je fais une entrée de douze dupes & enfans de famille vêtus comme des Colonels, & de douze Gascons delabrez. Les deux entrées se réunissent & les Gascons depouillent les enfans de Paris ; mais nus comme la main : cela feroit du spectacle.

Que ne puis-je ici vous faire voir l'Opera que j'ai dans la tête ! vous y verriez du grand, du merveilleux, du sublime ; car il y auroit un air Italien avec un Vaudeville. Ecoutez bien mon Vaudeville, car c'est tout ce que vous aurez de mon Opera du jeu.

*On chante un Divertissement.*

*Fin du troisième Volume.*



S. Zlatin

1.9.89

[VOLT.]

890209

